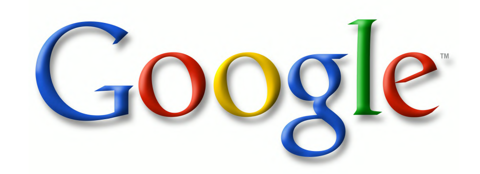




FRONTISPICE. *Planche 1.*



P. Lacour Inv. et sculp.

TAAUT,

Imitant le Ciel fit le portrait des Dieux et les caractères sacrés des lettres.

Sanchoniaton.

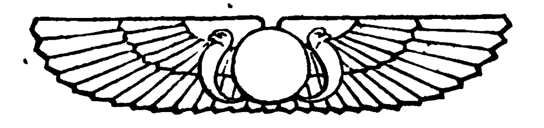
FRAGMENS.

ESSAI
SUR LES HIÉROGLYPHES ÉGYPTIENS;

PAR P. LACOUR, DIRECTEUR ET PROFESSEUR DE L'ÉCOLE GRATUITE DE DESSIN ET DE PEINTURE DE LA VILLE DE BORDEAUX, CORRESPONDANT DE L'INSTITUT, MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE BORDEAUX.

ομοια.... τοις Εβραικοις..... τα των Αιγυπτιων αινιγματα.

Sunt Hebraïcis similia Ægyptiorum ænigmata.



DE L'IMPRIMERIE D'ANDRÉ BROSSIER,
A BORDEAUX.

M. DCCC. XXI.

1

87/11

AVERTISSEMENT.

Le *système d'interprétation suivi dans les fragmens que je publie, n'étant basé que sur l'étymologie hiéroglyphique de l'hébreu et sur celle des langues orientales qui en dérivent, on trouvera dans ces fragmens un grand nombre de mots orientaux : je les ai transcrits en caractères européens ; mais comme, dans cette transcription, je n'ai pas toujours eu égard à la prononciation moderne de certaines lettres orientales, telles que le* Chin, *le* Dad, *l'*Ayn, *le* Ghayn, *le* Waou, *etc., dans l'arabe ; les voyelles et quelques autres lettres dans l'hébreu ; comme je ne tiens aucun compte des points-voyelles de cette langue, ni de ceux nommés* Motions *dans l'arabe, j'ai dû rapporter à la marge, dans les caractères alphabétiques des langues auxquelles*

ils appartiennent, tous les mots cités dans le texte. Quant à l'extention que j'ai quelquefois donnée à la signification de ces mots, elle résulte de l'analyse hiéroglyphique que j'en ai faite; l'ensemble de mon travail prouvera si je me suis trompé.

J'ai rendu en majuscules tous les mots orientaux que j'ai cités, et j'ai mis en petits caractères les voyelles qui, dans ces mots, sont quelquefois nécessaires à la prononciation. Lorsque la lettre E *ou* e *fait partie de ces mots, il faut la prononcer comme si elle était marquée d'un accent aigu et quelquefois d'un accent grave: ainsi on lira* SiLÉ, MoSÉ, JANNÈS, JAMBRÈS, etc., *partout où l'on trouvera* SiLE, MoSE, JANNES, JAMBRES, etc.

Contre l'autorité de l'académie, j'ai aspiré l'H du mot Hiéroglyphe; *soit raison, soit mauvaise habitude, toute autre prononciation me paraît désagréable. Je suis persuadé que cette aspiration se serait établie naturellement,*

si l'on avait fait plus souvent usage de ce mot au singulier, comme cela a eu lieu pour le mot Hiérarchie. *D'ailleurs*, Hiéros, *en grec, est marqué d'un* esprit rude.

*La suppression de cet esprit et celle de l'*Iota souscrit *dans les phrases grecques que j'ai cru devoir citer, n'a pas été faite à dessein; celle des accents n'a pas besoin d'excuse, elle est autorisée par les professeurs* B. Giraudeau, le Roi, Gail.

Quant à l'examen de l'ouvrage, sous le rapport typographique, je prie le lecteur de considerer combien le travail que je lui présente eut offert de difficultés, même aux meilleurs imprimeurs de la capitale. J'aurais été nécessairement arrêté par elles; mais j'ai trouvé, dans M. Brossier, *autant de soins et de complaisance que de zèle pour le progrès des sciences.*

INTRODUCTION.

לא תתעב מצרי׃

« TU N'AURAS POINT L'ÉGYPTE EN ABOMINATION. »

Moïse, *Deutéron.*, *ch.* 23, *v.* 7.

L'EXAMEN de quelques hiéroglyphes égyptiens me donna, il y a environ douze ans, l'idée d'analyser la langue hébraïque, et de comparer les élémens primitifs de cette langue à ceux des hiéroglyphes composés.

Cette comparaison piquait d'autant plus ma curiosité, que j'étais persuadé que la langue hébraïque était, à peu de chose près, celle qu'on parlait en Égypte à l'époque où, sous la conduite de Moïse, les Hébreux en sortirent, après y avoir séjourné plus de quatre cents ans.

Je fondais ma persuasion sur ce long séjour des Israélites en Égypte, sur la facilité avec laquelle on trouve dans l'hébreu l'étymologie de la plupart des noms

égyptiens connus, enfin sur plusieurs inductions tirées de faits consignés dans les livres de Moïse et autres. J'imaginais, en outre, qu'Hermès ou Thaut, qui le premier recueillit les mots de la langue parlée, et qui inventa un grand nombre de mots nouveaux, n'avait pu inventer ceux-ci, qu'en transcrivant les hiéroglyphes en caractères alphabétiques. C'est ainsi qu'en Chine, où les hiéroglyphes sont usités comme ils le furent en Égypte, et où le nombre de ces caractères passe quatre-vingt mille, tandis que celui des mots n'excède pas trois cent quarante, un nouvel Hermès ou Thaut pourrait facilement, à l'aide de tant de caractères, créer un grand nombre de mots nouveaux et syllabiques.

Mais avant d'entreprendre un travail basé sur une simple hypothèse, il était important de réfléchir à cette question : *La pensée peut-elle exister sans expressions pour la rendre ?* Plusieurs écrivains dont le mérite semblait devoir entraîner l'assentiment de quiconque veut s'occuper de

l'analyse du langage, s'étaient prononcés d'une manière négative. Il était évident que d'après leur opinion, il fallait établir en principe, que chaque hiéroglyphe était, à l'époque de son invention, le signe convenu d'un mot reçu et employé dans le langage. Alors je devais renoncer au système de transcription en caractères alphabéthiques; et chaque hiéroglyphe, malgré le nombre reconnaissable de ses élémens primitifs, devait être considéré comme un caractère simple.

Ces philologues avaient dit : La pensée chez l'homme est entièrement liée à la parole; l'homme ne pense que parcequ'il parle; il n'a de pensées qu'autant qu'il trouve des expressions pour les rendre, et les peuples dont la langue est la plus riche en expressions, sont également ceux qui doivent avoir le plus de pensées.

Ce raisonnement m'aurait paru juste, si l'expression de la pensée ne pouvait exister que par la parole; mais on parle aux yeux comme à l'ouïe. Les Chinois ont une langue des yeux et une langue de l'ouïe :

or, cette dernière n'a, comme je viens de le dire, que trois cent vingt ou trois cent quarante mots environ, tandis que l'autre en compte au moins quatre-vingt mille. Ceux-ci renferment souvent, dans leur composition, un sens que l'on peut regarder comme l'analyse et l'expression figurée d'une ou même de plusieurs pensées. Voilà donc une pensée, plusieurs pensées qui existent sans paroles qui les expriment, et qui ont existé sans caractères qui les peignissent. Enfin, on se plaint tous les jours de la pauvreté du langage; mais pour sentir la pauvreté d'une langue, il faut avoir des idées et des pensées que cette langue ne puisse exprimer.

Bons ou mauvais, ces raisonnemens me décidèrent, et je cherchai le moyen de transcription dont Hermès, ou celui qui porte ce nom, pût faire usage. La manière dont Court de Gébelin explique le passage de l'écriture hiéroglyphique à l'écriture alphabétique, me parut un trait de lumière.

Ce savant étymologiste dit, en parlant

de l'usage que les différens peuples firent des hiéroglyphes, après la dispersion : « Les Chaldéens donnent à ces caractères » les noms des organes par lesquels on » prononce les mots qu'ils peignent, ou » les noms des objets qu'ils désignent : » l'un devient un A, l'autre un B, l'autre » un E, etc. De là seize noms ou seize » mots qui constituent tous les élémens de » l'écriture, et qui servent à la prononcer, » en disant, par exemple, A, partout où » est la figure du chef de famille ; M, par- » tout où est celle de la mère de famille ; » N, partout où est la figure de leur nour- » risson ; O, partout où est la figure de » l'œil, etc. » (1).

---

(1) La valeur hiéroglyphique que Court de Gébelin attache aux caractères M et N, n'est pas exacte : il est néanmoins vrai que M est radical dans presque toutes les langues, pour désigner la mère. Par une sorte de contre-sens, les Géorgiens emploient le mot MAMA მამა pour désigner *le père*. C'est DEDA qui veut dire *mère*. დედა Ce mot paraît avoir été choisi, à cause de DeD, דד, en hébreu *le sein*. Mais par un sentiment moral bien remarquable, les Géorgiens, en abandonnant la signification primitive du mot qui appartient à la mère de

L'opinion de M. de Guignes, relative aux hiéroglyphes chinois, et citée par Court de Gébelin, vint aussi m'éclairer.

« Il faut maintenant, dit M. de Gui- » gnes, envisager les caractères chinois, » comme représentatifs d'un son, et com- » me formés de lettres alphabétiques; mé- » canisme fort singulier, qu'une foule de » preuves m'autorise à proposer et à ad- » mettre, et qui s'applique également à » l'écriture hiéroglyphique des Égyptiens. » Ainsi, je prends maintenant tous ces » élémens d'hiéroglyphes égyptiens et chi- » nois, comme pour autant de lettres sim- » ples ou syllabiques. Je veux dire que » la représentation, par exemple, d'un » *chien*, répond à une syllabe qui, com- » binée avec un autre hiéroglyphe, forme » un mot entier. En sorte que l'écriture » chinoise ou égyptienne, qui est toute » hiéroglyphique, considérée sous ce nou-

---

famille, l'ont remplacée par celle qui désigne la première des vertus, et la vertu plus particulièrement due au sentiment de l'amour maternel, *la piété*, MADRI.

მადლი:

» veau point de vue, est en même temps
» alphabétique et syllabique ».

Après avoir médité sur l'origine des mots composés, et recueilli les deux assertions que j'ai citées, je vérifiai les étymologies hiéroglyphiques de l'alphabet hébreu, d'après le système de Court de Gébelin, et je vis bientôt que toutes celles qu'avait proposées ce savant, étaient fausses ou imparfaites. Il suffira, pour s'en convaincre, de les comparer à celles que je donnerai dans un des fragmens que j'annonce.

Ce premier travail et quelques tentatives semblèrent alors dévoiler à mes yeux le mystère de la formation de la langue hébraïque. De nouveaux essais vinrent à l'appui de mes conjectures.

Séduit par l'espoir de retrouver les principes réels de la science étymologique et de la signification des symboles égyptiens, je ne considérai pas assez toutes les difficultés du travail que j'allais entreprendre : leur nombre m'aurait découragé, et c'eût été sans doute un bonheur pour moi. Je

m'aveuglai donc sur l'insuffisance de mes forces, sur celle de mes premières études, et je me livrai présomptueusement à ce genre nouveau d'analyse étymologique. Je passai en revue tous les mots, non-seulement de la langue hébraïque, mais encore, lorsqu'il le fallait, ceux des langues arabe, chaldaïque, syriaque, éthiopienne, chinoise même, etc. Enfin je commençai un dictionnaire hiéroglyphique hébreu, destiné à faciliter l'interprétation des hiéroglyphes égyptiens.

Mais une entreprise si longue, si difficile, était loin de s'accorder avec mes occupations habituelles; et lors même que j'aurais eu la faiblesse de le vouloir, je ne pouvais les négliger entièrement, dans la seule vue de compléter un travail basé sur une hypothèse.

J'abandonnai donc mon projet faute de temps, mais non sans regret.

Depuis lors, j'avais résolu de laisser dans l'oubli toutes ces recherches; et j'aurais persisté dans cette résolution, si je n'avais vu l'attention de plusieurs savans

fixée sur l'Egypte, et leurs investigations dirigées vers la science des hiéroglyphes. Je l'avouerai, j'ai senti quelques regrets; les restes d'un goût mal éteint pour ces sortes de travaux se sont réveillés dans mon cœur, et j'ai cédé trop facilement peut-être au désir de faire connaître en partie la marche que je me proposais de suivre. Qu'on ne me suppose pas la folie de me croire fait pour prendre place au milieu des savans que j'ai nommés. Je considère mon travail comme le denier de la veuve, et j'espère qu'on voudra bien excuser, sur l'intention, la modicité de mon offrande (1).

Si mon système est faux, si les résultats qui m'avaient séduit sont aussi trompeurs qu'ils me paraissaient heureux, je regarderai comme l'effet d'une bonne inspiration, d'avoir cessé mes recherches : néanmoins j'en aurai dit assez pour être utile à ceux qui s'occupent de ce genre

---

(1) *Nè che poco io vi dia, da imputar sono :*
Che quanto io posso dar, tutto vi dono.

d'antiquités, puisque je leur aurai fait apercevoir l'écueil contre lequel j'allais échouer.

Si cet essai, au contraire, obtient quelques encouragemens, s'il paraît ouvrir une route nouvelle et en apparence assez sûre pour qu'un autre plus habile ne dédaigne pas de la suivre, alors la satisfaction d'avoir pu me rendre utile, me dédommagera du sacrifice d'un travail sur l'achèvement duquel j'avais compté jadis pour obtenir quelque gloire.

Ainsi, malgré la confiance que m'inspire ce système, je ne prétends l'offrir que comme un moyen conjectural. Je le laisserai même dépouillé de tout appareil de citations scientifiques, afin qu'on puisse le juger sur les seules apparences de vérité qu'il peut avoir. Je n'ai point cherché dans la langue hébraïque la signification connue ou présumée de certains hiéroglyphes; j'ai voulu que ces significations se présentassent à moi par la seule analyse du langage : en sorte que si je me suis trouvé d'accord avec l'ouvrage qui porte

le nom d'*Horapollon*, avec Clément d'Alexandrie, Diodore de Sicile, ou d'autres auteurs auxquels nous devons l'explication de quelques symboles, cet accord a dû augmenter ma confiance.

Je ne me suis même pas toujours mis en peine de rechercher de semblables témoignages, et je ne les ai produits que lorsque ma mémoire me les a présentés. Aussi trouvera-t-on dans cet essai, au milieu d'un grand appareil étymologique, bien peu de science réelle, et probablement de graves erreurs de fait. Cependant telle doit être la nature d'un système semblable à celui que je propose, que ces erreurs fussent-elles encore plus multipliées et plus grossières, elles ne doivent rien prouver contre lui.

Je dois le remarquer, des rapprochemens d'un genre fort extraordinaire auront quelquefois lieu, dans ces fragmens, entre le culte et les symboles primitifs de l'Egypte, et le culte et les symboles de la religion catholique. Je déclare avec sincérité que jamais je ne les ai cherchés : ils se

sont offerts à mes yeux avec un tel air de vérité, qu'il y aurait eu plus que de la faiblesse à les repousser. Le lecteur un peu attentif les aurait eu bientôt découverts lui-même; et alors, comment aurait-il interprété mon silence?

Ces rapprochemens ne peuvent nuire au culte catholique, que j'aime et que je professe; ils supposent seulement l'existence d'un fait dont je parlerai bientôt, et dont les preuves se trouvent dans nos livres sacrés eux-mêmes. Si néanmoins ces rapprochemens déplaisaient à quelques personnes, qu'elles considèrent que je ne leur offre ici que des hypothèses, et que jusqu'à ce que la science des hiéroglyphes soit créée, je serai toujours le premier à leur dire de ne point admettre comme rigoureusement vraies, des interprétations dont des recherches mieux dirigées pourraient démontrer la fausseté.

Quant à ma confiance en ces rapports, confiance qui néanmoins ne peut être entière, elle est fondée, 1°. sur les résultats mêmes de mes recherches; 2°. sur ce

que j'ai dit d'abord de l'usage de la langue hébraïque en Égypte ; 3°. sur ce mot de St. Clément d'Alexandrie, *les symboles des Egyptiens sont semblables à ceux des Hébreux ;* 4°. enfin, sur ce que Moïse est loué dans nos livres saints d'avoir été instruit dans la sagesse des Égyptiens.

Je ne crois donc pas à l'idolâtrie des Égyptiens ; je veux dire de ceux qui existaient quelques siècles avant Moïse. Je crois, au contraire, que leur religion était celle des Hébreux ; et ce fait une fois établi, tous les rapprochemens dont je parle ne doivent pas plus étonner, que s'ils se trouvaient dans nos livres saints, où ils se trouvent en effet : en sorte qu'au lieu de nuire à l'authenticité de ces livres, ils la confirment.

(Pendant qu'on imprimait la partie de l'introduction qu'on vient de lire, et qui devait servir de préface au sixième fragment, le seul que je m'étais proposé de publier d'abord, le hasard ayant arrêté mes regards sur le bas-relief égyptien, gravé pl. 3, j'ai crû y reconnaître une scène de l'initiation aux mystères de l'Égypte, telle qu'elle avait lieu dans

les temps les plus reculés. Les auteurs anciens ne nous ont donné aucun détail sur ce sujet, ou se sont exprimé d'une manière si obscure, qu'il est impossible de les comprendre si l'on n'a pas l'intelligence des hiéroglyphes relatifs à l'initiation. J'ai donc pensé que l'explication de ce bas-relief serait de quelque intérêt; je l'ai entreprise de suite; j'ai composé dans cette vue la partie d'introduction qu'on va lire, ainsi que les cinq fragmens qui la suivent immédiatement, et qui développent les faits qu'elle contient. Ces fragmens se ressentiront sans doute de l'excessive précipitation avec laquelle ils ont été composés; je sais que cette précipitation ne donne aucun droit à l'indulgence du lecteur, que le temps ne fait rien à l'affaire; mais il m'a semblé qu'il n'était pas tout à fait inutile de donner un exemple de la facilité avec laquelle on pourrait se servir du système que je propose, pour expliquer les monumens égyptiens).

INITIATION ÉGYPTIENNE.

επαιδευθη μωσης παση σοφια Αιγυπτιων
Eruditus est Moyses omni sapientiâ Ægyptiorum.
Act. Apost., cap. 7.

Les premiers Égyptiens n'étaient point idolâtres; mais la dégénération de leur culte, du temps de Moïse, les avait en-

traînés dans l'idolâtrie. Au milieu de cette dégénération générale, la pureté de la religion primitive s'était conservée dans l'intérieur des sanctuaires. Les prêtres n'osant plus *révéler* cette religion à tout le peuple, en avaient fait ce qu'ils nommaient *la sainte doctrine*; et cette doctrine n'était enseignée par eux qu'aux hommes, sur la discrétion et la sagesse desquels ils pouvaient compter. Ce fut l'origine des mystères. Moïse fut du petit nombre des *élus* : élevé dans les erreurs de l'égyptianisme, son initiation arrêta sa pensée sur le culte de ses pères, et alors il conçut l'idée d'effectuer pour sa nation ce que les prêtres n'osaient faire pour l'Égypte, c'est-à-dire, d'initier, par *une révélation générale*, le peuple juif que l'exemple avait entraîné vers l'idolâtrie.

Affermi dans cette résolution par une volonté plus qu'humaine, Moïse révéla donc aux descendans d'Israël, le culte de *Jehova*, du Dieu dont le nom ineffable, IÉOUÉ, caché à tous ceux qui n'étaient point initiés, n'existait sur au-

cun des monumens de l'Égypte, ne pouvait même y exister, puisque étant le nom de l'ÊTRE *suprême*, le nom de cet être était suffisamment révélé aux initiés par la présence de tout ce qui est, de tous les êtres figurés. D'ailleurs, comme ÊTRE DES ÊTRES, comme ÊTRE INFLUANT SUR TOUS LES ÊTRES, il ne pouvait être représenté par un symbole plutôt que par un autre.

Cette *révélation universelle*, nous dirions aujourd'hui *catholique*, souleva les prêtres de l'Égypte contre Moïse, et principalement ceux qui remplissaient dans les mystères les fonctions de JANNÈS et de JAMBRÈS; ils proscrivirent sa mémoire, et vouèrent son nom à l'oubli; car, le nom des initiés indiscrets ou infracteurs du silence absolu qui leur était commandé, devait disparaître des annales du monde et rentrer dans le néant : on ne le désignait plus que par un symbole.

C'est cette révélation mosaïque, qui semble constituer *la première révélation*; révélation différente de la révélation primordiale qui lui sert de base, et qui ne

peut avoir son principe que dans la divinité même.

La sortie des Hébreux de la terre d'Égypte, par suite de la révélation mosaïque, dut être considérée par le peuple bien autrement que par les initiés. Aussi, dans le nom que les prêtres donnèrent à Moïse, s'attachèrent-ils à consacrer le souvenir de ces deux manières de juger un événement si extraordinaire, sans néanmoins compromettre leur pensée et le secret des mystères. Moïse fut pour eux *le conducteur heureux des* SaP ou SaPH, c'est-à-dire, *des SaG-es, des associés, des initiés, des chauves;* on verra bientôt pourquoi cette qualification. Pour le peuple, il fut seulement *le conducteur heureux des lépreux;* en un mot, ASeR-SaPH. אשר סף

Il est remarquable que les anciens *sages*, pythagoriciens, platoniciens et autres, qui avaient recherché la connaissance des mystères de l'Égypte, parlaient souvent de la nécessité d'une *révélation*, pour connaître le vrai Dieu, et quelque-

fois même semblaient pressentir le besoin *d'une seconde révélation.*

La nécessité de cette seconde révélation avait été annoncée à toute la terre; elle avait pénétré jusqu'au fond de l'Asie, chez un peuple qui a les plus grands rapports avec les Égyptiens, et que plusieurs savans ont cru n'être qu'une de leurs colonies, ou que du moins ils ont regardé comme ayant été formé à la science et à la sagesse par une colonie d'Égyptiens : je veux parler des Chinois. C'est l'annonce de cette seconde révélation, parvenue jusqu'à Confucius, qui lui faisait dire à ses disciples, *ne me nommez pas le* SAINT, *le saint est en Occident* (1).

---

(1) Le caractère antique hiéroglyphique de SAINT, en chinois CHENG, signifie, d'après l'analyse qu'en donne le *Lieou-chou*, livre fort estimé par les lettrés de la Chine, *homme qui est un avec le Tien* (le ciel, Dieu), *maître de vérité, qui produit de grands changemens dans les mœurs; vertu parfaite qui devient visible par la souffrance.*

Le mot de Confucius, et ce qui va suivre, prouvera que les anciens lettrés de la Chine avaient eu connaissance des mystères de l'Egypte.

C'est encore l'annonce de cette révélation, qui inspirait à l'un des disciples ou au petit-fils de ce même Confucius, ces paroles bien remarquables : « O que c'est » bien connaître le Tien (le ciel, Dieu) et » les hommes, que de s'appuyer de la re» ligion et de l'attente du saint, pour per» suader les esprits (1) ! il est réservé au

(1) Cette attente fut un des grands moyens conservateurs employés par les sages de l'antiquité. Les prédictions relatives *au sauveur* des peuples, embrassaient l'étendue de la terre; elles étaient permanentes, c'est-à-dire, qu'*au sauveur, au saint, au messie* déjà venu, devait toujours succéder, dans la suite des temps, un autre sauveur, un autre saint, un autre messie. Par ce moyen, dont la conception semble au-dessus de l'humanité, on maintenait l'existence des nations. Les malheurs, la dévastation, l'invasion des Barbares, ne pouvaient rien sur cette existence. Une nation captive, exilée loin de sa patrie, dispersée sur tous les points du globe, en butte au mépris des peuples, attendait son libérateur, et cette attente, d'autant moins douteuse qu'on était plus malheureux, d'autant plus prochaine qu'elle paraissait plus nécessaire, conservait dans tous les cœurs l'amour de la patrie absente, de la terre des ancêtres, et du Dieu sous la puissance duquel ces mêmes ancêtres avaient vécu. C'est par ce moyen que le peuple hébreu s'est maintenu jusqu'à ce jour, et qu'il continuera à se maintenir; c'est par ce moyen que les initiés de la primitive église assurèrent l'exis-

» saint par excellence, au saint de tous les
» peuples, de réunir tous les rayons de la
» sagesse, et d'atteindre à la perfection de
» toutes les vertus. Sa pénétration, ses lu-
» mières, ses vues et ses conseils, embras-
» seront sans effort le gouvernement du
» monde, et en dirigeront les ressorts; sa
» grandeur d'ame, sa magnificence, son af-
» fabilité et sa douceur, concilieront tous
» les intérêts et gagneront tous les cœurs;
» son activité, sa force, son courage et
» son intrépidité, changeront les obsta-

tence du christianisme contre d'horribles persécutions. C'est ce moyen qui le maintiendra, lorsqu'un jour les atteintes qui lui sont portées par l'athéisme, au nom de la philosophie, dégénèreront, comme elles l'ont déjà fait, en persécutions, ou tendront à rendre le christianisme méprisable. Plus on rendra les chrétiens malheureux, soit par la persécution, soit par le mépris, plus ils se croiront rapprochés de l'époque annoncée pour le second avénement du Sauveur, plus par conséquent ils redoubleront de ferveur et de zèle, parce que le jour de la justice divine leur paraîtra prochain. Le christianisme ne sera plus la religion du riche, du sage du siècle; ce sera celle du pauvre et du peuple, comme dans le principe; et alors, si les temps sont venus, si ce nouvel ISO ou Sauveur se présente, elle triomphera et des philosophes et des riches, comme elle en a triomphé jadis.

» cles en moyens, et feront plier le cours
» des événemens à ses vouloirs; sa simpli-
» cité, sa sérénité, sa droiture et sa can-
» deur, inspireront d'abord la confiance
» et commanderont le respect; sa majes-
» té, son éloquence, sa sagacité et sa pé-
» nétration, dissiperont tous les nuages,
» et feront aimer l'innocence et le bon or-
» dre, dont elles montreront la beauté.
» Selon le moment et les circonstances,
» il suivra de détail en détail toutes les
» branches de nos différens devoirs, ou
» les conduira à leur première source, et
» en sondera la profondeur. La vaste im-
» mensité des cieux, les abîmes inépui-
» sables des mers, ne sont qu'une faible
» image des sphères immenses qu'em-
» brasse sa sagesse et des trésors qu'elle
» contient. Les peuples se prosterneront
» devant lui d'aussi loin qu'ils le verront;
» ils seront persuadés dès qu'ils l'auront
» entendu, et ils n'auront tous qu'une
» voix pour applaudir à ses actions. Tout
» l'univers retentira du bruit de son nom
» et sera rempli de sa gloire; la Chine en

» verra les rayons venir jusqu'à elle; ils
» pénétreront chez les nations les plus
» barbares, et parviendront jusqu'aux dé-
» serts inaccessibles ou trop éloignés pour
» les vaisseaux. Sous l'un et l'autre hémis-
» phère, en-deçà et au-delà des mers,
» aucun climat, aucune région, aucun
» pays éclairé par les astres, ou mouillé
» par la rosée, et habité par les hommes,
» où son nom ne soit béni et révéré. Aussi
» est-il dit: *Le Tien* (le ciel, Dieu) *l'as-*
» *socia à sa gloire* » (1).

(1) Les promesses faites aux peuples sur l'avénement du Saint par excellence, long-temps avant la naissance de Jésus, étaient excessivement nombreuses et clairement exprimées à la Chine. Le sens tant cherché des hiéroglyphes égyptiens, donnera peut-être, et tout me porte à le croire, l'expression des mêmes promesses faites à l'Egypte.

Il était annoncé aux anciens Chinois, que *le Saint serait le Tien* (Dieu), *devenu visible et enseignant les hommes;* et, d'après le principe posé par les anciens à l'égard des *saints, des sages, des libérateurs* ou *sauveurs des peuples, qu'il naîtrait d'une vierge.*

Il était annoncé encore, que *sa mère, après l'avoir enfanté comme un tendre agneau, sans efforts, sans souillure, le coucherait dans un petit réduit, à côté du chemin; que des bœufs et des agneaux l'échaufferaient*

C'est l'annonce de cette seconde révélation, qui, jetant du doute dans l'esprit des idolâtres, leur faisait adopter, comme pouvant être le vrai culte, celui des dieux étrangers; c'est elle qui leur fit élever dans Athènes un autel *au dieu inconnu*; c'est elle enfin qui avait fait circuler dans tout l'Orient ces bruits prophétiques dont parlent Suétone et Tacite; bruits qui précédèrent de bien peu d'années la venue du nouveau MoïSE, du *bon roi*, du *roi* משה
MeSsiE, de ce roi figuré partout par les משח
Égyptiens sous l'emblême du *serpent*, et nommé par eux MeiSI.

Cette seconde révélation eut lieu en effet par l'avénement d'ISO. Son nom, ישע
donné à tous ceux qui devaient être considérés comme *sauveurs* des nations, se trouve dans la langue hébraïque-égyp-

---

de leur haleine; que les habitans des bois accourraient malgré la rigueur du froid; que les oiseaux voleraient vers lui pour le couvrir de leurs ailes.

Enfin, il était annoncé qu'*après avoir renouvelé l'univers, changé les mœurs publiques, il expierait les péchés du monde, mourrait dans la douleur et l'opprobre, et qu'il ouvrirait le ciel.*

tienne, avec tous les caractères d'une étymologie hiéroglyphique ; dans les prophètes, en termes hiéroglyphiques ; et parmi les hiéroglyphes égyptiens, comme radical incontestable du mot alphabétique ISO.

Cet ISO, que des vertus et une puissance morale surnaturelle faisaient appeler *fils de Dieu;* ce IeSOus, Jésus enfin, devait être NAZARÉEN, nom distinctif des initiés en Egypte, dès le temps de Joseph. Ce patriarche, *le sauveur* de l'Égypte, était initié. Joseph est nommé NAZARÉEN par Jacob lui-même.

Jésus devait donc être NAZARÉEN. Pour les *appelés*, c'est-à-dire, pour les hommes dont la *vocation* n'avait pas encore été marquée par le baptême, premier degré de l'initiation, il fut Nazaréen, mais de NAZARETH, quoique cette ville ne fût pas celle où il était né. Pour les *élus*, c'est-à-dire, pour ceux sur la tête desquels l'eau avait été déjà répandue, à qui
שלח
dès ce moment il était donné de partici-
שלח
per à la mission de SiLE, du nouvel *en-*

voyé, du nouveau Moïse; de prendre son nom SILE, qui veut dire envoyé, *apostre,* nom donné dans les mystères, dès le temps de Joseph, à ceux qu'on chargeait d'être *la doctrine des peuples;* pour ces apôtres, dis-je, Jésus devait être Nazaréen, il le fut; mais son nazaréat avait une source divine, sa *vocation* venant de Dieu même; et c'est pour cela que Jean, le Baptiste, initiant le peuple aux premiers mystères de SILE par les eaux du baptême, se refuse d'abord à baptiser Jésus.

Pour les Juifs, attachés à la lettre, Jésus devait être Nazaréen, c'est-à-dire, *appelé d'Egypte.* Il le fut, et néanmoins cette même vocation, prise à la lettre, leur fit repousser ce nouveau Moïse, ce Messie annoncé, attendu depuis tant de siècles. Sans nier absolument la plupart des prodiges dont ISO les avait rendus témoins, les Juifs crurent découvrir une source impure à cette puissance surhumaine. Ils reprochèrent à Jésus de s'être fait initier aux secrets de l'Égypte, et d'é-

tre venu ensuite en Judée, opérer différens miracles par le moyen de ses secrets (1).

---

(1) L'évangile de l'enfance cite un de ces secrets merveilleux : je le rapporterai, parce qu'il prouve un fait assez curieux avancé par Pline, et dont nos chimistes peuvent seuls nous donner l'explication. Pline dit que *les Égyptiens avaient un procédé merveilleux pour faire des étoffes peintes.* « Après, dit-il, qu'on a foulé » la toile, on l'enduit de mordans, qui ont la propriété » d'absorber les couleurs. Cette opération faite ne laisse » aucune trace sur la toile, on n'y distingue rien. En » cet état, on la plonge dans une cuve pleine d'une » teinture bouillante. Celle-ci est d'une seule et unique » couleur; cependant la toile en sort remplie de toutes » sortes de dessins et de compartimens des couleurs les » plus variées ». (De l'Archit. Égypt., par M. Quatremère de Quincy).

Voici maintenant ce que rapporte l'évangile de l'enfance :

« Un jour Jésus passait devant la boutique d'un teinturier. Il y avait dans la boutique plusieurs pièces d'étoffe des citoyens de cette ville, qu'ils voulaient faire » teindre de diverses couleurs. Jésus étant donc entré » dans la boutique du teinturier, dont le nom était » *Salem*, prit tous ces morceaux d'étoffe, et les jeta » dans la chaudière de teinture. *Salem* étant de retour » et voyant ses étoffes perdues, commença à crier très-fort et à gronder Jésus, disant : Que m'avez-vous fait, » ô fils de Marie ? vous avez fait tort à moi et à mes con-

Le mot NaZaR signifiait primitivement נזר *tonsuré*, ou *ayant coupé, retranché sa précédente chevelure, et laissant croître sa chevelure actuelle pendant un temps déterminé.* La tête rase des personnages sculptés sur les monumens égyptiens, doit donc être le signe de leur initiation ou *nazaréat.* Dans nos tableaux, au contraire, nous représentons Jésus avec une longue chevelure, parce que le vœu de son nazaréat n avait point de terme (1).

Avant la seconde initiation catholique ou universelle, c'est-à-dire, dans les premiers siècles qui suivirent l'avénement

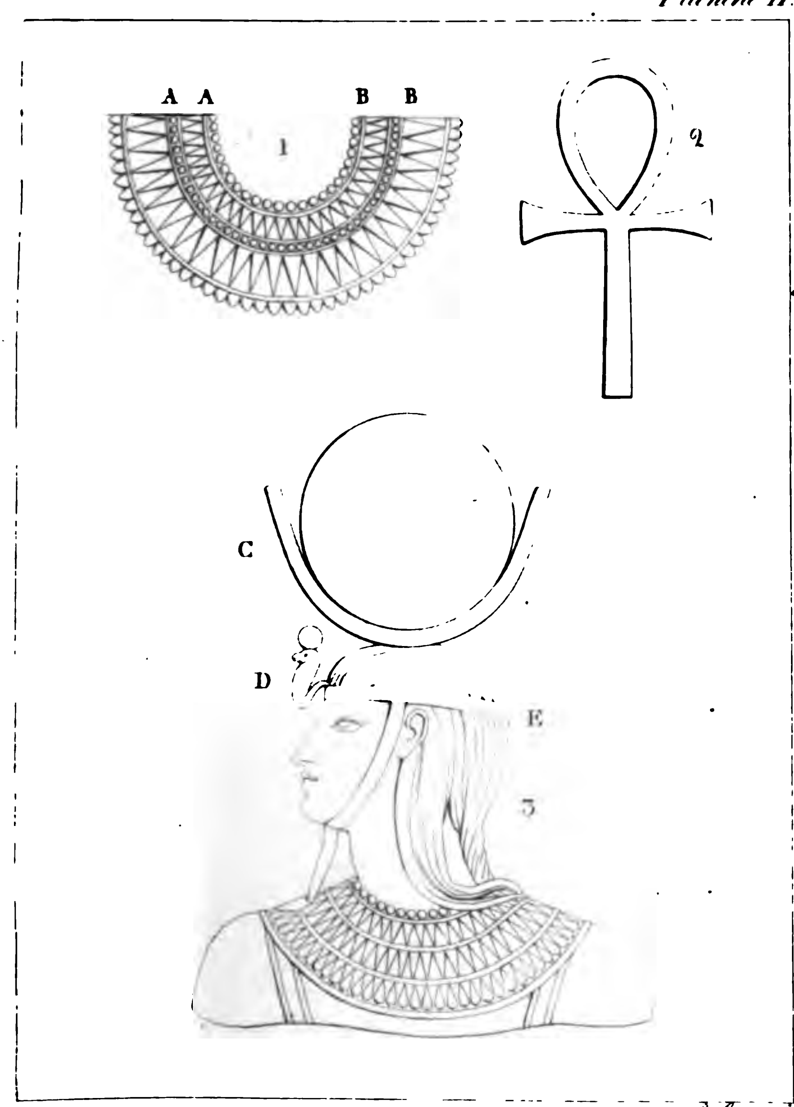
» citoyens; car chacun demande la couleur qui lui con- » vient, et vous êtes venu tout perdre. Le seigneur » Jésus répondit : De quelque pièce d'étoffe que vous » vouliez changer la couleur, je vous la changerai; et » aussitôt il commença à tirer de la chaudière les mor- » ceaux d'étoffe, teints chacun de la couleur que le » teinturier désirait, jusqu'à ce qu'il les eût tous sortis ».

(1) Voyez dans les Nombres, chap. 6, les ordonnances concernant le *nazaréat.* Parmi les personnages de la Bible dont le nazaréat fut perpétuel, il faut compter Samson, Samuel, Jacob, frère de Jésus (selon Clément d'Alexandrie), et Jean, le Baptiste. Ils doivent être représentés par les peintres avec une longue chevelure.

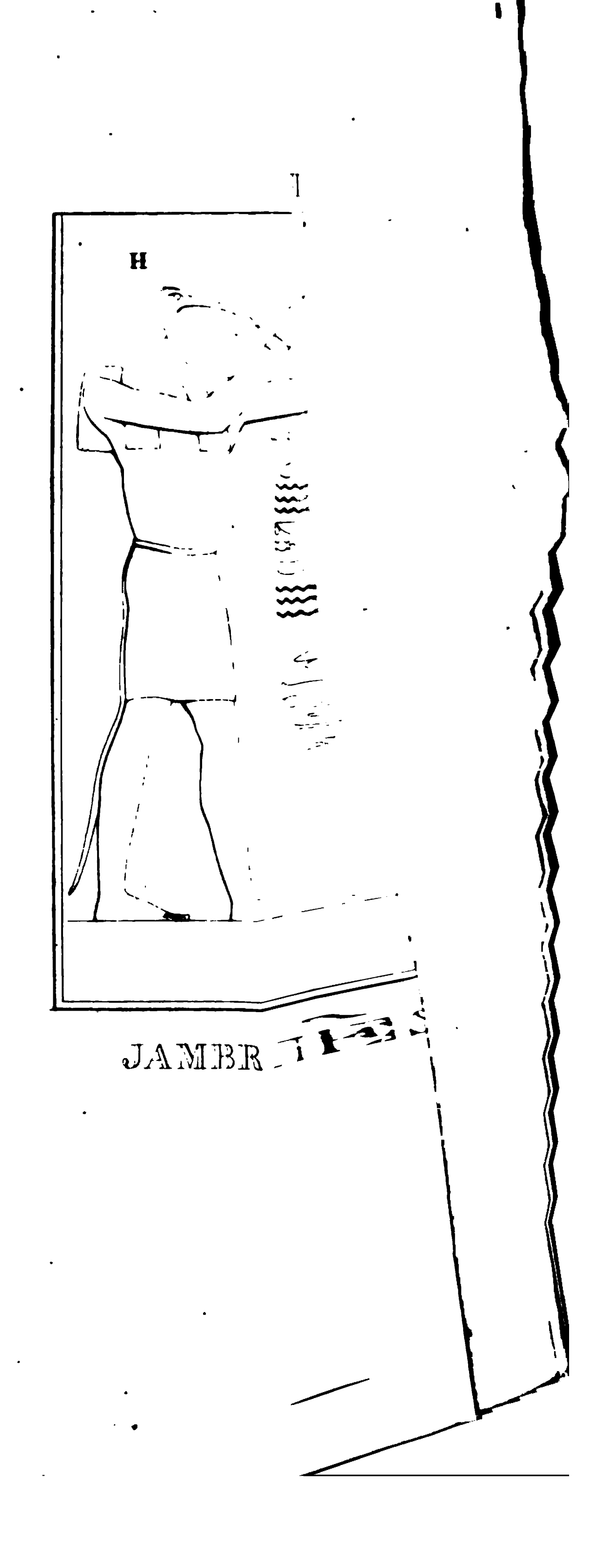
d'ISO, les chrétiens portaient le nom de *Nazaréens*. Alors ceux qui n'avaient pas encore obtenu ce titre, les catéchumènes n'étaient point admis à la célébration des mystères. « Non-seulement on ne les célé-
» brait pas devant eux, dit l'abbé Fleury,
» mais on n'osait pas même leur raconter
» ce qui s'y passait, ni prononcer en leur
» présence les paroles solennelles, ni mê-
» me parler de la nature du sacrement ».
Qu'on éloigne les profanes, s'écriait le prêtre chrétien ; *qu'on ferme les portes, les mystères vont commencer.*

Lorsque la chevelure, devenue trop longue, ne laissait plus de preuves apparentes du *nazaréat,* de l'*initiation,* l'*initié,* le nazaréen attachait un bandeau, une sorte de diadême, autour de sa tête, ainsi qu'on le voit sur celle de presque tous les personnages qui, dans les monumens égyptiens, ont la chevelure longue (*pl.* 2, *fig.* 3). C'est ce bandeau qui donna lieu à la couronne, au diadême des grands prêtres et des sacrificateurs. Pour réunir l'une et l'autre marque de consé-

Planche II.



1. Le Rabid. 2. le Tebot. 3. le Nazareen éclairé par ISO.



JAMBR

cration, plusieurs chrétiens se tonsurèrent, en laissant néanmoins autour de leur tête une bande de cheveux courts et disposés en forme de couronne. C'est ce genre de tonsure que quelques ordres monastiques avaient adopté.

Les monumens égyptiens offrent plusieurs représentations de l'initiation égyptienne. Dans celui dont je donne ici la gravure (*pl.* 3), l'initié est représenté sous la protection d'ISO. Cette protection est figurée par le disque ovoïde (*let.* A), duquel s'élève le serpent MeiSI, symbole du bon roi, placé sur la tête du néophite.

PARé de ce symbole, *élevé* déjà *en* פאר
gloire par lui, l'initié représente sous ces attributs, non *le sauveur*, mais *le sauvé*, *le sauvé des eaux* ou *par les eaux*.

Ses bras sont déjà enrichis des premiers
symboles de son *initiation*, des TZaMɪD צמד
ou bracelets (*let.* C). Autour de son col,
est le collier, le RaBiD simple et à *germes* רבד
(*let.* D), c'est-à-dire, privé des angles (*pl.* 2, *fig.* 1, *let.* B) et des perles (*même pl. et fig.*, *let.* A), qui désignent *les*

chefs, et *leur gloire;* des *gouttes* (*id.*,
רביבים *fig.* 3, *let.* F) RaBIB-im, qui marquent
leur science *venue du ciel;* c'est le premier
signe de son *élévation*, de ses premiers
רבי pas vers le rang des RaBI, des grands, des
princes de l'état, des RaBins, *des savans qui versent la rosée du ciel;* car les Égyptiens figuraient *la science par le ciel versant la rosée.*

En présence du dieu de la terre de
ግዕዝ: GeeZ (*pl.* 3, *let.* E), de la terre d'Éthiopie où sont les sources du Nil; de ce
ገዝአ: dieu nommé par les ancêtres GeZA, figuré par eux sous la forme de l'épervier,
ጊዝ: nommé aussi pour cela GeZa, comme en hébreu NaSaR, en copte NoSeR, à cause
Ⲛⲁⲱϣⲉⲣ נשר de l'initiation (1); le nouveau Nazaréen
نسر

(1) Toutes les autres significations hiéroglyphiques de l'épervier, se trouvent dans la langue hébraïque.

1°. L'épervier désigne la Divinité, à cause de la *fé-*
נשר נץ *condité;* et NaTZ, nom de l'épervier, comme NaSSaR
נצר et NaSaR, marque *la reproduction des êtres.*

2°. L'épervier marque *l'excellence*, et NaZaR, NaSE, désigne *le choix*, *l'excellence*, *l'instruction choisie*, *la science par excellence*, *la science conservée dans les livres.*

est placé dans un des canaux du fleuve, et va recevoir sur sa tête les douces eaux de Siloé ou SILE (*let.* FF), de ces eaux שלה que l'Eternel fit jaillir par sa puissance pour la purification de son peuple, et

---

3°. L'épervier marque *l'abaissement;* NaSSaR veut dire *tomber,* NaSe, *renverser, faire tomber, abaisser.*

4°. Il marque *le sang;* NaTZÊ veut dire *sang.* נצח

5°. *La victoire;* NaTZE veut dire aussi *la victoire.*

6°. *L'éternité;* NaTZE veut dire encore *éternité.*

7°. Les médecins égyptiens employaient la plante qui porte le nom de l'épervier, pour *éclaircir la vue.* NaTZ, dans le Samaritain, conserve un sens relatif à *la vue,* et désigne *les yeux, la prunelle de l'œil.*

8°. L'épervier était le symbole du *soleil,* et NaTZ marque *l'éclat, la splendeur du soleil, les rayons solaires.*

9°. Il était le symbole de *l'ame,* et NaTZ, qui veut dire *le sang,* veut dire aussi *l'ame,* parce que les anciens mettaient l'ame dans le sang, et NaSa-M désigne *le souffle, l'ame.*

10°. Il marquait *le vent,* et le même NaSa-M et NaSa signifient *souffle, vent, nuage, vapeur emportée par le vent.*

11°. Enfin l'épervier qui vient de poudre, c'est-à-dire, l'épervier rapproché de l'œuf, désignait *celui qui abandonne ses enfans à cause de sa misère,* parce que NaTZE marquait l'*homme éprouvé par le malheur, par la destruction, le ravage,* et parce que BaR, nom de *l'œuf* et du *fils,* signifiait *fuir, abandonner.*

que, dans Isaïe, il lui reproche d'avoir rebutées; de ces eaux qui donnent à ceux qui en ont été couverts, la qualité d'*en-*
שלה *voyés*, d'*apôtres* de SıLE; de ces eaux, enfin, desquelles on voit découler ici *l'achèvement*, le *tout*, le To (*let.* GG), c'est-à-dire, *la pureté*, *la perfection*.

Des deux initiateurs situés à côté de lui, et dont les noms sont JANNES et JAMBRES, le second, placé à gauche, a la tête couverte de l'ibis, symbole d'Hermès et du *cœur* (*let.* H); le premier, placé à droite, porte sur sa tête l'épervier, symbole de la divinité, et de *l'ame* dont le cœur, selon les Egyptiens, était *l'habi-*
בית *tation*, *l'enceinte*, nommée BeITH (1).

En versant sur la tête du néophite *les eaux de pureté*, *de purification*, *de perfection*, JANNES et JAMBRES appellent sur lui cette perfection, par le
עשר nombre d'OSIR-is, c'est-à-dire, dix fois.

Le signe hiéroglyphique de *cet appel*,
קרי קרה de ce CRI, est le pieu, CRE, sur lequel

(1) Voyez le fragment sur *Jannes* et *Jambres*, ci-après.

se trouve placé la tête *d'un oiseau au long bec*, de la *poule d'Arabie*, nommée CRE (*let.* K). קרח

Cette *perfection souhaitée* est exprimée en hiéroglyphes de chaque côté du néophite, sous *la main élevée de celui qui fait le souhait.*

Le sens de ces hiéroglyphes est facile à saisir. Le voici mot à mot :

D'UN CÔTÉ (*let.* M) :

Puissent purifier
les eaux
du Sile, débordantes du vase;
puissent purifier
totalement
ton cœur
par leur double épanchement
sur les tortuosités
de ta langue et de ta pensée !

DE L'AUTRE CÔTÉ (*let.* L) :

Puissent purifier
les eaux
du Sile, débordantes du vase;
puissent purifier
totalement
ton ame,
par leur double épanchement
sur les tortuosités
de ta langue et de ta pensée !

Je ne m'arrêterai pas à justifier rigoureusement le sens de chacun de ces hiéroglyphes : il est aisé de voir que le premier et le quatrième sont composés du symbole du pouvoir, de la CoRNe, et קרן du vase de purification; que le deuxième et le cinquième désignent *les eaux*, et, comme je le prouverai autre part, *le plu-*

riel, la pluralité sans bornes précises, la totalité; que le troisième représente l'épanchement, le débordement des eaux, ce qu'exprime le mot SILE; que le septième est composé de deux vases épanchés, le huitième d'une ligne tortueuse, et enfin le neuvième d'une langue et d'un crible, symbole de la science sacrée et de la pensée.

L'aspirant à l'initiation était d'abord *auditeur* ou *disciple;* c'était la première signification révélée de son nom, NaSaR. Il était obligé de garder *un profond silence* sur les épreuves de son nazaréat, et sur les secrets des mystères; le brasselet, le TZaMID qu'il portait, l'en avertissait sans cesse; en même temps qu'il lui rappelait son *initiation*. Sa *tête rasée*, TZaME (en arabe), pouvait encore lui servir de symbole commémoratif du même devoir. On lui *expliquait*, on lui *divulguait les secrets* des mystères. Son titre de Nazaréen lui retraçait la faveur de cette *révélation*, et lui rappelait encore que cette révélation avait eu pour

condition principale, *la pureté, la beauté* de son ame et de son cœur. Dans cet état de pureté, de beauté morale, *devenu un homme nouveau*, son nom NaSaRéen prenait une dernière signification, pour le comparer *au germe qui renaît, au rejeton de la plante dont on a émondé tout ce qu'elle avait d'impur. Il naissait à la lumière intellectuelle, à la perfection morale.* On disait *qu'il avait reçu une nouvelle vie, qu'il venait de renaître de lui-même, qu'il était ressuscité;* et le nom de cette résurrection était celui du nazaréen parfait, de l'accomplissement du nazaréat (NaSaR en arabe). نشر

Tous ces rapports, toutes ces dénominations prouvent assez que la première et la seconde révélation, celle de Moïse et celle de Jésus, se lient au culte primitif de l'Egypte, à ce culte qui paraît avoir été le même que celui pratiqué par Abraham et par Joseph, et qui mérita aux anciens Egyptiens le titre de *sages* par excellence, titre qui leur est donné par nos livres sacrés.

C'est Dieu lui-même, d'après la croyance de l'église catholique, qui, s'exprimant par la bouche d'Isaïe, établit cette distinction d'Egyptiens primitifs et d'Egyptiens déchus.

« Vos princes, dit-il à ces derniers, ont » perdu le sens, et les *sages* du conseil de » Pharaon ne forment plus qu'un conseil » dépourvu de science. Comment donc » faites-vous dire à Pharaon : *Je suis de* » *la race des sages, de la race des rois* » *de l'antiquité ?* Où sont-ils maintenant » vos sages qui sachent et qui vous disent » ce que le Dieu des armées a décrété con» tre l'Egypte ? » Et plus bas : « Les Egyp» tiens reviendront vers l'Eternel ; il se » laissera fléchir par leurs prières. Israël » se joindra pour troisième à l'Egypte et à » Assur : ce sera une bénédiction au mi» lieu de la terre, et l'Eternel bénira cette » union, disant : *Bénis soient L'EGYPTE* » *MON PEUPLE, Assur l'œuvre de mes* » *mains, et Israël mon héritage* ».

Ainsi, l'antique Égypte, l'Égypte antérieure à Moïse, est depuis plus de trois

mille ans calomniée dans sa religion par presque toutes les nations civilisées de la terre. Je démontrerai que les symboles hiéroglyphiques, première cause de cette erreur générale, sont inventés depuis plus de quatre mille ans; et j'espère qu'on en pourra conclure que les rapports qui existent entre certains de ces symboles et ceux du catholicisme, sont plus favorables à ce culte qu'ils ne le paraissaient d'abord.

Enfin, les initiés de la première église n'ignoraient pas combien était grande l'erreur générale sur le culte des premiers Egyptiens; et l'un de ces Nazaréens, empruntant le nom d'Hermès, le premier auteur des cérémonies religieuses, s'écriait avec douleur, en parlant de l'antique Egypte : « Un temps viendra où les Egyp-
» tiens paraîtront avoir inutilement adoré
» la Divinité avec la piété requise, et avoir
» observé en vain son culte avec tout le
» zèle et toute l'exactitude qu'ils devaient.
» O Egypte! ô Egypte! il ne restera de ta
» religion que les fables; elles deviendront

» même incroyables à nos descendans :
» les pierres gravées et sculptées seront
» les seuls monumens de ta piété ! »

Explication de la planche n°. 2.

Fig. 1re. רבד

RaBɪD, ou collier des initiés, des grands, des *Rabi* de l'état.

Id., let. AA, BB. פנינים

PHeNINIM, les perles et les angles du collier.

Fig. 3, let. F. רביבים

RaBIBIM, les gouttes du collier, symbole de la science. Le caractère chinois *Jou* (voy. *Dict. ch.*, *hiérog.* 515), qui désigne un lettré, se compose de la figure *d'un homme*, de la conjonction *et*, et du symbole de *pluie*. Les Arabes disent, *un savant sans œuvre est un nuage sans pluie; nubes stillabunt justum*, dit le prophête; partout *la pluie* ou *les gouttes de pluie*, symboles de la *science*, de la *sainte doctrine*.

Fig. 2. טבעת

Le TeB-OT, l'anneau de *l'immersion-totale*, *de l'immersion-parfaite*, *de la pureté-totale*, *de la purification-totale*, *du baptême-accompli*, *du baptisé*, de l'initié.

Fig. 3, let. C. עב

OB, *l'OP-acité de la lumière*, *la lumière couverte*, *enveloppée*, *cachée* aux profanes, *éclipsée*, *l'éclipse*, *la lumière couverte par les nuages*, *la lumière ne pouvant se manifester aux hommes que par la chute de ces mêmes nuages*, *que par leur évanouissement en rosée*, *que par la science*.

Fig. 3, let. D.
משי

MeiSI, *le bon roi;* le symbole *d'Iso*, *le sauveur*, le MeSsIe, et le MoïSE.

Les anciens Égyptiens nommaient encore ce serpent l'OUBAI; les Coptes l'appellent par corruption l'OBI. Je donnerai autre part les motifs de cette dénomination.

L'OUBAI était le *serpent des chauves*, des initiés. C'est pour cela que les Arabes l'ont désigné par ces mots الحية الجردا AL hEYEt AL JRDA, ou الحية الاقرع AL hEYEt AL AQRO. Voyez Bochart et la *Polyglotte* de Castel, quoique celle-ci traduise les dernières expressions par *serpens capite comoso*, au lieu de *serpens capillo carens:* mais il suffit de jeter un coup d'œil sur la *fig.* 3 de la gravure *pl.* 2, pour voir que l'une et l'autre traduction conviennent également à l'initié. Ainsi, l'on remarquera que l'OUBAI, l'*ubœus* des hiéroglyphes, désigne *la Divinité et les initiés éclairés de la connaissance du vrai Dieu.*

Id., let. E.
נזר

NaZaR, le bandeau du Nazaréen, le bandeau d'OSIR-is, de la purification exprimée et obtenue par ce nombre *d'Osir-is*, le nombre 10. (*Voyez pl.* 3 *et l'explication*).

FRAGMENS.

PREMIER FRAGMENT.

OBSERVATIONS PARTICULIÈRES

SUR JANNES ET JAMBRES, PRÉSENTÉS COMME LES DEUX INITIATEURS AUX MYSTÈRES DE L'ÉGYPTE.

Les noms que j'ai donnés aux deux acteurs principaux de la scène figurée dans la planche 3, scène que je crois avoir expliquée d'une manière assez claire pour qu'on y reconnaisse, dans tous les détails, un tableau de l'initiation égyptienne; ces noms, dis-je, sont si fort inattendus, si complètement oubliés depuis plus de dix-huit siècles, que bien des lecteurs les auront considérés comme le produit de mon imagination.

Ils exigent donc une explication particulière; les détails dans lesquels je vais entrer,

seront aussi resserrés qu'il me sera possible de le faire sans nuire à la force des preuves. Ce qu'on va lire n'est, en quelque sorte, que l'analyse d'une dissertation que la nouveauté du sujet et l'importance des faits rendaient susceptible de très-grands développemens.

Horapollon, *liv.* 1.er, *hiéroglyphe* 36, dit que les Égyptiens nommaient AMBR-ès (ès est la terminaison grecque) un de leurs livres sacrés, dont la lecture n'était, par conséquent, permise qu'aux seuls initiés (1).

Le scribe-sacré, à la garde duquel ce livre était confié, était désigné par *le crible.*

La science de ce scribe consistait à pouvoir donner aux nouveaux initiés une explication pure et dépouillée de toute superstition, des choses saintes conservées dans ce livre (2).

Ces choses constituaient ce qu'on nommait *la sainte Doctrine*, ou *la Doctrine sacrée* (3).

---

(1) Εςι παρα τοις ιερογραμματευσι βιβλος ιερα καλουμενη ΑΜΒΡΗΣ.

Horusapollo.

(2) πασης καθαρευοντα δεισιδαιμονιας, και περιεργιας. Pure de toute crainte superstitieuse et recherche inutile et minutieuse.

Plut., Isis et Osiris.

(3) τον ιερον λογον. *Ibidem.*

Cette doctrine, à la juger par celle de l'Ambrès qui nous est parvenu, et auquel personne ne daigne plus penser, était, en effet, exposée avec tant de réserve, que si le hasard, ou plutôt l'infidélité d'un initié, avait fait passer le livre dans les mains d'un profane, celui-ci n'aurait pu le comprendre, ou l'ayant compris, il n'aurait pu résister au désir d'être admis à l'initiation.

Pour concevoir ce désir et la vérité de ce que j'avance, il faut se figurer quel étonnement, quelle admiration, quelle révolution devait produire dans toutes les idées d'un homme esclave des erreurs de l'égyptianisme, l'exposition d'une doctrine si pure, et l'annonce d'un Dieu unique, infini en force, en puissance, en justice, en bonté; sphère intellectuelle dont le centre est partout et la circonférence nulle part (ce sont les paroles mêmes de l'Ambrès); tel enfin que les anciens l'avaient connu et adoré, et tel que nous le connaissons nous-mêmes par la double révélation de Moïse et d'ISO.

On peut juger encore de la beauté de cette doctrine par le discours que dans les mystères de la Grèce le hiérophante adressait à l'initié; ce discours était imité de celui du

scribe-sacré dans les mystères de l'Égypte. Quoique habitués à la sublimité de la morale évangélique, nous ne pouvons le lire sans une sorte d'admiration.

« Je m'adresse à ceux qui ont le droit » de m'entendre, disait le principal initia- » teur. Fermez exactement les portes à tous » les profanes. O vous ! MENÈS MOYSE, fils » du soleil, écoutez mes paroles. Je vais vous » dire des vérités importantes (1). Prenez » garde que vos préjugés et vos affections » précédentes ne vous fassent manquer l'heu- » reuse vie que vous désirez. Tournez vos » pensées vers la nature divine, et ne la per- » dez pas de vue pour régler votre cœur et » vos sentimens. Si vous voulez prendre la » route sûre, songez toujours que vous mar- » chez devant l'unique Maître de l'univers. » Il est le seul Être qui soit par lui-même.

---

(1) On sera peut-être surpris de voir figurer ici le nom de MOYSE. Voici le texte :

....συ δ'ακουε φαεσφορου εκγονε Μηνης
ΜΟΥΣΑΙ.

De *Moïse* on a fait *Musée ;* mais le *Musée* de l'initiation grecque n'était autre que le *Moïse* de l'initiation égyptienne. (*Voyez Introduction, pag.* 28).

» Tous les autres lui doivent ce qu'ils sont.
» Il pénètre tout. Nul mortel ne le voit, et
» aucun ne peut échapper à ses regards ».

(L'ensemble de nos recherches et un second fragment prouveront qu'en effet l'initié portait le nom de *Moïse*).

La doctrine sacrée de l'Ambrès était celle qui avait été transmise par le premier HeR-M-ès, appelé aussi MoNès, MeNès ou MoNIs; מני
c'est-à-dire, *le régulateur, l'ordonnateur, l'auteur de l'harmonie* (HaRM-MoNI-as), *de* της αρμονιας.
la musique, ou science du MoïSE dont elle porte le nom, car la musique était alors la sainte doctrine; et c'est ce que Philon entend, lorsqu'il dit que Moïse avait appris toute la musique des Egyptiens.

Le scribe-sacré était donc le gardien de cette doctrine; et ce qui contribue à prouver qu'elle n'était révélée que dans l'initiation, c'est que l'initiation portait le nom même d'Hermès (ERM). حرم

Ce scribe était l'Hermès vivant, l'*Hermeneus*, l'interprète Hermès, et en effet il en ο Ερμηνευς.
portait le symbole, c'est-à-dire l'IBIS.

Son nom avait été formé en conséquence de l'emploi qui lui était confié par le collége sacerdotal.

Du mot AMBRÈS avec l'I ou J hémantique et formatif des noms propres ou d'emploi, les Egyptiens avaient fait J-AMBRÈS, nom caractéristique de ce scribe.

Le but de l'initiation était, ai je dit, la connaissance du Dieu véritable, du Dieu des ancêtres, et l'initié était appelé le SILE, *l'envoyé* de ce Dieu (1).

ግዕዝ: Ces ancêtres avaient habité la terre de GeeZ, autrement *la terre de Dieu, la terre de la Liberté, la terre de l'Epervier.*

La présence de ce Dieu était donc indispensable dans l'initiation, et c'était elle qu'indiquait l'épervier symbolique du second initiateur (2).

נץ Le nom de ce symbole NeZ ou NaZ était le nom égyptien de l'épervier.

---

(1) « Le sceptre ne sera pas ôté de Juda, jusqu'à ce » que SILE vienne ».

GENÈSE, 49, v. 10.

« Tu diras aux enfans d'Israël, le *Dieu de vos pères* » m'a fait SILE vers vous, m'a *envoyé* vers vous. »

EXODE, ch. 3, v. 15.

(2) Ο θεος την κεφαλην του ιερακος εχει. *Deus caput accipitris habet.*

HERMÈS, *apud Eusebium.*

Eusèbe dit également que Zoroastre représentait Dieu avec une tête d'épervier.

Sous cette dénomination, l'épervier désignait *la sanctification par le moyen du baptême, la pureté, la force, la victoire, l'éternité, le soleil moral, la lumière morale, la sainteté* en général; comme en grec IERAX, ιεραξ
nom de l'*épervier*, fit IEROS, *saint, pur et* ιερος
consacré à la Divinité, initié; en éthiopien GueZa, *épervier*, fit GeZA, le *Seigneur*, ጐዘ፡ ገዘ
Dieu.

De ce mot NeZ avec la lettre hémantique J dont j'ai parlé, on fit le mot JaNeZ ou ינע, ינץ
JANNÈS, nom caractéristique du prêtre égyptien porteur de l'épervier, et *l'un des sanctificateurs par le moyen du baptême*.

C'est de ce mot JANNÈS et de IPH ou יף, פה et פוה
PhE, signifiant *la parole, le souffle, l'esprit, l'esprit qui éclaire, la lumière,* L'INTERPRÈTE, qu'on avait formé le nom de l'*Ibis* (JaNeS- ינע-יף
YPh), symbole d'Hermès, *interprète de* NEZ, de l'*Épervier*, de la *Divinité;* symbole porté par JAMBRÈS, l'hermès vivant, le gardien et l'interprète de l'Ambrès, du livre où *la parole divine*, la sainte doctrine était consignée (1).

---

(1) L'interprétation du mot JaNeS-IPH est confirmée par la traduction des 70, et par S[t]. Jérôme, qui rendent

Le nom de l'*Epervier*, comme celui d'*Hermès*, désignait l'initiation; l'initié était instruit dans la science transmise par Hermès; cette science avait pour objet la connaissance du Dieu des ancêtres, pure et dégagée de toute superstition; et JANNÈS et JAMBRÈS étaient les principaux acteurs dans cette initiation égyptienne.

Cela me semble assez évident : mais poursuivons.

L'initiation, on le voit par le monument gravé dans la planche qui nous occupe, exigeait une double aspersion, un double baptême. Indépendamment de la présence de *Jannès* et de *Jambrès*, ce double baptême devait faire allusion *aux deux sources du Nil*, réputées *saintes, sacrées et purifiantes :* en sorte que les deux vases (FF), d'où découle l'eau sainte du fleuve, désignent les deux sources de ce fleuve, et le canal dans lequel se trouve l'initié, le lit ou l'un des canaux du fleuve.

On sait que les anciens figuraient la source d'un fleuve par un vase ou urne épanchant

---

ce mot par *Ibis;* Bochart et d'autres interprètes après lui, n'eu ont fait un des noms du hibou, que parce que NeSPh désigne les ténèbres.

l'eau qu'elle contient. Dans le monument cette urne est remplacée par une *fiole;* et ceci est encore d'accord avec la langue hébraïque, dans laquelle le nom de *la source*, de *la fontaine*, GuiL, désigne *une fiole.* גל

Quant aux *canaux* ou *réservoirs* des eaux du fleuve, ils portaient dans l'initiation le nom de *la cigale*, GuiB *ou* EGuiB, *symbole* גב, חגב *de l'homme initié aux mystères et aux cérémonies saintes* (1), *de l'homme rasé ou chauve* fait NaZaRéen, symbole enfin de *la cérémonie de l'initiation.*

Le hiéroglyphe des canaux ou réservoirs, à en juger par la langue hébraïque, était *un vase.* La forme de ce vase était arrondie en bosse comme une colline; et il avait cette forme, parce que *la cigale*, symbole de l'initiation et de l'initié, avait le nom qui désigne *le dos, la courbure du dos, l'éminence soit supérieure, soit inférieure.* On va voir cette signification reproduite dans tous les symboles de *Jannès.*

---

(1) Ανθρωπον δε μυςικον, και τελετην βουλομενοι σημηναι, τεττιγα ζωγραφουσ·.

HORUSAPOLLO.

Le choix de cette signification attachée au nom de *la cigale*, vient, suivant Horapollon, de ce que les Égyptiens ayant remarqué que la cigale tire son chant, non de sa bouche, mais de son dos, ils avaient cru reconnaître en cela quelque chose de mystérieux; en sorte qu'ils l'avaient nommée du nom même donné au *dos* et à *l'éminence dorsale*, ou à *la bosse du chameau.*

Mais si *l'éminence dorsale*, *le dos* ou *la bosse du chameau*, joue un grand rôle dans les symboles de l'initiation, cela vient de ce que le nom d'*Hermès* avait un rapport homonymique avec hER, désignant une élévation en colline, une montagne; d'où l'arabe
خرم هرم chERM, *élévation*, *montagne*; hERM, *pyramide*;
حرم hERM, *noble*, *élevé en dignité.*

Toutes les autres significations du mot GuiB ou EGuiB, provenaient de l'emploi du symbole. Ainsi il désignait *l'homme élu*, *choisi*, *le voile dont s'enveloppe la miséricorde di-*
حجب ሐገ፡ *vine* (hEGuiB), la loi divine (hEG), *les fêtes solennelles et cycliques*, dont le retour porte *la joie* et *le bonheur* dans le monde. Ces dernières significations laissent entrevoir que l'initiation égyptienne avait lieu à des époques déterminées, comme chez les modernes elle a lieu à *la saint Jean.*

J'en ai dit assez dans le discours même pour lequel j'écris ce fragment sur l'initié nommé le SILÉ, l'*Envoyé*, le *Nazaréen*, le *Moïse*, le *Messie*. Quant au fait principal que je produis ici, Pline est, je crois, le seul auteur ancien qui en ait laissé entrevoir l'existence dans ces mots obscurs et corrompus : « *Moïse*, *Jannès* et *Jotapès*, tous trois juifs, » furent les auteurs d'une nouvelle sorte de » magie ».

A l'avénement d'ISO ou du nouveau Moïse, l'initiation eut lieu par le baptême comme en Égypte. L'initiateur chrétien porta le nom de l'initiateur égyptien JEAN, JOANNES.

Tout en lui retraça les mystères de l'Égypte, et prouva le rapport qui existe entre l'ancienne et la nouvelle initiation. Les Nazaréens les plus éclairés le remarquèrent : Saint-Paul fut de ce nombre.

La cigale était le symbole de l'homme initié. JEAN affecta de ne se nourrir que de cigales et de miel (1). Mais, à dire vrai, ceci me paraît devoir s'entendre dans un sens purement symbolique.

En effet, *le miel* dont il est dit que Jean se nourrissait, portait le nom même de *la bosse*

---

(1) Η δε τρόφη ἄυτου ην ακριδες καί μελι αγριον.

דבש *du chameau* (DaBoS), on vient de voir que sous une autre dénomination cette bosse avait été synonyme du nom de la cigale.

עסל D'ailleurs, un autre nom du miel, OSeL
عسل غسل ou ASeL et GaSeL, désignait *la purification par l'eau, l'ablution, le baptême.*

Les initiateurs et l'initié égyptien, on peut aisément le voir sur le monument, avaient autour des reins la peau d'un animal; cette particularité est reconnaissable à la queue qui termine leur vêtement.

Cette peau était celle d'un chameau. Le choix de ce vêtement symbolique tenait aux motifs exposés plus haut, et je ne pense pas qu'il soit besoin de les reproduire encore.

גמל De plus, le nom du chameau, GuiMeL, marquait *la rétribution, les biens que la Divinité accorde aux hommes suivant leur mérite.*

נאקה نقا Sous la dénomination NAQE ou NaQEt, il désignait l'*homme lavé, purifié, sans tache.*
חגן عجان Sous le nom EGuiN (en arabe EGAN) il marquait *la droiture, la rectitude morale, ce qui est beau, décent, convenable* et *honnête.*

Or Jean, comme l'initiateur égyptien, avait les reins ceints d'une peau de chameau (1).

---

(1) Αυτος δε ο Ιωαννης ειχε το ενδυμα αυτου απο τριχων καμελου, και ζωνην δερματινην περι την οσφυν αυτου.

On n'objectera pas que l'initiation était faite en Egypte par JANNÈS et JAMBRÈS, par deux initiateurs. Jean explique son isolement, en annonçant la venue prochaine du second initiateur, de celui qui doit baptiser au nom de l'*Esprit saint;* car chaque initiateur baptisait au nom de l'autre : JANNÈS au nom de JAMBRES; JAMBRÈS au nom de JANNÈS. (*Voyez l'inscription hiéroglyphique du monument*).

Cet *esprit saint* est figuré dans nos livres sacrés, tantôt par *une flamme qui tombe* sur les initiés, les envoyés, sur les nazaréens apôtres, tantôt par *une colombe* qui descend sur Jésus, sur ISO le Nazaréen.

L'initiateur annoncé par *Jean* ou *Jannès*, est ce *Nazaréen*, ce SILÉ, cet *Envoyé* prédit aux nations, et dont l'attente occupait les sages de la Chine, plus de cinq siècles avant sa venue.

Comme baptiseur, il remplira le rôle de JAMBRÈS, il en portera le symbole hiéroglyphique; on va le voir tout à l'heure. Il baptisera donc au nom de JANNÈS, ou plutôt de NeZ, c'est-à-dire de l'*Épervier,* au nom de Dieu, au nom de l'Esprit saint, de *cet esprit qui tombe en langue de feu.* En effet,

נשר le nom de l'épervier NaSsaR, expliqué par *Rabbi Pechaë*, signifie *chute du feu et de l'esprit*.

Cet esprit saint était encore figuré par *une* יונה,ونيب,ינה *colombe*, et JaNÉ ou JOaNÉ était le nom de cette *colombe*.

Cet esprit saint procédait du dieu NeZ, de l'épervier Dieu, il en était *le fils*; et c'est ce que marquait le dérivé JaNYN.

Enfin, sur les monumens il était figuré d'une manière ostensible par le disque solaire حم حمام ailé, nommé EM ou hEMM, et ce nom était encore un des noms de *la colombe*.

Sous la dénomination JaNÉ, il rappelait l'Éthiopie, la terre de GeeZ, la terre de l'Épervier, la terre du Dieu des ancêtres.

Sous la dénomination hEMM ou hAMM, il désignait aux personnes non initiées la terre de *Ham*, de *Cham*, la terre d'AMM-on, la terre d'*Égypte*.

Le scribe-sacré ou JAMBRÈS devait garder l'explication et le développement de la *sainte doctrine* purs de toute superstition et recherche minutieuse : on l'a vu.

Cette explication, ce développement, cet esprit de la loi divine devait être déposé en son cœur, dit Plutarque, comme dans un pa-

nier, dans une *kiste;* dans un crible, suivant l'expression d'Horapollon; dans un vase, selon Hermès Trismégiste (1).

De ce panier, de ce crible, symbole de *la sainte doctrine*, de *la pensée touchant les choses divines*, de cette *doctrine sainte* qui procure le salut des hommes, les Grecs firent le *Calathus*, si célèbre dans leurs mystères, et duquel sortait *le salut des initiés, la régénération de leur esprit, l'immortalité promise à leur ame;* en un mot l'OUBAI, le serpent. (*Voyez le 3e. fragment ci-après*).

Hermès Trismégiste expliquant aux initiés le baptême de l'ame par l'esprit saint, comme l'annonce Jean, le Baptiste, leur présente la pensée divine remplissant un vase, puis il suppose qu'un *crieur public*, envoyé par la Divinité, dit à tous les hommes : *Plongez-vous, baptisez-vous dans ce vase;* ce qui veut

---

(1) ωσπερ εν κιςῃ.

PLUT., Is. et Os.

Horapollon aurait dit εν κοσκινῳ.

Le panier, la *kiste* figurait jusque dans la formule de l'initiation. « J'ai pris de la corbeille, j'ai mis dans » le panier, et du panier dans la corbeille, disait le » nouvel élu, pour annoncer qu'il avait été initié ».

CLÉM. D'ALEX.

dire, plongez votre esprit dans la pensée de Dieu; et il ajoute, que ceux qui ont compris cette parole et qui se sont plongés dans cette pensée, ont acquis la connaissance de la vérité, reçu la pensée, et sont devenus des hommes parfaits.

Or, Jean, le Baptiste, envoyé par la Divinité pour crier dans le désert, c'est-à-dire, dans un monde étranger à la connaissance de la vérité, et pour appeler tous les hommes au baptême, représente Jésus avec un van, un crible à la main (1), et l'annonce comme un second baptiseur, lequel baptisera par l'esprit saint, par le feu, symbole de l'esprit saint et de la pensée divine.

Horapollon dit que le scribe-sacré était figuré par le crible, c'était une comparaison, parce que le crible fait la séparation du bon grain du mauvais; le *calathus* des Grecs et des Romains était toujours rempli de grains purs et vannés.

Le scribe-sacré, suivant Horapollon, faisait donc, au moyen du livre nommé AM-

---

(1) ....πτυον εν τῃ χειρι αυτου.

Le nom de *Moïse* ou du *Messie* (en éthiopien MeSiÆ), désigne un *van*, une *pelle*.

BRÈS, ce que fait le crible; il distinguait, *dit-il*, ce qui est bon d'avec ce qui est mauvais, et discernait ce qui doit être détruit de ce qui doit être conservé à la vie.

Jean reproduit la même pensée, en ajoutant, pour expliquer le symbole qu'il met dans la main de Jésus, que ce second baptiseur *réservera le bon grain après l'avoir séparé de la paille, et qu'il brûlera celle-ci dans un feu que l'on ne pourra éteindre* (1).

On a vu que les mots JaNÉ et AMM, tous les deux noms de *la colombe*, désignaient symboliquement, l'un l'*Ethiopie*, l'autre l'*Egypte;* noms génériques de ces contrées dans les mystères, ils le devinrent bientôt de quelques villes, où l'initiation apparemment les avaient introduits. Différens lieux, soit de l'Égypte, soit de l'Arabie, soit de la Judée, avaient reçu leur nom de *Jannès*, comme d'autres d'*Hermès* et des *Nazaréens*.

Un des noms du Caire est JOAN, et les Arabes font figurer *la colombe* comme cause unique dans la fondation de cette ville. يوان

« Lorsque Amrou, ben-el-Aas, disent-ils, » faisait la guerre en Egypte, il fit dresser sa

---

(1) MeSYIA (en syriaque) signifie *ramasser les épis.*

» tente dans le lieu où est maintenant *Fostat.* » Une colombe y étant venue faire son nid, » *Amrou*, lorsqu'il partit, ne voulut point » qu'on la dérangeât, et laissa sa tente en » cet endroit. Quelque temps après, lors- » qu'il repassa par ce lieu, il voulut qu'on » gardât le souvenir de son action, et il fit » bâtir à la même place une ville qu'il nom- » ma *Fostat*, c'est-à-dire *Tente.* On donne » maintenant à cette ville le nom de *Vieux* » *Caire* ». (*Gram. arabe d'Herbin*).

L'autre nom de la colombe hEMM, ayant désigné et l'esprit saint figuré par le feu, et le baptême dans cet esprit saint, les mots hEMM et JoAN, qui n'étaient que les deux noms de la pensée divine descendant sur les initiés par les eaux du baptême, ont formé حمام ينهة en arabe, hEMAM JaNhEt, *la colombe de* JAN et *les bains de* JAN. *Columba Janensis, et Thermæ Jani in Ægypto.*

Je dois maintenant expliquer ce qui a pu me conduire à donner comme certaine l'existence de ces deux initiateurs inconnus jusqu'à ce jour, et dont Moïse n'a point révélé les noms, marque évidente de son respect pour l'initiation égyptienne, et, par

conséquent, de la sainteté réelle de la doctrine enseignée aux initiés.

Moïse n'eut d'autre tort aux yeux des prêtres de l'Égypte, que d'avoir initié, sans distinction d'*appelés* et d'*élus*, tous ceux de sa nation, pour arrêter les progrès de l'idolâtrie parmi eux, et les ramener au culte pur et saint de leurs ancêtres. Mais en révélant ainsi la doctrine de l'Ambrès, déposée en son sein pendant une longue suite d'années, Moïse ne se rendit point coupable d'ingratitude envers les prêtres qui l'avaient instruit. Qu'on étudie ses livres, et l'on verra avec quelle circonspection il y parle toujours de l'Égypte. Jamais il ne se permet d'attaquer directement son culte. Cette réserve est si frappante, que plusieurs auteurs l'ont remarquée, et peu s'en faut qu'ils ne lui en aient fait de vifs reproches. Josué, initié comme lui, et dont le nom est IE-ISO, *l'éternel est ISO,* יהושע
Dieu est Sauveur, Dieu est Jésus, garde la même circonspection. « Osons l'assurer, dit » le savant de Fourmont, il y avait pour Moïse » et pour les sages de son peuple, quelque » motif secret de ne point déclamer trop vi- » vement contre la religion des Égyptiens : » or, ces motifs, quels sont-ils ? »

De Fourmont croit les trouver dans l'ex-

plication qu'il a donnée de l'origine de l'idolâtrie; mais cette origine n'est pas évidemment démontrée.

Les ménagemens de Moïse prouvent qu'il était redevable de sa science aux prêtres de l'Égypte. En attaquant le culte public des Égyptiens, il fallait en même temps attaquer ou approuver la doctrine sainte des mystères: s'il l'attaquait, il sapait les fondemens de la sienne, puisqu'elle était la même; s'il en faisait l'éloge, il tournait les regards des Hébreux vers l'Égypte, et ils ne la regrettaient déjà que trop vivement.

J'ai donné l'étymologie des mots *Jannès* et *Jambrès*; il me semble que la simplicité qui la caractérise, jointe à la manière dont tout ce que j'en ai dit, s'accorde avec Horapollon, avec la scène tracée sur le monument que j'explique, avec même les traces de l'initiation égyptienne dans l'initiation catholique destinée à préparer les voies d'un nouvel ISO, d'un second Moïse, même avec la tradition obscure de Pline; il me semble, dis-je, que tout cela offre quelques présomptions heureuses. Ce que je vais dire, joint à ce qu'on a déjà vu, suffira peut-être pour constituer une véritable preuve.

Saint-Paul, *dans sa seconde épître à Timothée, ch.* 3, *v.* 8, parle des faux sages, de ces faux amateurs de la vérité, qui, dans les derniers temps du christianisme (cela veut dire dans le temps où la corruption du monde, la dégénération morale rendra un nouvel avénement d'ISO nécessaire), toujours occupés d'apprendre, sans s'occuper de la connaissance du vrai Dieu, ne pourront parvenir à celle de la vérité révélée par le *Christ;* et en parlant de ces prétendus philosophes, l'Apôtre dit qu'ils seront semblables à *Jannès* et à *Jambrès*, lesquels résistèrent à Moïse, et s'élevèrent contre lui : « Et comme Jannès et » Jambrès ont résisté à Moïse, ceux-ci pa- » reillement résisteront à la vérité » (1).

Si l'on prenait Jannès et Jambrès pour les noms propres et particuliers de deux mages, de deux sages du conseil de Pharaon, lesquels combattirent la résolution prise par Moïse, et exposée avec ses motifs devant le roi d'Égypte, il faudrait expliquer comment ces noms que n'a point révélés Moïse, qui ne se trouvent dans aucun des livres de l'ancien testament, et qu'on ne lit dans le nouveau,

(1) ...Ιαννης και Ιαμβρης αντεστησαν μωσει.....

qu'au seul endroit que je viens de citer, purent être transmis à Saint-Paul, les Hébreux les ayant ignorés pendant plus de quinze siècles.

Comme tout ce qu'on pourrait avancer pour sortir d'embarras, ne s'appuierait sur aucun fait, sur aucune tradition raisonnable, je crois être fondé à présenter avec quelque confiance les motifs qui me font avancer que JANNÈS et JAMBRÈS furent, dès avant Moïse, et depuis lui jusqu'à l'époque de la fondation du christianisme, les noms secrets des chefs principaux de l'initiation égyptienne, des deux commentateurs de la science révélée à ceux qui, par les eaux du baptême, recevaient la qualité de SILÉ, d'*Envoyés*, de *Sauvés des eaux* ou *par les eaux*, de *Moïses*, de *Messies* : d'où l'on peut entrevoir que ces trois noms, JANNÈS, JAMBRÈS et MOYSE, furent remplacés dans l'initiation grecque par ceux-ci :

HIÉRO-PHORE ou *porteur des choses saintes* (1), pour *Jannès*, porteur de l'épervier;

HIÉRO-GRAMMATE ou *scribe-sacré, saint*

---

(1) De ιερος, ce qui est saint, sacré, consacré à la Divinité, et de φορος, qui porte.

interprète (1), pour *Jambrès*, porteur de l'Ambrès et du symbole d'Hermès.

Et HIÉRO-STOLE ou *saint-envoyé* (2), pour Moïse, le SiLÉ, l'apôtre (l'ENVOYÉ-DE, l'APO-STOLOS), le baptisé, l'initié, le nazaréen.

(Je donnerai l'étymologie hiéroglyphique du nom MOYSE, et je prouverai que ce nom est figuré dans le monument).

Il est certain que la *science secrète* révélée dans les mystères, que *la sainte doctrine* était contenue dans un livre nommé AMBRÈS, et il paraît que ce livre était divisé en deux parties à cause des deux initiateurs; dans les derniers temps, lorsque le christianisme eut rendu l'initiation universelle, il avait pris de ces deux initiateurs le nom de *Jannès* et *Jambrès*.

En effet, ce livre existait encore sous ces deux dénominations dans les premiers siècles de l'Église. Eusèbe en parle et le nomme simplement JAMBRÈS (3). Origène (4) et Hi-

(1) De ἱερος et de γραμματευς, écrivain, scribe, interprète.

(2) De ἱερος et de ϛολος, départ, envoi, mission; de ϛελλω, j'envoie.

(3) *Prépar. évang.*, *liv.* 9; d'après Numénius, pythagoricien.

(4) « *Quod ait (Helias propheta), sicut Jannes et*

laire, diacre (1), le citent sous le nom un peu corrompu de JAMNÈS et MAMBRÈS. Le pape Gélaze Ier. le mit au rang des apocryphes en 464 (2). J'ignore s'il se trouve encore. C'était probablement une imitation, car je n'ose dire une traduction, de l'Ambrès dont parle Horapollon.

C'est ce livre, je présume, qu'un initié de la primitive église, instruit des rapports qui existent entre le christianisme et le culte ancien de l'Egypte, imita et reproduisit, sous le nom d'*Hermès Trismégiste*. Il crut devoir en déguiser l'autre dénomination; mais il le fit de manière à être facilement compris par

---

» *Mambres restiterunt Moysi, non invenitur in publicis* » *scripturis, sed in libro secreto, qui suprà scribitur,* » Jamnes et Mambres *liber* ».

ORIGÈNE, in Math., tract. 30, t, 2. p. 224.

(1) « *Quemadmodum autem Jamnes et Mambres, etc.* » *Exemplum hoc de apocryphis est* ».

COMMENT. D'HILAIRE, diacre, sur le passage, ch. 3, v. 8, de la seconde épître de St. Paul à Timothée. *Œuvres de St. Ambroise*, t. 2, p. 310.

(2) « *Liber, qui appellatur pœnitentia Jannis et Mambræ, apocryphus.*

CONCILIORUM, tom. dec., p. 213.

Il est encore parlé de Jamnès et de Mambrès dans l'évangile de Nicodème.

ceux à qui les secrets des mystères n'étaient pas étrangers.

Le mot JAMBRÈS avait été corrompu en MAMBRÈS et même MANDÈS; le moderne Nazaréen fit précéder ce nom de l'article égyptien *Pi*, et forma le mot Pi-MAMBRÈS ou PY-MANDRÈS, qui signifie *le Mambrès* ou *l'Ambrès*.

Il remplaça le mot JANNÈS, nom d'un des interprètes du livre d'Hermès (l'Ambrès), par les mots hébreux-égyptiens AS-CLEPI. אש-כלפי
Hermès et le scribe étaient figurés par *un chien*; *As-Clepi* signifiait mot à mot l'*homme chien*, l'*homme à tête de chien*.

Ce furent tous ces rapports entre les principes du christianisme et ceux du culte antique et secret de l'Egypte, qui portèrent l'empereur Adrien à ne pas permettre qu'on persécutât les chrétiens : *Illi qui Serapin colunt*, disait-il, *christiani sunt*, *et devoti sunt Serapi qui se Christi episcopos dicunt* (1).

---

(1) Socrate (*Hist. ecclés.*) et Sozomène rapportent que, lors de la démolition du temple de Serapis à Alexandrie, on y trouva des croix (des *Tau* non ansés) gravées sur les pierres provenant de cette démolition. Ruffin ajoute à ce fait très-croyable et facile à concevoir, que plusieurs personnes idolâtres, frappées de cette circonstance,

Le nom de la science contenue dans l'Ambrès était SBO. Ce mot, dit Horapollon, signifiait *nourriture pleine;* et, en effet, dans
שבע l'hébreu, SBO signifie *être rassasié, être plein de nourriture.*

Ce mot, prononcé SPO ou SPhO, marquait également l'*abondance, la plénitude.* Les Egyptiens lui donnèrent toutes les significations relatives à l'initiation et à la doctrine de l'Ambrès; seulement pour ne pas les accumuler sur la même intonation, ce qui aurait mis de l'obscurité dans la langue sacrée, ils modifièrent légèrement la racine SB ou SPh qu'ils avaient choisie, en y ajoutant une voyelle finale ou intercalaire. L'addition de ces voyelles n'avait rien de hiéroglyphique, puisque l'usage du mot et de ses si-

---

se convertirent à la religion chrétienne, disant avoir appris par la tradition des anciens, que leur religion subsisterait jusqu'à ce qu'on vît paraître le signe de salut et de vie : or, il est incontestable que, chez les Egyptiens et chez les Hébreux, ce signe était *le Tau,* ayant la forme d'une †, tel qu'il subsiste dans l'alphabeth éthiopien, où il est la lettre du nombre 10 ; dans le chinois, où il signifie 10 et perfection; dans l'hébreu des médailles, où il est tracé comme le chiffre romain X; dans le copte, dans l'étrusque, dans les anciennes inscriptions de la Grèce.

gnifications était secret, la racine seule était une transcription.

Je vais parcourir ces significations, qu'on peut vérifier à l'aide des dictionnaires hébreux, chaldaïques, syriaques, arabes, etc. J'invite le lecteur à rapprocher lui-même toutes ces significations, des explications qu'il a déjà vues.

שב, שף, סב, סף.

SB *ou* SPh.

1°. *Un vase, un bassin, une coupe.*

2°. *Toutes sortes de céréales pouvant servir de nourriture* (à la réserve de la paille, qui doit être jetée au feu).

3°. *Se rassasier avec avidité de la liqueur ou des grains* contenus dans le vase ou la coupe. (*Voy. pag.* 17 *et* 18).

4°. *La cigale* ou *sauterelle munde*, de laquelle *Jean* se nourrissait, et qui était le symbole de l'homme initié.

5°. Le vœu du *nazaréat*, de l'initiation, *la tête chauve* ou *dépilée.*

6°. Le symbole du *Dieu des ancêtres*, de ce Dieu dont la connaissance était l'objet de l'initiation, l'*Épervier.*

7°. Son *influence divine.*

8°. Son *esprit*, son *souffle tombant en météore enflammé*, se manifestant par des *apparitions ignéennes.*

9°. *La pensée, la pensée divine.*

10°. L'expression de cette pensée par des *hymnes*, par des *chants de louange*.

11°. *La langue pure, sincère, pleine de promesses et de beautés*, dans laquelle ces chants sont exprimés : *la langue hébraïque* selon *Aben Ezra.*

12°. Le *jonc*, symbole du scribe-sacré et de l'Écriture-sainte, qui transmet les mots de cette langue aux initiés, autrement que par des inscriptions monumentales et hiéroglyphiques. (*Voy. Horapollon, liv.* 1er., *hiérog.* 36).

13°. *La pluie abondante* (pleine), et *la pluie légère*, ou *la rosée* du ciel, symbole de la sainte science, de l'instruction. (*Horap., liv.* 1er., *hiérogl.* 35).

14°. L'effet de cette instruction sur le cœur de l'homme, sur l'homme (*Introd., p.* xxxv), *le guérir, le rétablir, le recréer, changer sa manière d'être, le faire revenir sur ses pas, le reporter vers le passé.*

15°. *L'homme du temps passé, l'ancien, le vieillard blanchi par l'âge, le sage.*

שף, שב — פ ב — ש

La racine SB-o *ou* SPh-o, est une transcription du hiéroglyphe de la bouche B ou PhE, et de celui du serpent S. (*J'en parlerai séparément*).

Le serpent désignait *la prudence, la sagesse, la prévoyance, la santé de l'ame* ou *l'immortalité, la santé corporelle* ou *la vie.*

SB-o ou SPh-o est, mot à mot, *bouche* ou *parole prudente, bouche* ou *parole de sagesse, bouche de salut, de prévoyance, avis salutaire, parole de santé pour les maladies et du corps et de l'ame, remède du corps,* REMÈDE DE L'AME (1), toutes significations confirmées par ce qu'on a vu, et par le mot hébreu, éthiopien, arabe, SaP-e, *annoncer la sagesse, prêcher la vertu,* et par SaP-e, *santé, remède.*

Le hiéroglyphe de la science nommée *SBO* ou *SPhO,* et contenue dans l'Ambrès, était le SPhO, le SPhON, le SPhIN, le SPhINX: je démontrerai ce fait dans un autre fragment.

Il ne me reste donc plus qu'à rendre raison du choix de ce mot AMBR-ès, pour désigner la science sacrée.

AmBR est le même mot qu'OBR. L'*O* de עבר
la langue hébraïque est presque toujours prononcé comme un *A*, et même il prend souvent le son nasal du nom de la lettre, OIN, AIN, ON, AN.

-ès, comme je l'ai dit, est une terminaison ης
grecque.

---

(1) La célèbre bibliothèque d'Osymandias, d'ISO- Ισμανδης
MANDÈS, n'était que le dépôt de la sainte doctrine.

OBR-ès a donc fait ABR-ès, d'où AmBR-ès.

Mais OBR est le mot qu'avec la ponctuation des Massorètes, nous prononçons hEBeR; il est le nom d'un patriarche, et désigne la langue parlée par ce patriarche; *la langue d'*hEBeR, *la langue* AmBRique, hEBRi-que, *la langue* hEBR-aïque, l'hEBR-eu.

Si cette étymologie est exacte, et je crois que cette facilité constante d'expliquer avec clarté les symboles, les traditions et les monumens égyptiens par l'hébreu, prouve assez qu'il faut la considérer comme telle, il en résulte que les Égyptiens nommaient *Hébraïques* leurs livres sacrés, confiés à la garde du scribe hiérogrammate. Je ne me permettrai sur cette nouvelle découverte aucune réflexion; tout ce qu'on a vu déjà des fragmens que je publie est si extraordinaire, si peu attendu, que ces réflexions se présenteront assez d'elles-mêmes à l'esprit du lecteur. Quant à ceux qui s'occupent de l'étude des monumens de l'Égypte, ils entreverront maintenant pourquoi, malgré tout ce qu'on a pu dire, le copte est d'un si faible secours pour expliquer les hiéroglyphes. Cependant le copte est fort ancien; il est, dit-on, la langue parlée en Égypte même avant Cambyse: cela se

peut, et n'empêche pas que, relativement au sujet qui captive aujourd'hui l'attention des savans, il ne soit presque inutile.

La langue hébraïque était la langue sacrée, la langue des mystères, et par conséquent des symboles. La langue copte, au contraire, était celle du *bas-peuple*, la langue *en sous-ordre*, *abattue*, *subjuguée*, *soumise*, c'est-à-dire, *placée au-dessous* de la langue hébraïque; elle était celle de l'*idolâtrie*, de l'*impiété*, du *culte des idoles*, puisque le peuple non initié était idolâtre. Le nom de cette langue, soit qu'on le prononçât QoBT, CoBT ou GoBT, avait toutes ces significations, qui annoncent assez le peu de cas qu'on en faisait. كبت قبانت
حبت

Moïse trouva dans les livres ambriques ou hébraïques toutes les traditions historiques qu'il nous a transmises. Scribe-sacré, il eut la qualité de *Jambrès*; il porta dans l'initiation le symbole d'*Hermès*; il fut l'*Hermeneus*, l'interprète *Hermès*, l'*Hermès* vivant; cela explique pourquoi quelques anciens l'ont considéré comme le véritable *Hermès*, et lui ont attribué la fondation d'une des villes nommées *Hermopolis* (1).

---

(1) « Selon Saint-Cyrille, non-seulement les Juifs, ce

Son symbole fut le panier, la *kiste*, le van, le crible, comme il le fut quinze cents ans après du nouvel ISO, du second Moïse *envoyé* par la sagesse divine.

Avant de donner l'étymologie hiéroglyphique de son nom, il importe de connaître celle du nom porté par Hermès, dont il fut le représentant et l'interprète.

Ce mot HER-MÈS n'est pas aussi moderne qu'on pourrait le croire d'après les fausses étymologies qui en ont été données.

C'est un surnom adopté par les Grecs ; il est formé de deux mots orientaux, hER et EM ou MES.

On a vu que l'élévation en *colline*, en *montagne*, en *bosse*, *la bosse même du chameau*, étaient hiéroglyphiques dans l'initiation. Le nom de cette élévation montanéiforme était
הר hER et même hERM. HER, appliqué aux êtres

» que dit encore Saint-Justin, mais les Égyptiens mêmes, » regardèrent Moïse comme un Dieu ; pensée que con- » firme, et *Artapan* dans *Eusèbe*, et dans Clément d'A- » lexandrie, l'*hypomnema* attribué à *Eusthate* d'Antio- » che, Cedrenus, etc. Tous ces auteurs nous rapportent » que Moïse fut adoré par les Égyptiens sous le nom de » *Mercure*, et que ce fut lui qui fit bâtir Hermopolis ».

De Fourmont, Réfl. crit.

animés, signifie *concevoir, devenir enceinte*, parce que, dans la grossesse, le ventre semble s'élever en forme de montagne; il se dit de la femme et *du chameau*.

Dans un sens moral, hER désigne *la conception mentale*, *concevoir*, *penser*, *avoir une pensée*, *la pensée*.

ME ou MES veut dire *porter la main sur une chose*, *la frapper*, *la toucher*, *la palper*. מש מח

HER-MÈS désigne donc *la pensée rendue palpable ou figurée*. Ce mot, comme nom propre, convenait à celui qui, le premier, fit en quelque sorte *toucher la pensée en la représentant par des figures*. De là vient qu'en arabe, hERME signifie *sculpter*, *graver*, *inciser*. Ce nom convenait également à tous ceux qui expriment leur pensée au moyen de l'écriture.

Mais la pensée qu'Hermès rendit palpable, n'est pas cette pensée vulgaire qui ne s'attache qu'aux choses matérielles : c'est cette *pensée divine* dont parle Hermès Trismégiste; c'est *la sainte doctrine* déposée dans l'ame du scribe-sacré, et dans l'Ambrès dont il est le gardien et l'interprète. Le mot hER, avec une simple modification de prononciation, est le nom des principaux symboles relatifs

aux signes de cette pensée; il est un des noms de l'*Épervier*, de la *Colombe* et de l'*Oubai* ou *Serpent enflé*.

L'épervier désigne *Dieu*, la colombe l'*Esprit de Dieu*, l'oubai l'*Eternité de Dieu*.

Ainsi HER-MÈS signifie *rendre* en quelque sorte *palpable*, au moyen des signes ou des figures, *la pensée*, *la doctrine relative à Dieu*, *à l'esprit de Dieu*, *à l'éternité de Dieu*; en un mot, interpréter et faire toucher au doigt toute la doctrine de l'Ambrès.

Hermès, comme on le verra, appartenait aux anciens hébreux; son nom prononcé *Hermé* ou *Hermon*, fut donné par eux à plusieurs villes et montagnes de la Palestine.

La langue sacrée, la langue AmBRique, la langue d'Héber, la langue hébraïque, était, disait-on encore, la même que celle dans laquelle le premier Hermès écrivit ses découvertes. Elle fut nommée *Ambrique*, *Hébrique* ou *Hébraïque*, non parce qu'elle fut celle d'un patriarche nommé *Heber*, qui, ne se trouvant point à la tour de Babel lors de la confusion des langues, conserva seul la langue parlée avant le déluge, explication ridicule; mais parce que, pour la rendre respectable, pour lui donner un rang supérieur à celui du

copte qui était la langue vulgaire; et pour cacher son origine, ou plutôt pour la rendre mystérieuse, on la disait *éloignée, ancienne, antérieure* au déluge; mot à mot, d'*au delà le grand épanchement des eaux* (AmBRe NERI), d'*au delà le déluge* ou de *de l'autre côté du déluge*.

Possesseurs de cette langue sacrée, les Hébreux affectèrent pour la langue populaire des Egyptiens, le *mépris* que son nom (*le copte*) exprimait. Ce fut pour eux la langue *perverse*, celle de l'*idolâtrie* et de l'*impiété*. Aussi mettaient-ils pour condition première, ou pour premier témoignage du retour des Égyptiens au culte du vrai Dieu, qu'ils parlassent *la langue hébraïque*. Lorsque Isaïe annonce le retour d'une partie de l'Égypte au Dieu d'Israël : « Ce jour-là, dit-il, il y aura cinq » villes au pays d'Egypte qui parleront la » langue de Canaan, et qui jureront à l'éter- » nel Dieu des armées, et un autel sera élevé » à l'Éternel au milieu du pays d'Égypte ».

Lorsque David (*pseaume* CXIV, *v.* 1), parlant de la sortie de ces mêmes Hébreux de la terre d'Egypte, s'exprime en ces termes : « *Cùm exiret Israël ex Ægypto, et domus Ja-*

לעז » *cob ex populo barbaro* » (1), le mot LOZ qu'il emploie ne signifie pas simplement *étranger, barbare, parlant une langue étrangère*, ce qui n'établit aucun rapport entre les deux peuples, mais *pervers, perverti, dégénéré, détourné du droit chemin, qui parle d'une manière perverse, qui tourne en ridicule les choses saintes, qui raille des choses saintes, qui les calomnie, qui parle en impie;* car alors la raillerie sur les choses sacrées s'appelait *impiété;* celle sur les fidèles *calomnie*, et celle sur les hommes en général *méchanceté*. (*Voy. les signific. du mot* LeSaN, langue, *telles qu'elles se trouvent dans les dictionnaires*).

Avant leur initiation, les Hébreux parlaient la même langue que les Égyptiens, sauf les modifications causées par les progrès des arts et des sciences en Égypte. Cette langue était *la langue barbare, perverse*, de laquelle David parle dans le passage cité. Lorsque les frères de Joseph vinrent en Égypte, ils lui parlèrent cette langue dans laquelle sa qualité de premier initié, d'interprète de la sainte

(1) « Lorsque Israël sortit d'Égypte, et la maison de » Jacob du milieu d'un peuple étranger ».

science exprimée dans la langue sainte, ne lui permettait peut-être pas de leur répondre; il fit usage, pour les questionner, d'un MeLOZ, d'*un interprète du langage* LOZ, d'*un interprète en langage* LOZ, *des choses cachées, des paroles mystérieuses :* c'est l'expression même de Moïse. מ-לץ

Le verset 6 du pseaume 81, en ces termes: *Cùm exiret contrà terram Ægypti ubi sermonem ignotum audiebam* (1), est une faute de traduction; au lieu de *sermonem* ou *linguam*, il faut *buccinam*. « Le mot SPheT, qui signi- שפת
» fie *langue parlée*, dit l'auteur de la nou-
» velle traduction des pseaumes faite sur l'hé-
» breu, imprimée à Paris, chez Eberhard, en
» 1809, paraît être une faute pour SPheR, שפר
» ou plutôt SYPhR *buccinam*. Il s'agit de la שופר
» trompette qui appelait les serviteurs à l'ou-
» vrage, et c'est en cela que la fête des trom-
» pettes servait de mémorial. *Linguam* ne re-
» vient à rien; il y aurait d'ailleurs SPhE et שפה
» non SPheT, le mot n'étant pas en état de
» régime ».

Au reste, si l'on n'admet pas cette traduc-

(1) « Lorsque ce peuple se fut répandu dans le pays » d'Égypte, où j'entendais une langue que je ne con» naissais pas ».

tion, le passage n'en fortifiera que plus ce que j'ai dit de la langue hébraïque. SPh-o ou SB-o est le nom de la *sainte science* contenuë dans l'Ambrès; et SPh-e, qui est une des modifications de ce mot, désigne la langue ambrique, la langue hébraïque, selon Aben Ezra (*voy. ci-dessus, p.* 30, n. 11); d'accord en cela avec les interprètes, puisqu'ils conviennent que David entend par cette *langue inconnue, la parole, la doctrine du Seigneur méconnue par les Israélites.*

FIN DU PREMIER FRAGMENT.

SECOND FRAGMENT.

ÉTYMOLOGIE HIÉROGLYPHIQUE

Du nom de MOYSE, MoSÉ.

J'ai promis de donner l'étymologie hiéroglyphique du mot Moïse, et de prouver que ce mot existe sur le monument commémoratif de l'initiation égyptienne entre Jannès et Jambrès. Cette étymologie exige quelques explications préliminaires, et des développemens qui auraient été déplacés dans le fragment qui précède.

On a vu (*dans l'introduction, pag.* xvj) que les prêtres de l'Égypte vouèrent à l'oubli le nom de Moïse, pour punir cet initié israélite

6

de la révélation qu'il avait faite en initiant tout le peuple hébreu.

Dans le premier fragment, on aura dû remarquer que les deux initiateurs à ces mystères se soulevèrent en effet contre lui.

Quel que fût le motif de leur opposition, on sait (*introduction, pag.* xvij) qu'après le départ des Hébreux, les chefs de l'initiation égyptienne concilièrent ce qu'ils devaient à la sainteté de leur doctrine, avec ce qu'exigeait d'eux l'opinion populaire, en nommant le chef et le conducteur de cette migration célèbre, ASeR-SaPh, c'est-à-dire, *le conducteur heureux des SaPhs, des sages, des initiés, des chauves.* Ce même mot, pris par la foule dans un sens ironique, était propre à flatter l'animosité des Egyptiens non initiés et par conséquent idolâtres, puisqu'il pouvait signifier *le conducteur des lépreux.*

On n'a point oublié les significations, toutes relatives aux mystères, du mot SB-o ou SPh-o, devenu le nom de la science contenue dans l'Ambrès; et parmi ces significations, on aura noté celle qui désignait la langue ambrique ou hébraïque. Or, il est bon d'observer encore que le mot SaPh ou SaB, qui entre dans la composition du surnom donné à

Moïse, est précisément ce même mot SB-o ou SPh-o donné *à la sainte doctrine*, et *à ceux qu'elle éclaire*, et *à la langue qui l'exprime ;* en sorte qu'il faut joindre aux significations renfermées dans la composition mystérieuse du mot ASeR-SaPh, celles-ci plus expressives encore : *Le conducteur heureux — de ceux que la sainte doctrine éclaire;* ou *le conducteur heureux, — éclairé par la sainte doctrine; le conducteur heureux — de ceux qui parlent la langue sacrée ;* ou *le conducteur heureux, — s'exprimant dans la langue sacrée, dans la langue hébraïque.*

Le nom primitif d'Asersaph avait été MoSÉ, ou MouSÉ et MuSÉ, que nous prononçons *Moïse.* Ce nom lui avait été donné par la fille du roi d'Égypte, parce qu'elle l'avait *retiré* des eaux du Nil.

Ce mot avait passé dans la langue LoZ avec une partie des significations qu'il avait dans la langue Ambrique : il signifiait *retirer d'un danger, sauver,* parce que, dans les mystères, il était formé sur MoSÉ, nom *du bon roi, du roi juste, équitable; du roi sauveur, soleil de justice,* MeiSI, MeSiE ou MeSsiE. משה

Dans le sens que présentait la composition hiéroglyphique de ce mot, il désignait *l'être*

sauvé des eaux, ou *l'être sauvé par les eaux*; *le baptisé*, *l'initié* (1).

Ce nom convenait doublement à Moïse, puisqu'il avait été sauvé des eaux dans son enfance, et sauvé par elles dans l'âge mûr.

Sous la dénomination de Moïsè, Asersaph portait le nom commun à tous les initiés. L'existence de ce nom sur un monument égyptien ne prouve donc pas qu'il y soit relatif au législateur hébreu : Moïse ne pourrait être désigné sur ces monumens que par le surnom que les prêtres lui donnèrent. Il ne s'agit donc pas, dans ce fragment, de Moïse en particulier, mais de tout initié en général, appelé comme lui *Moïse*.

C'est la composition hiéroglyphique de ce nom, qu'il importe de retrouver sur le bas-relief de l'initiation et dans le personnage qu'on y voit jouer le rôle d'initié. Pour com-

---

(1) Το γαρ υδωρ Μω οι Αιγυπτοι καλουσιν, Υσης δε τους εξ υδατος σωθεντας.

Nam aquam Mô *Ægyptii vocant*, Yses *verò ex aqua servatos*.

Le mot YSÈS est grécisé, c'est I-SO; il signifie simplement *sauver*, *sauveur*, *sauvé*; mais ISO, à quelque époque qu'il parût, devait être baptisé : de là l'erreur de Josèphe.

prendre cette composition, il faut nécessairement découvrir l'étymologie hiéroglyphique des lettres *M*, *S*, *E*, seuls élémens alphabétiques du nom de Moïse.

ÉTYMOLOGIE HIÉROGLYPHIQUE

DE LA LETTRE *M*.

La lettre *M* est la transcription alphabétique d'une des deux lignes ondulées qui, dans les hiéroglyphes, désignent l'*eau*; l'*eau des deux sources du Nil*; l'*eau de l'initiation*; *les deux eaux*:

	מ-	M-	MiM.
	-ם	iM,	*les eaux*.

On retrouve la trace de ces deux lignes ondulées dans la lettre *M* des Ethiopiens; et son nom *Maï* signifie *eau*, comme le nom de la même lettre en hébreu.

Le choix de l'intonation *M*, pour désigner l'*eau*, tient aux idées des Egyptiens sur la cause de la génération des êtres.

M est l'intonation donnée par la nature, pour être le cri d'appel de la mère par l'enfant.

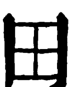
aM ou *Ma*, devenu le nom de la mère par

l'effet constant de ce cri, de cet appel, désigna *la maternité, la génération des êtres, la faculté générative, celle de multiplier, l'organe multiplicatif* ou *de la génération, la multiplicité, le pluriel, la multitude,* enfin *le principe de cette multiplication* ou *génération.*

Ce principe, selon les Egyptiens, était l'*eau*, l'*humidité en général* (1). Ce peuple devait trop aux inondations du Nil pour ne pas adopter cette idée; elle était d'ailleurs si naturelle, que dans les hiéroglyphes chinois le signe caractéristique de la mère



fut formé de celui qui représente les campagnes cultivées et labourées,



soumises à l'influence fécondante de la pluie, représentée par les gouttes qui tombent

 .

Ces observations sur l'influence de l'élément aqueux dans la génération des êtres,

(1) Plutarque, *traité d'Isis et Osiris.*

déterminèrent les Egyptiens à choisir le hiéroglyphe de l'eau pour en faire le caractère symbolique de l'intonation *Ma*, exprimant dans sa force radicale l'idée de mère en général.

Ainsi, comme signe hiéroglyphique, l'*eau* ne doit pas désigner seulement l'élément aqueux, mais encore,

La mère, la maternité,
La génération, la multiplication,
Le pluriel, la multitude,
La totalité, l'infini.

ÉTYMOLOGIE HIÉROGLYPHIQUE

DE LA LETTRE *S*.

La lettre *S* est sous la forme hébraïque du *Samek* ס; syriaque du *Sode* ; grecque du *Sigma* σ; la transcription de l'*Oubai*



ou serpent des initiés.

Sous la forme du *Schin* ש, elle est la transcription des deux serpens qui presque toujours accompagnent le globe ailé ou sans

ailes. Cette lettre est formée de ce hiérogly-phe

(Je traiterai de l'*Oubai* et du serpent en général, dans le troisième fragment).

La lettre *S*, formée de l'imitation du serpent, exprime *le sifflement* de ce reptile, l'*espèce de puissance* qu'il exerce sur tous les êtres qui le redoutent ; celle d'*arrêter*, de *faire rester en place*.

Symbole employé pour peindre l'*existence*, parce que la vie du serpent semble se prolonger bien au-delà de celle des autres animaux ; ce reptile marque l'*existence arrêtée*, *fixée*, *permanente*, *prolongée sans termes* ; l'*existence sauvée*, *renouvelée* ; *le salut*, *et celui qui sauve*.

ÉTYMOLOGIE HIÉROGLYPHIQUE

DE LA LETTRE *E* OU *H*.

La lettre *E*, en hébreu ה ou ח, est formée par l'imitation de la tête de l'homme, symbole hiéroglyphique qui désigne *la vie*, *l'exis-*

tence, l'être, et souvent équivaut à nos articles *le, la.*

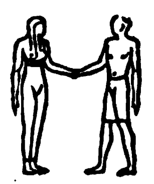
Le son exprimé par cette lettre, est celui qui résulte de *la respiration* chez l'homme. La lettre *E* et son hiéroglyphe désignent donc *le souffle, le souffle de vie* qui anime l'homme, qui fait qu'il vit, qu'il existe.

L'imitation de la tête de l'homme ramenée au plus petit nombre de traits possible, forma d'abord ce caractère

; puis celui-ci :

d'où vient le *He* des Hébreux.

La lettre *Heth* n'est qu'une variante de la même lettre quant au son ; mais son étymologie hiéroglyphique est différente. Cette lettre équivaut à deux *EE*, à une double aspiration ; en conséquence elle désigne *l'être-joint-à-l'être, les gémeaux, l'homme* et *la femme, l'union* des êtres ; elle est l'abrégé de ce hiéroglyphe :



dont on a fait H, puis l'Heth ח.

C'est de ce hiéroglyphe que vient l'*Heta* des Grecs, et notre aspiration *H* (1).

En raison de cette étymologie ח, *He* marque *union*, *HeM* signifie *être en* AM-*our, devenir enceinte.*

L'usage du hiéroglyphe dont la lettre *E* est la transcription, est assez rare dans les inscriptions monumentales, parce qu'il suffit de la présence de l'objet dont on parle, pour marquer son existence (2).

Cette tête est de profil, parce qu'en face elle ne tient à aucun temps, et ne désigne ni le présent, ni le futur, ni le passé, ou les désigne tous en général (3).

---

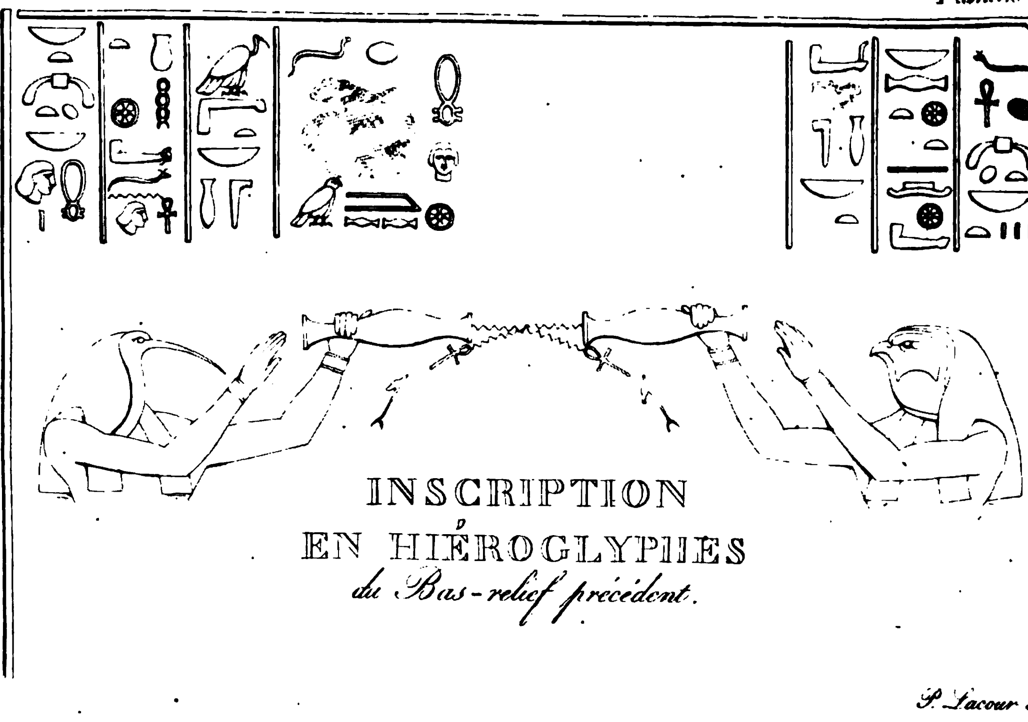
(1) L'étymologie hiéroglyphique de cette lettre est prouvée par les monumens.

« Chez les Lacédémoniens, dit Winkelman, Castor » et Pollux avaient la forme de deux morceaux de bois » parallèles, joints par deux baguettes de traverse, et » cette ancienne figure s'est conservée jusqu'à nous par » le signe qui dénote ces frères gémeaux du Zodiaque ».

(2) Il se trouve néanmoins deux fois dans l'inscription hiéroglyphique gravée au-dessus du tableau de l'initiation, et que je donne ici séparément.

(3) On la trouvera cependant dessinée de cette manière dans la même inscription.

Planche IV.



P. Lacour Sc.

Cette distinction de temps ayant lieu dans le bas-relief, cette particularité mérite quelque attention.

INDICATION DU PRÉSENT ET DU PASSÉ

DANS LE TABLEAU DE L'INITIATION ÉGYPTIENNE.

La position différente des hiéroglyphes, soit qu'ils fussent tournés vers la droite, soit qu'ils le fussent vers la gauche, n'a pas été arbitraire : l'une a désigné *le passé*, et l'autre *le présent* et *le futur.* Je dis le présent et le futur, parce que, dans la langue hébraïque comme dans l'arabe, il n'y a que deux temps. C'est encore une singularité due à la formation de l'hébreu et de sa grammaire sur l'écriture hiéroglyphique. Dans cette écriture, il ne pouvait y avoir que ces deux temps; *le présent* était suffisamment indiqué par *la présence* de l'objet ou de l'être, de même qu'il l'est en hébreu par la présence du mot qui sert de racine au verbe.

La figure de l'homme, assis ou debout (je me sers pour exemple de ce hiéroglyphe, parce que c'est celui qui nous intéresse dans ce moment); cette figure, dis-je, eut donc

une signification passée ou future, suivant le côté vers lequel elle était tournée.

Cette manière d'indiquer le temps auquel se rapportait la chose figurée, fut une conséquence du système adopté pour désigner *les quatre angles du monde*; c'est-à-dire, les quatre plages, car on disait, *angle du midi* pour *plage méridionale*; *angle de la mer* pour *plage occidentale*, etc.

Or, il est naturel de croire que dans l'ordre de ces plages, l'orientale fut la première. C'est toujours vers l'orient que les hommes ont dirigé leurs regards en invoquant l'*Ancien des jours*. D'ailleurs, l'analyse de l'hébreu le démontre. Dans cette langue, *la droite* désigne *le midi*, parce que l'homme, tourné en face de l'orient, a le midi à sa droite: par la même raison, *la main gauche* marque *le septentrion*. Ainsi le nom de l'*orient*, QaDM, signifie *commencement*, *antiquité*, *autrefois*, *le passé*, *ce qui va au-devant*, *ce qui vient en face*; et celui de l'*occident*, AEUR, *le dos*, *ce qui va après*, *la fin*, *le dernier*, *la récompense*.

קדם

אחור

פאה

Le mot PAE, qui désigne ces quatre extrémités de la terre, ces quatre plages, signifie radicalement *un angle*, *un coin*. Tout porte

donc à croire que les figures suivantes ont désigné :

▷ *l'angle de l'orient,* l'orient;

▽ *l'angle du midi,* le midi;

◁ *l'angle de l'occident,* l'occident;

△ *l'angle du nord,* le nord.

Faisant donc l'application de ceci au monument que nous désirons connaître, avant de chercher le nom du personnage que j'y vois initier, j'examine l'action de cette figure et celle des deux autres qui l'accompagnent.

Je suppose, d'abord, que ces figures sont gravées dans le sens même de l'original, car je ne pense pas que le dessinateur ait cru cette disposition indifférente.

Dans cette persuasion je dis :

Jannès, qui porte le hiéroglyphe du *Dieu des ancêtres*, du *Dieu de la terre ancienne*, du *Dieu de* QaDM ou de l'*antiquité* (1), de l'*Ancien des jours* (2), est en effet placé dans

---

(1) אלהי קדם ALEI QaDM, *Deus antiquitatis*.
DEUTERON., ch. 33, 27.

(2) *Antiquus dierum*.
DANIEL, ch. 7, v. 22.

le sens qui désigne *le passé, l'ancien, l'orient.*

L'initié est tourné vers ce Dieu. Suivant la force du nom donné à la science de l'Ambrès (*voyez* 1er. *frag.*, *p.* 30, n. 14), *il revient sur ses pas*, et se *reporte vers le passé.* Ce mouvement rétrograde, ce retour sur lui-même, est ce qui doit en faire *un homme nouveau, lui donner une existence nouvelle, le créer de nouveau.*

Les Juifs ont conservé dans leurs traditions obscures le souvenir de cette position de l'initié; mais ils la donnent au premier homme. Ainsi selon eux *Adam fut créé le visage tourné du côté de l'orient*; dans le texte de Moïse, Adam est obligé de se retourner et d'aller vers l'orient pour entrer dans le séjour de délices qui lui est destiné.

Enfin, *Jambrès*, qui est l'interprète de NEZ, de *Jannès*, du Dieu des anciens, ou de celui qui en porte le hiéroglyphe, est également tourné vers l'orient. Il est, eu égard aux fonctions qu'il exerce et à Jannès, l'*homme d'aujourd'hui et l'homme futur.*

ÉTYMOLOGIE HIÉROGLYPHIQUE

DU NOM DE L'*INITIÉ.*

Au moment de l'initiation par le baptême,

le nouvel élu devait être désigné par un nom particulier autre que celui de *Nazaréen*. J'ai dit que ce nom était *Moïse;* mais il ne suffit pas d'affirmer un fait aussi étrange et aussi important, il faut, pour que l'ensemble de tout ce qu'on a vu laisse peu de doutes sur ce fait, découvrir le nom de Moïse dans le tableau même de l'initiation.

Ce nom s'y trouve en effet écrit deux fois; savoir : dans la composition du tableau et dans l'inscription hiéroglyphique qui est gravée à la partie supérieure pour lui servir d'explication (1).

Dans le tableau, c'est le nom de Moïse même; dans l'inscription, c'est l'analyse de ce nom pour désigner *un homme célèbre, un homme du ciel, un homme divin, un* SIMÉ; שמה
un homme qui se fait instruire de la science des anciens; un auditeur, un SIMéO, parce שמע

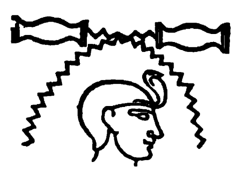
(1) J'ai reproduit séparément cette inscription, parce que je ne me propose pas de l'expliquer, car il faudrait faire précéder cette explication d'un traité régulier sur les hiéroglyphes. On observera seulement qu'on y retrouve les hiéroglyphes dont parle Apulée, liv. X, et qui le frappèrent lors de son initiation par le baptême : les *oiseaux* symboliques, le *nœud*, les *roues*, et la *ligne tortueuse*.

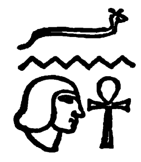
que l'initié commençait par être *auditeur*, non-seulement chez les Égyptiens, mais encore chez les Pythagoriciens et chez les premiers Chrétiens. Enfin, c'est SIMO-IÉ, l'*auditeur de IÉ*, l'*auditeur de Dieu*, tel que Moïse, dont un des noms fut en effet SIMOIÉ (1).

שמע-יה

Pour comprendre ceci, il faut se souvenir de l'étymologie hiéroglyphique des lettres *M*, *S*, *E*, et l'on verra que ces trois lettres, qui forment dans leur épellation le mot MoSÉ, ou MoySE ou MeSIE, et dans le sens de l'inscription, SIMÉ ou SIMÉo, sont la transcription de ces hiéroglyphes,

Dans le tableau, *dans l'inscription*,





qui désignent incontestablement l'*initié*, *le baptisé*, *le sauvé des eaux* ou *par les eaux*.

(1) Les anciens Hébreux et les premiers pères de l'Église remarquèrent que la plupart des scribes-sacrés et des savans dans la loi, avaient été *Simon-iens;* mais ne pouvant reconnaître entièrement la cause de cette dénomination, ils la tirèrent du mot *Siméon*, nom d'une tribu d'Israël.

En développant ces hiéroglyphes, on aura d'abord,

			Littéralement,
Mo-		-מ	*eau*,
-S-		-ש-	*serpent*,
-É		ה-	*être*;

Mot à mot,

des eaux ou *par les eaux*, — *sauvé* — *être*;

Et

par les eaux — *conservée* / *renouvelée* — *vie*.

C'est-à-dire,

L'*être* — *sauvé* — *par les eaux*,
ou l'*être* — *sauvé* — *des eaux*,
et l'*existence* — *conservée* / *renouvelée* — *par les eaux*.

Le hiéroglyphe de l'eau se compose ici de deux lignes ondulées; et il est remarquable que le nom hébreu de l'eau a la forme du *duel*; qu'il signifie *deux eaux* (*voyez p.* 45), et qu'il s'emploie pour *les deux eaux purifiantes de l'Esprit saint*.

On peut sentir la force de cette interprétation, en rapprochant du tableau hiéroglyphique les paroles suivantes d'Ézéchiel :

« Je répandrai sur vous *les deux eaux pu-*

» *res*, et vous serez purifiés. Je vous nettoie-
» rai de toutes les souillures que vous avez
» contractées avec les faux dieux.

» Je vous donnerai *un cœur* nouveau, et
» je mettrai mon *esprit* au-dedans de vous ».

(Revoyez l'inscription hiéroglyphique qui exprime le souhait des initiateurs, et remarquez ce sens : « *Je commencerai par changer* » *votre cœur, et je mettrai ensuite mon esprit* » *au-dedans de vous.* » Vous avez vu que les Egyptiens (*Horap.*, *liv.* 1er., *hiérog.* 7) considéraient le cœur comme l'habitation, l'enceinte de l'esprit et de l'ame (1).

« Vous marcherez alors suivant mes sta-
» tuts, et vous garderez mes commandemens.

» Vous habiterez le pays que j'ai donné à
» vos pères ; vous serez mon peuple, et je
» serai votre Dieu » (2).

Il semble que Moïse, initiant le peuple hébreu, ne put lui tenir un autre langage ; et si, comme je serais assez porté à le croire, ces promesses étaient en partie celles de l'initiation égyptienne, on conçoit l'influence

(1) C'est pour cela que les Hébreux mettaient l'ame dans le sang, ou prenaient le sang pour l'ame.

(2) Ézéchiel, ch. 36, v. 25.

qu'elles durent avoir sur la résolution prise par Moïse, homme puissant (1) et génie sublime propre aux plus grandes entreprises.

Dans Isaïe, Dieu dit : « Je répandrai *les* » *deux eaux* sur celui qui a soif ». Ce passage est remarquable en ce que le texte dit sur le TZaMA : or, nous avons vu dans l'introduction, que l'initié était comparé au *germe* nommé TZaMÉ; qu'il a dans le premier moment de l'initiation, à l'instant même du baptême, *le collier orné de germes*, et que ses bracelets portent le nom de TZaMID.

Le second développement du hiéroglyphe, tel qu'il a lieu dans l'inscription, offrira la combinaison suivante :

SI- -ש
-M- -מ-
-É -ה,

qui forme le mot SIMÉ dont on a vu toutes les significations, et dans l'étymologie du-

(1) Moïse avait séjourné long-temps en Éthiopie. Une ancienne histoire de sa vie rapporte même qu'il avait épousé la reine de ce pays.

quel les Hébraïsans reconnaissent le nom de l'eau joint à la lettre S.

A côté de ces hiéroglyphes, on voit dans l'inscription le *Thebot*, l'*anneau de l'immersion*, le *signe de pureté*, de *perfection* et de *salut*; et dans le tableau, cette purification, cette perfection découle en effet de l'eau baptismale.

J'ai dit précédemment que les deux fioles qui épanchent cette eau, désignaient les sources du Nil ; elles sont aussi le symbole de l'*épanchement de ce fleuve*, *du courant du fleuve*, *et du cours du Nil* (1).

Ces deux fioles épanchées doivent donc marquer, dans un sens généralisé et absolu, *le fleuve*, *le Nil*, *l'épanchement effectué*.

Voyez-les ainsi représentées dans le souhait des initiateurs et dans l'inscription du tableau. Dans l'un et dans l'autre, elles sont rapprochées de la ligne tortueuse et de l'épervier; seulement, dans l'inscription, l'effet de

(1) לחנים טניו NEL-IM NıTIOU, *les Nils* qui s'épanchent.

cet épanchement sur l'ame est indiqué par *la ligne tortueuse redressée ;* en sorte que ces trois hiéroglyphes signifient ici, *les tortuosités de l'ame ont été redressées par le double épanchement de la source ;* cette source est figurée par une *roue*, nommée *GuiL*, comme *la fiole*, son autre symbole.

Si donc on veut joindre les deux fioles aux hiéroglyphes décomposés du mot Moïse, on aura cette phrase :



ou l'*être sauvé des eaux* ou *par les eaux du Nil.*

Cependant la transcription n'est pas complète; il reste encore à expliquer la signification de la coiffure ovoïde de l'initié.

L'*œuf* hiéroglyphique doit avoir toutes les significations de son nom en hébreu.

Le nom de cet œuf est BaR, et Bar désigne בר
le fils.

Dans le monument, *cet œuf est celui de*

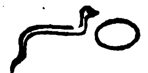
CNePH, le Dieu suprême, le Dieu créateur, le Dieu représenté par *un serpent ayant la tête d'un épervier.*



L'œuf de CNePH, soit qu'on le représente comme dans le tableau,



soit qu'on le décompose comme dans l'inscription,



est donc l'*œuf de IÉ, le fils de IÉ, le fils de*
בר-יה *Dieu;* en un mot, le BaR-IÉ, de même que l'*homme du ciel*, l'*homme divin*, *l'auditeur de IÉ*, vu plus haut, est le SiMO-IÉ.

Protégé par le signe de salut, de perfection,

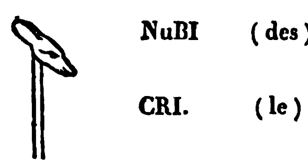


puisque ce signe répété dix fois l'enveloppe, il est ce que le syriaque nomme le BaR-T, l'*œuf accompagné du To, le fils marqué du To*, du signe de consécration, de purification, d'immersion, *le fils sauvé de la mort*

par ce signe, comme le furent tous les premiers nés des Hébreux en Egypte après la révélation mosaïque (1).

L'*œuf* désignait l'*être nouvellement procréé*, l'*être nouvellement régénéré;* de là le mot BaR-A. ברא

(1) Dans l'introduction, j'ai dit que le signe qui accompagne ce To, cette croix ansée, est un bâton, un QRÉ, surmonté de la tête du QRÉ ou QRA, oiseau symbolique de l'*Appel;* il se pourrait cependant, et plusieurs exemples auxquels je n'avais pas fait attention, m'autorisent à le croire, que ce fut la tête du NuBé ou NuBA, de l'*aboyeur*, du *prophète*, du *prêtre*. Ce hiéroglyphe se rapporterait bien mieux alors à la scène de l'initiation, puisqu'au lieu d'un simple appel, ce serait *le bâton des NuBI*, symbole du CRI, de l'*Appel*, קרי — *des NuBI*, — *des A-NuBI-s*, — *des prophètes* Jannès *et* Jambrès.



Le signe serait d'autant mieux choisi, qu'il se rattache à tout ce qu'on a vu de Jannès, *crieur public*, selon Hermès Trismégiste, *criant* dans le désert, *appelant* au baptême, suivant S^t^. Mathieu. D'ailleurs, le mot NuBI a désigné l'Éthiopie, la terre des *Ancêtres*, la terre *de GeeZ* ou *du Dieu des Ancêtres*.

L'*être lavé*, *purifié*, *blanchi* (BaR).

Enfin, l'*être élu*, *choisi*, *préféré*, *auquel*
ברה *on s'allie*, *dans lequel on se complaît.* (BaR-É
ברת et BaR-T).

Comme je ne pense pas qu'on ait perdu de vue ce qui a été dit touchant le baptême des initiés dans le canal du fleuve, et concernant l'Esprit saint qui descend en langue de feu ou en forme de colombe, le lecteur achèvera le nouveau rapprochement que je pourrais faire de l'initiation chrétienne et de l'initiation égyptienne, en lisant les deux derniers versets du troisième chapitre de Saint-Mathieu (1).

En joignant l'œuf hiéroglyphique aux hiéroglyphes précédens, on aura



(1) « Lorsque Jésus fut baptisé, il sortit de l'eau, et » (Jean) vit l'esprit de Dieu descendre sur lui (Jésus)

phrase qui signifie *le fils, l'enfant sauvé des eaux* ou *par les eaux du Nil.*

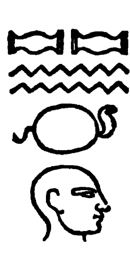
La transcription alphabétique du BaR-IÉ développé ainsi,

S- ש-

-BaR -בר

forme le mot S-BaR, qui désigne *le fils venant de naître, ayant brisé depuis peu sa coque, son enveloppe,* pour venir au monde.

Ces hiéroglyphes



entraînent donc ce sens : *l'être sauvé des eaux* ou *par les eaux du Nil, est nouvellement né; est recréé, régénéré; est fils de Dieu; est lavé, purifié; est élu, choisi, préféré.*

Le mot S-BaR désignant *la production,*

» comme une colombe; et une voix du ciel dit : *Celui-ci* » *est mon fils préféré* (dans la trad. syr. BaR), *et dans* » *lequel je me complais* ».

l'émanation, *l'œuf symbolique de* CNePH, prouve, par ses autres significations, que le hiéroglyphe qu'il représente appartenait à l'initiation.

En arabe, il désigne encore *celui qui a coupé ses cheveux*.

En syriaque, il marque l'*expression de la pensée*, *de l'intelligence*; il veut dire *annoncer*, *évangéliser*, *prêcher*; *être disciple*, *envoyé*, *missionnaire*.

Avec ces significations, le Bara-ié est en-
בשר core transcrit de cette manière B-S-R, c'est-à-dire, que le mot BaR est partagé, traversé par le nom du serpent S, comme, en effet, le serpent traverse l'œuf hiéroglyphique.

Par cette transcription, les hiéroglyphes qu'on vient de voir prennent ces nouvelles significations :

L'intelligence, *la sagesse*, *la pensée que procurent les eaux du Nil* (1);

L'être qui, *par les eaux du Nil*, *a reçu l'intelligence*, *la sagesse*, *la pensée*;

Le disciple, *l'envoyé des eaux du Nil* (2);

(1) Rappelez tout ce que vous avez vu de l'Ambrès, de la sainte doctrine, de la kiste, du vase, du baptême, etc.

(2) Rappelez ce qu'on a dit du SaLO, etc.

Enfin, *le prédicateur, l'apôtre, l'évangéliste des eaux du Nil.*

Je crois avoir expliqué, autant qu'il est possible de le désirer, le tableau de l'initiation. Ce tableau se trouve gravé au portique du grand temple de l'*île de Philæ*. Au-dessus des deux initiateurs, sont, ainsi que je l'ai dit, quelques bandes de hiéroglyphes que, pour le moment, je n'entreprendrai pas de déchiffrer, mais dans lesquelles on remarquera *la chaîne de trois nœuds*,



dont le nom SeLeS ou TeLeT est, en grec, celui du *rit de l'initiation*. τελετη

Ce mot, qui signifie *fin, achèvement, perfection*, veut dire originairement *trois*, et marque *le ternaire sacré* révélé dans les mystères.

On a dû comprendre, en voyant le nombre des personnages figurés dans le tableau hiéroglyphique, que le nombre *trois* était en effet celui de l'initiation.

On a pu remarquer que

JANNÈS figurait *le Dieu ancien, le père.*

JAMBRÈS, *la sagesse, l'esprit, l'intelligence de ce Dieu, son esprit saint.*

MOYSE, *l'envoyé, le missionnaire, le porteur de la parole sainte, le verbe, le fils de Dieu.*

Observons que la connaissance de ce ternaire sacré, symbole d'un Dieu Trine, avait pénétré, avec les prophéties que j'ai rapportées concernant l'avénement d'ISO, jusque dans la Chine. Le célèbre Lao-Tzée, qui vivait du temps de Confucius, plus de cinq cents ans avant J. C., établissait clairement *la Trinité sainte*, en distinguant dans la Divinité, le *Khi*, le *Hi* et le *Ouei.*

KHI signifie l'*énergie vivifiante* qui donne l'existence à l'univers.

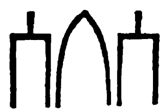
HI désigne les *inspirations*, le *souffle léger*, l'*esprit.*

OUEI, le *messager*, l'*envoyé* (1).

La transcription en caractères alphabétiques du tableau de ce ternaire, avait formé

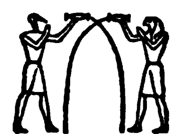
(1) Remarques philologiques sur les voyages en Chine, de M. *de Guignes;* par le docteur *Montucci.* (*Voy. aussi les Mémoires chinois*, tom. 1, pag. 299).

dans la langue des ancêtres, dans l'éthiopien, le mot,

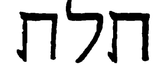


Se Le S,

dont j'invite le lecteur à comparer la composition linéaire à celle du tableau du temple de Philæ.



Dans le chaldaïque, elle avait formé



TeLeT;

Dans l'hébreu, elle avait fait

שלש

SeLeS;

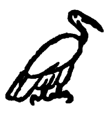
Et enfin, dans le grec,

ΤεΛεΤ τελετ-η

TeLeT.

Les autres hiéroglyphes de l'inscription ne présentent de difficultés qu'autant qu'on ne

peut en reconnaître la figure, et par conséquent le nom hébraïque. Je laisse à ceux qui peuvent acquérir le bel ouvrage de la commission d'Egypte, le plaisir de découvrir ces noms, en comparant les signes de l'inscription à tous ceux gravés sur d'autres monumens. Une observation qui ne doit pas leur échapper, c'est que l'Ibis de l'inscription emprunte la forme de l'épervier (NEZ),



comme en hébreu il lui emprunte son nom (Ja-NES-yph : *voy.* 1er. *fragm*, *p.* 9).

La sainte doctrine, la doctrine parfaite, la doctrine de l'immersion, la doctrine obtenue par le baptême, y est figurée par le crible rapproché du *Thébot*.

Enfin, je pourrais m'autoriser du lieu où se trouve le monument, et dire que l'initiation égyptienne avait son temple dans l'île de Philæ ; mais cette hypothèse sort du domaine de celles que je me suis proposé d'étudier.

FIN DU SECOND FRAGMENT.

TROISIÈME

FRAGMENT.

DE L'OUBAI
ET DU SERPENT HIÉROGLYPHIQUE
EN GÉNÉRAL.

Je me serais borné à l'explication générale que j'ai donnée de l'OUBAI et *du serpent hiéroglyphique* (*p.* xxiij, xxix, xl, 17 et 47), si le grand rôle que ce symbole joue dans les bas-reliefs égyptiens, et particulièrement dans celui de l'initiation, ne m'avait fait craindre de laisser trop à désirer.

Je traiterai d'abord de l'OUBAI, et j'établirai ensuite méthodiquement toutes les significations du serpent hiéroglyphique en général. Dans cette seconde partie, je serai

soLre de preuves pour éviter les longueurs ; d'ailleurs, quelques-unes de ces preuves se présenteront, à peu près d'elles-mêmes, à ceux qui ont l'habitude des langues orientales. Je reviendrai néanmoins sur ce sujet dans d'autres fragmens, si l'accueil fait à ceux-ci me permet de croire à la bonté de ma méthode. L'habitude égare quelquefois le jugement, et celle que j'ai de ce moyen d'interprétation ne me laisse plus entrevoir la force des objections avec lesquelles on peut le combattre.

L'OUBAI est, suivant l'explication qu'en donne Horapollon, le serpent dont la queue est cachée, et que les Égyptiens placent sur la tête de leurs Dieux (1).

Il marque l'*Éternité*, parce qu'on le croyait

---

(1) Αιωνα...... γραψαι Βουλομενοι, οφιν ζωγραφουσι εχοντα την ουραν υπο το λοιπον σωμα κρυπτομενην, ον καλουσιν Αιγυπτοι, ΟΥΒΑΙΟΝ, ο εςιν ελληνιςι Βασιλισκον........

.... επι της κεφαλης των θεων επιτιθεασι.

» Voulant décrire l'*Éternité*, ils peignent un serpent ayant la queue cachée sous le reste du corps. Les Égyptiens appellent ce serpent *OUBAI*, et les Grecs *Basilic*..... ; ils le mettent sur la tête des Dieux.

immortel (1); *et la puissance de vie et de mort*, parce que, selon les Égyptiens, il lui suffisait de son souffle pour faire périr les autres animaux (2).

Le nom donné à l'OUBAI vient de ce que, pour rendre cette dernière signification, et conserver l'esprit des autres symboles de l'initiation (*voyez le* 1.er *fragment, p.* 11), on le représentait avec *le col* et *le ventre excessivement enflés, enflés pour souffler* (3); de cette manière :



C'est ce qu'exprimaient en hébreu les mots OUBaI et AUB ou AOUB, desquels vinrent probablement OBE-sus, OBE-sité. עובי אוב

(1) ...... Τα λοιπα, θνητα υπαρχει, τουτο μονον αθανατον.

..... Les autres (*serpens*) meurent; celui-là seul est immortel.

(2) ο και προςφυσησαν ετερω παντι ζωω...... αναιρει.

Ce (*serpent*) tue tous les autres animaux en soufflant sur eux.

(3) Le mot φυσαειν employé par le traducteur grec *d'Horapollon*, présente cette signification. *Apullée* remarqua que les serpens dont il vit le dessin dans les livres relatifs à l'initiation, avaient le col excessivement enflé.

La queue de l'OUBAI était *cachée* ou supposée cachée, par allusion au secret des mystères; elle l'était dans la chevelure des Dieux, des initiés; dans leur coiffure symbolique; et ces cheveux, cette coiffure étaient en effet

עבי

עב עבה

une marque de l'initiation. Les mots OBI, OB et OBÉ, variantes d'OUBAI, signifiaient *voiler, cacher, couvrir; la lumière cachée, voilée, éclipsée*; leur hiéroglyphe, vu page xxxix, que je développerai autre part, se plaçait sur la tête des Dieux ou des initiés.

Placé de même, l'Oubai désignait d'abord *l'élévation de l'esprit; la conception, la grossesse de l'esprit; son développement, sa grandeur; animum inflatum, scientiam inflatam*, comme OBI en Ethiopien. En conséquence de ces premières significations, il exprimait aussi la puissance morale de l'Ambrès, c'est-à-dire, le pouvoir d'assurer *une immortalité morale* aux élus, et de livrer les profanes à *la mort morale, à la stérilité d'esprit.*

η γνωσις φυσιοι *scientia inflat.* Corint. 1 ch. 8. voy. pag. 73 not. 3 pour l'emploi du mot φυσιοω, ou φυσαω.

Observons bien que dans le style hiéroglyphique, *la fécondité, la grossesse, l'élévation, l'enflure du ventre par l'effet de la conception, cette conception produite par* E-MePH, *souffle vivifiant* de CN-EPH, le Dieu créateur, figuré par l'Oubai, désignait l'*éternité*, le *temps*, de même qu'en hébreu le mot OD.

ח-מף

כ-נף

עד

Ce qu'on nommait *Éternité*, était la succession, la régénération continuée de tous les êtres. Chaque espèce se résolvant en elle-même, redevenait germe, et semblable au phœnix, renaissait ainsi de ses cendres. Les Egyptiens, et le texte de Moïse le prouve, n'entendaient pas autrement l'éternité de la matière. Le monde créé d'abord en germe, *en œuf; couvé, fécondé par l'esprit, le souffle vivifiant de Dieu* (1), s'animait à la seule émission du *verbe*, existait ainsi un certain nombre de siècles, se résolvait en germe, devenait *Tohu Bohu*, et restait ainsi jusqu'au temps où le créateur laissait aller le mouvement retenu par lui. David exprime clairement ceci, lorsqu'il dit, *dans l'antiquité des temps, Dieu créa la terre et les cieux; mais ils tombent et vieillissent comme un vêtement, et il les change alors comme on change un habit. Dieu seul est toujours le même.*

תהו בהו

Le *souffle* de l'OUBAI était donc à la fois

---

(1) רוח אלהים, ROE ALEIM, *Genèse* 1, 5. 2.
Απο του κολπια ανεμου « par le vent Colpia ». *Sanchon.* COLPIA est un mot composé de קול פי יה, QOL, PI, IÉ, qui signifient *le souffle de la bouche de Dieu.*

vivifiant et destructeur. Ce souffle était *la parole* même de l'Ambrès, ou l'*Esprit saint*, inspirateur de cette parole.

L'Oubai devait donc être un des symboles *de la pensée sainte, de la conception morale opérée par l'esprit saint; de l'intelligence, de la connaissance du bien et du mal*; du bien qui vivifie et rend immortel; du mal qui anéantit l'être, et fait mourir de mort morale.

Moïse s'explique par l'oubai dans le troisième chapitre de la Genèse, pour y développer les progrès de la pensée, de l'intelligence, de la conception morale chez le premier homme, et même de la conception physique chez la première femme, puisque la pudeur, les désirs secrets, l'amour et la fécondité ne se développent en elle qu'après les instructions données par l'Oubai.

Le nom que Moïse donne à ce serpent est
נחש NES, et Nes est un dérivé ou plutôt le même mot que NEZ ou NETZ qui désigne l'*épervier*, symbole de l'*esprit* et de l'*ame*; de la *fécondité*, de la *réproduction des êtres*, de la *science secrète*, des *yeux ouverts*, de la *lumière*, et de l'*éternité*; de cette éternité qui, pour les êtres créés, consiste dans la réproduction successive des êtres.

Ce serpent, dit Moïse, était ORyM ou ARyM, et c'est le nom chaldaïque du *Régulus*, du *Basilic*, de l'OUBAI, nommé également hERM comme Hermès. ערם חרם

Il était ORyM, et ce mot désigne l'*élévation en bosse*, *en monceau*, *en montagne*; la *conception mentale*, la *pensée*, l'*intelligence*, la *pénétration*, et les *ressources de l'esprit.*

ADAM et EVE, eux-mêmes, étaient ORyM-s (1), c'est-à-dire, *doués d'intelligence*, *ayant la faculté de penser*, *de raisonner*; hiéroglyphiquement *porteurs de l'OUBAI*, comme des dieux et immortels comme eux, sans génération d'êtres. *Ils étaient aptes à recevoir la révélation des mystères*; mais après cette révélation, après le développement de leurs facultés physiques et morales, ils ne furent plus immortels que comme tous les êtres créés qui finissent en se résolvant en leurs espèces respectives (2). Ils étaient ORyM-s

---

(1) *Et erant ambo ipsi* ערומים, ORYM-IM, *homo et uxor ejus.*

GENÈSE 2, v. 25.

(2) παντα οσα εκ της θειας προνοιας εν τω κοσμω γεννατει, ταυτα παλιν την μειωσιν εις αυτον λαμβανειν.

...... *Quæcumque Dei providentia in mundo gignuntur, ea rursum in eumdem resolvi, et tanquam imminutionem sumere.*

HORUSAPOL.

littéralement *nus*; c'est-à-dire, *dépouillés des préjugés et des affections qui, au moment de l'initiation, auraient fait manquer l'heureuse vie qu'on désirait*, et par conséquent auraient entraîné la mort morale. Ils étaient *nus*; mais après la révélation *oubaïque*, après que leurs yeux furent ouverts, et que leurs désirs eurent fait naître la pudeur, Dieu leur donna des vêtemens de *peau* afin qu'ils ceignissent leurs reins. On a vu (*premier frag.*, *p.* 14), que les initiateurs et l'initié avaient les reins ceints d'une peau de chameau, comme l'initiateur chrétien Jean, le baptiste.

L'initiation égyptienne ayant pour objet *le retour vers le Dieu des ancêtres, vers la pureté primitive de l'homme avant sa dégénération morale*, on ne doit pas être étonné de la ressemblance qui existe entre ces faits et ceux reproduits dans le rit de l'initiation. Ils ne prouvent nullement que l'histoire de la création soit relative aux mystères de l'Égypte; ils permettent seulement de croire que, dans ces mystères et dans le choix des symboles qui devaient y figurer, on cherchait à faire allusion autant que possible à ce qu'on avait appris touchant l'homme primitif: pour ar-

river à lui et par lui au Créateur, il fallait prendre une marche rétrograde vers le passé, prendre en quelque sorte les faits à reculons. Le premier homme, d'abord innocent, reçut la loi divine et lui fut fidèle, jusqu'à ce que l'Oubai, développant son intelligence et avec elle les désirs et les passions, le rendit infracteur des préceptes sacrés, fit perdre à son être physique l'heureuse vie qu'il avait désirée (1), et le réduisit à l'éternité matérielle; le rendit sujet à ce que nous nommons la mort, et qui n'est qu'une nouvelle manière d'être.

L'initié, homme d'aujourd'hui, c'est-à-dire, privé de l'immortalité morale à cause de ses affections et de ses préjugés (2), *mourait* d'abord, se résolvait en lui-même, pre-

(1) Rendit ses jours pénibles et douloureux, et l'entraîna dans l'idolatrie. *In labore comedes ex eâ.* Genèse, 3, 17. Le mot OTZeB, employé par Moïse, ne עצב
signifie pas seulement *peine*, *labeur*, mais *raisonner mal*, *pervertir sa pensée*, *la matérialiser*, *la rendre en figure*, *créer ces figures*, *en faire des idoles*, *et leur rendre un culte*. « Tu te nourriras d'elle (*la terre*) par de faux rai- בעצבון
» sonnemens, des idées matérielles, et un culte ido- תאכלנה
» lâtre ».

(2) Vivant dans la peine et livré à l'idolâtrie. (*Voyez la note précédente*).

nait une nouvelle manière d'être, et renaissait tel que le premier homme, libre et dégagé de ces affections et de ces préjugés; semblable à Adam, il devenait ORyM, porteur de l'Oubai; il recevait avec ce symbole le souffle, l'esprit de sainteté; ce souffle, cet esprit de vie, cette ame vivante que Dieu souffla sur le premier homme. Son innocence lui permettait alors d'arrêter ses regards, son esprit, sa pensée sur ce Dieu *qu'on ne peut voir sans mourir*, et de lui parler mentalement comme un ami à son ami (1).

---

(1) Exode, ch. 33, v. 11.

« Il ne faut pas, avec le vulgaire, prendre à la lettre » tout ce qui est contenu dans l'histoire de la création; » sans cela, les sages ne l'auraient pas enveloppée de » paraboles avec tant de soin, et ils n'auraient pas été » si attentifs à empêcher qu'on en parlât à la populace » ignorante; car, en la prenant dans le sens littéral, » il en résulte des préjugés qui dégradent la nature di» vine, qui renversent les fondemens de la loi, et qui » font naître des hérésies....... Ne vous laissez donc pas » séduire par tout ce que les Sabéens racontent sur le » premier homme, sur le serpent, sur l'arbre de science » du bien et du mal, sur les vêtemens qui n'avaient pas » encore été en usage; et ne pensez pas que ces objets » aient réellement existé de cette manière; jamais ils ne » furent dans la nature des choses. Avec la plus légère » attention, vous apercevrez la fausseté de tout ce qu'ils

On concevra maintenant l'origine du préjugé, qui faisait dire aux Égyptiens non initiés que l'Oubai fait périr les autres animaux par le souffle seul de sa bouche; et cela expliquera pourquoi, dans l'hébreu, on attribue le même pouvoir au Régulus, au Basilic, appelé SeRP ou *le Roi des reptiles*, à cause de SER qui veut dire *Roi* et SERP-*ent*. Ce préjugé subsiste encore; il est même autorisé par l'histoire ecclésiastique, puisqu'elle rapporte que le pape Léon IV fit périr par ses prières un Basilic, dont le souffle faisait de grands ravages à Rome, et qui s'était retiré sous une voûte près de l'église de Ste. Lucie. שרף

Enfin, les Égyptiens trompés par la signification du symbole, crurent qu'en effet, le serpent survit aux autres animaux, et jouit d'une sorte d'immortalité. Le principe de cette erreur est bien ancien, puisqu'il se retrouve dans la langue hébraïque; SeR ou SeR-D y est employé pour signifier *être conservé, survivre, rester après la mort des au-* שרד

» disent à cet égard, et qu'ils n'ont imaginé qu'après » avoir eu la connaissance de notre loi et de l'histoire » de la création; car ils la prirent dans le sens littéral, » et ils en forgèrent ces fables ».

Rabbi MOSE, *filius* Maimon.

שר *tres*. SeR-D est composé de SeR, *serpent*, et
עד de OD, l'*éternité*, *le temps*, *ce qui est éternel*.

Lorsque l'Oubai, au lieu de cacher sa queue dans la chevelure ou la coiffure symbolique des initiés, était roulé de manière à former un cercle, et cachant sa queue dans sa bouche, il était le symbole *du monde créé, animé, vivifié* par le souffle divin, *et soumis à la vicissitude des temps, des mois, des saisons et des années*.

Sa forme orbiculaire était une imitation de celle du disque solaire, régulateur des révolutions cycliques et annuelles; ces sortes d'imitations avaient quelquefois lieu dans les hiéroglyphes. Lorsque ISIS était le symbole de *la nature ancienne*, de *la nature avant la création par le développement, la*
כנף *rupture de l'œuf de* CNEPH *d'où procède*
פתה פתא PHTA, *l'être germé, apparaissant d'une manière soudaine comme le bourgeon;* lorsqu'elle était *la nature avant l'émission du verbe, avant l'impulsion donnée par cette émission, avant le mouvement de la matière*, mouvement figuré par une *barque;* ISIS, dis-je, empruntait alors la forme de l'habitation vide.

Roulé de la sorte *sur le cercle*, le serpent
ח-כן fut nommé E-CNe ou E-CeN, mot composé

de E qui désigne *la vie, l'être créé, animé, l'existence* et *le serpent*, et de CeN ou CNé qui signifie *courber, mettre en rond; roulé sur soi-même de manière à rapprocher les extrêmes; la rencontre des extrêmes, le haut et le bas, le commencement et la fin, le premier et le dernier, le premier et le dernier mois de l'année.* חו כן

Symbole du monde créé, le serpent devint bientôt celui des astres et de la lumière sidérale. L'un de ses noms que nous venons de voir, était celui de l'épervier par lequel on désignait le *soleil*. Il forma NeTZ, qui marque l'*éclat, la splendeur des astres.*

Mais, avec cette signification, l'Oubai, au lieu d'être roulé sur le cercle, était représenté avec ce cercle sur la tête. Il devenait le symbole des initiés, *des Nazaréens envoyés pour éclairer le monde.* Et, en effet, leur nom NaZaR était celui des *planètes* considérées comme *les envoyées du monde stellaire.* נזר

Ainsi les étoiles ont désigné *les hommes que la science des choses saintes avait rendu illustres, les propagateurs de la sainte doctrine, de la doctrine des ancêtres.* « Où est le roi » des Juifs », disaient les mages en parlant de celui que Balaam, dominé, couvert par

le ROÉALEIM, l'*esprit*, *le souffle vivifiant de Dieu*, nommait l'*étoile de Jacob* (1), « car » nous avons vu *son étoile* dans l'orient (2)? »

שמה Le mot SIMÉ, que nous avons vu dans le fragment précédent désigner l'*homme que l'initiation et son alliance avec le ciel avaient rendu illustre*, est aussi un des noms *de la lumière*, *de la lumière du ciel; du ciel*, et *du soleil* même.

תן Un des noms du serpent, THoN, est aussi celui du *dragon céleste*, de *la science des anciens*, *de la tradition*.

Les astres ont encore désigné dans un sens plus général *les grands*, *les personnages illustres*, *les bons rois*, *les rois célèbres par leur équité*, *leur justice*, *les* MeiSI, *les Messies* (3).

משה Le nom générique de ces rois, *Messies* ou

---

(1) Nombres 24, 2, 17.

(2) Ειδομεν τον αςερα αυτου, *l'étoile de lui.*

(3) Βασιλεα δε καλλιςον δηλουντες, οφιν ζωγραφουσι κοσμοειδως εσχηματισμενον....... Το ονομα του οφεως παρ' Αιγυπτιοις εςι MEIΣI.

Pour désigner *un bon roi*, ils peignent un serpent prenant une forme semblable à celle du monde (*l'orbiculaire*).

.... Le nom de ce serpent chez les Égyptiens, est MEISI.

HORUSAPOL., liv. 1er., hiér. 56.

Moïses, était celui du symbole de la justice, מיה
de la balance; et dans les zodiaques égyptiens, משח
on voit, au signe de la balance, ce *Messie, ce bon roi,* assis dans le disque solaire pour marquer qu'il est la lumière du monde. C'est le Meuès Moïse, *le régulateur, le conducteur Moïse*, fils duSoleil, selon l'hymne chantée aux initiés dans les mystères de la Grèce. μηνης μουσαι

L'oubai, couché sur le disque solaire, enveloppant ce disque, et cachant sa queue dans sa bouche, avait fait, par sa transcription en caractères alphabétiques, le mot E-CeN, de cette manière :

ח-		E-	*Serpent,*
-כן		-CeN,	*en rond;*

Avec ce même disque sur la tête, il forma le mot O-S,

ע-		O-
-ש		-S,

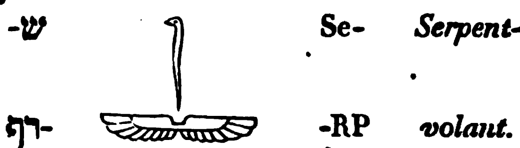
qui est le nom donné aux principales constellations. Ce hiéroglyphe, répété sept fois, indiquait la grande ourse : il a pu également la désigner seul comme le mot OS. Ce même

mot s'applique encore à la queue du Bélier ; et nous verrons dans le quatrième fragment, que la lettre O désigne en effet le bélier.

שרף Sous la dénomination de SeRaPh ou Se-RP, l'Oubai était la transcription alphabétique du *serpent volant* hiéroglyphique,



analysé de cette manière :



L'E-CeN ou *serpent en rond* marquait *le rajeunissement du monde, le renouvellement de l'année,* à cause, d'abord, de la forme même du hiéroglyphe, puisque le mot CeN, qui exprimait cette forme, désignait *le premier et le dernier mois de l'année,* ou l'année révolue fondant le dernier de ses mois dans le premier de l'année nouvelle ; et ensuite

ח חוה parce que le mot E, EYE, nom du *serpent*, était celui de l'*existence.*

En se rapprochant de la signification hiéroglyphique de l'ECeN, les Egyptiens avaient

fait, avec l'article Py ou Phy, le mot Py- ף
ThoN, autre nom de l'Oubai, et qui mar- פתן
quait *le retour à l'être, le rajeunissement de la nature,* lorsqu'il se manifeste par l'apparition des plantes et celle des bourgeons au printemps. (Ph-Thé et Ph-Tha). פתה פהא

C'est *ce retour des choses à leurs espèces respectives* indiqué par l'oubai circulaire, et dont j'ai parlé. Horapollon considère l'état qui précède ce retour comme une sorte de destruction; nous le nommons *la Mort;* et le mot APh ou APh-OE, autre nom du *serpent* אף אפעה
roulé, signifie *finir, cesser d'être.*

Le mot CeN ou CNe, affecté au *serpent en* כן
rond ou *dans un rond,* entre comme radical avec ce mot APh ou EPh dans le mot אף
CN-EPh, qui était le nom donné par les כנף
Egyptiens *au régénérateur, sauvant* ou *renouvellant la vie, au serpent Agathodémon* ou *bon génie,* représenté comme MeiSI, *le bon roi, le régénérateur moral, le verbe, le* MeSsIe, dans le disque solaire.

Ce serpent avait la tête d'un épervier, pour indiquer qu'il était le symbole de la Divinité, du Dieu des ancêtres, d'IÉ-NeS ou NiS. NES, יה-נץ
je le répète, était également le nom du ser- διονυσος
pent et de l'épervier. Dio-NySius.

CNe était le disque solaire on l'a vu ; EPh ou APh le nom du serpent, on vient de le voir ; CN-EPh était donc la transcription en caractères alphabétiques de ce hiéroglyphe



développé ainsi :

כנ-	○	CN-
ף-		-εPh ;

et qui, dans une autre transcription, avait donné le mot OS (*pag.* 85), nom des constellations les plus lumineuses ou les plus remarquables. En effet, CNEPH était *le Dieu du feu* et *de la lumière*, le Dieu de tout,
אש même *des ténèbres* (1). OS, prononcé AS,
עשן était le nom du *feu*, et il avait formé OS-N,
fumée, *incendie*.

(1) C'est-à-dire du mystère, de l'obscurité mystérieuse des temples. Dieu lui-même a dit, selon Salomon, *qu'il voulait habiter dans les ténèbres*, 1er. liv. *des Rois*, ch. 8, v. 12. — Dans le 2e. liv. de *Samuël*, ch. 7, v. 5 et 6, Dieu fait dire à David de lui bâtir un temple, et se plaint de n'en avoir pas eu *depuis le jour où les Hébreux sortirent d'Égypte*. Dieu, j'entends *Jehova*, avait donc eu des temples en Égypte avant cette sortie.

O-Ph, autre transcription des hiéroglyphes qui entrent dans la composition de CNEPH, — עוף עף

O-

-ePh

désignait *les rayons lumineux*, *la lumière* et *les ténèbres*, parceque cette lumière est celle qui brille dans les ténèbres, la lumière sidérale.

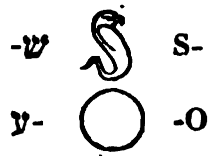
CNEPH plongeait l'univers dans les ténèbres *en fermant les yeux*, c'est-à-dire, en cessant de veiller sur lui, en lui retirant le mouvement. La même transcription, O-Ph, désignait *les yeux*, *les paupières*. — עפ—עפ—ים

On lui donnait des ailes; et CNEPH signifie *être ailé*; et OPh veut dire *voler*, *avoir des ailes*. — כנף

(Je prie le lecteur de ne pas perdre de vue les élémens hiéroglyphiques de CNEPH, *le disque solaire* et *l'Oubai* d'abord, puis ces mêmes symboles et *les ailes*).

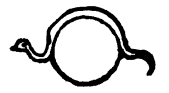
Enfin CNEPH était *protecteur* et *bon génie*; il *régénérait*, *renouvellait*, *sauvait* les êtres; avec ces qualifications et la puissance qui les accompagne, la transcription de son symbole

en caractères alphabétiques avait lieu de cette manière,

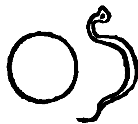


et formait le mot SO, qui veut dire *sauver* et *sauveur.* Remarquez que cette transcription est la même, sous des termes différens,
ח—כן que celle d'E-CeN, laquelle marque *le rajeunissement, le renouvellement du monde et des choses, la régénération physique et morale* par le MeiSI, *le bon roi*, le Messie *placé dans le signe* de *la balance*, désignant *l'époque présumée de la création* et *la régénération du monde.*

On trouve encore sur les monumens ces deux hiéroglyphes groupés ainsi :



en les développant,



שע on a le même mot SO qui, traduit littéralement, signifie *serpent-soleil.* En faisant pré-

céder ce mot de la lettre hémantique I, formative des noms propres, et qui désigne l'*être qui, celui qu'on désigne du doigt* (1), on a le mot I-S-O, dont la traduction littérale est *l'être qui-serpent-soleil*, c'est-à-dire, l'*être qui-conserve, prolonge, renouvelle, sauve l'existence, -est soleil.* On sait que le soleil était, comme il l'est encore, un des grands symboles de la Divinité; qu'il était celui d'O-S-I-ris. Ainsi le mot I-S-O doit être traduit, *l'être qui-sauve-est Dieu; le-sauveur-Dieu* ou *le-Dieu-Sauveur*, en un mot, *le Sauveur*, ISO, IeSO, IeSuO, JESUS enfin, car c'est le nom même du *Sauveur;* la prononciation de ce mot, changée en IESOUS par les Grecs, a fait le latin JESUS.

[Marge : י. — י—ש—ע — ιησους]

Les Egyptiens lisaient le hiéroglyphe dans le sens opposé, et formaient le mot OS-IRID ou OSI-RID. Cette transcription ne fut point admise par Moïse dans la langue hébraïque,

---

(1) La lettre I, en hébreu י, tire sa forme et son étymologie hiéroglyphique du doigt représenté ainsi ; mais renversé de cette manière dans l'écriture alphabétique, comme la plupart des autres lettres. Les mots יד ID, main, IS, ILLE, IL, etc., doivent leur origine à ce hiéroglyphe.

et l'on concevra facilement pourquoi ; toutes les erreurs de l'Egyptianisme se seraient reproduites chez les Hébreux par la seule présence de ce mot, si on lui eût conservé la signification de *sauveur*, de *régénérateur*. Peut-être même ne se trouvait-il pas dans les livres Ambriques, du moins transcrit de cette manière (1). La transcription d'un hiéroglyphe avait quelquefois lieu indifféremment de droite à gauche et de gauche à droite,
כוס, סוך on disait également CYS et SYC, *une coupe* ;

(1) M. Volney croyait trouver le nom d'Osiris dans le mot TzOR, צור, que Moïse, Deutéron., ch. 32, emploie symboliquement pour comparer Dieu à un *rocher* d'où découlent toutes les choses créés, ou qui est *le fort*, *le refuge* de tous les hommes.

Il est aisé de voir combien ces deux mots ont peu de ressemblance. Osirid est certainement un mot composé. On ne peut admettre que les Egyptiens, au lieu de ce mot, aient dit SiR. Or, l'S du mot O-S-IRID ne peut être représentée par le Tz-*adé* צ : le *Vau*, ו, peut bien être prononcé O ; mais il équivaut plus naturellement à notre U, à l'Y des Grecs, (qu'on prononce fort mal comme un I), et à l'U des Italiens. Il ne reste donc de véritablement exact, dans cette prétendue parité de noms, que la lettre R, en sorte que la ressemblance des mots TZoR et OSIRID est telle qu'on la voit ici :

O-S-I-R-I-D.
. -. -.-R-. -.

SyPh et PhyS, *finir*, etc. Les Egyptiens di- כס סף
saient OSY-MANDÈS et ISO-MANDÈS (1).

OSI-RID ou OS-IRID, Osiris était donc pour les Egyptiens initiés ce qu'est pour nous ISO ; la composition de son nom est bien forte, bien expressive; RYD ou IRiD signi- ירד רוד
fie *régner; descendre d'en haut, du ciel pour dominer, pour subjuguer* et *soumettre; recevoir d'en haut le droit de dominer, de régner, et en user avec douceur et bonté; se révéler par le verbe, la parole; tomber dans l'oppression, être humilié et plongé dans la douleur, et disparaître ensuite.*

Si l'on rapproche ces significations de celles du mot ISO ou OSI, puisque c'est le même, on aura alors ce sens prophétique bien remarquable, et qui explique l'origine de toutes ces prédictions parallèles, relatives au Saint, au Sauveur futur, chez des peuples étrangers au culte mosaïque, mais que l'initiation de quelques sages avait éclairés. *Le Dieu Sauveur,* ISO, *Jésus descendra du ciel pour subjuguer et soumettre les nations; il re-*

(1) Osymandias. On doit se souvenir que, dans le premier fragment, pag. 15, 18, j'ai fait voir qu'ISO jouait, dans les mystères, le rôle de MANDÈS ou JAMBRÈS; qu'il en portait même le hiéroglyphe.

cevra de Dieu le droit de dominer, mais il en usera avec bonté et douceur. Il se révélera par le verbe, par la parole; il sera opprimé, humilié, plongé dans la douleur, et *disparaîtra ensuite du milieu des hommes.*

שע Le mot SO, privé de la lettre hémanti-
י que I, ne se trouve point en hébreu avec la signification de *sauver* et de *sauveur*. Ce fait est assez remarquable, puisque SO est ra-
σωω, σαω, σως dical de SOO, SAO, *sauver*, SOS, *sain*,
σωτηρ, σωτηρια SO-TÈR, SOTÈRIA, *sauveur*, *salut*, etc. Je m'abstiendrai de toute réflexion à ce sujet, laissant à chacun le soin d'expliquer la chose comme il l'entendra, jusqu'à ce que la connaissance des hiéroglyphes nous apprenne comment il se fait que le nom d'ISO se trouve sur les monumens égyptiens sous le symbole de CNEPH, de l'*Agathodémon, du bon génie.*

C'est cet *Agathodémon, ce bon génie, ce régénérateur, ce sauveur du monde* que les anciens reprochaient aux méchants et aux impies de ne pas reconnaître; et c'est pour cela qu'ils nommaient l'impie et l'impiété
ר-שע ר רוח Ré-SO, mot composé de Ré ou RYÉ ou RYO,
רוע désignant *la méchanceté, le mal, la mauvaise pensée, la fausse opinion, la vanité, la nul-*
שע ישע *lité, la négation du bien*, et de SO pour I-SO;

en sorte que ce mot, composé plus de deux mille ans avant la naissance du christianisme, signifie cependant *penser mal du Sauveur, agir méchamment à son égard; penser mal d'*ISO*; être coupable d'impiété, de méchanceté* et *de négation envers* ISO; *nier* ISO; et avec la prononciation moderne, *nier* Jésus.

Pe-SO, autre nom du *pécheur*, de l'*homme rébelle à la loi divine*, est également composé du nom d'ISO et de Pe qui marque l'*arrogance*, le *mensonge*, l'*esprit de mal faire*, *de détruire*. פשע פה

Le hiéroglyphe d'ISO offre encore une autre signification, conservée dans les dérivés de SO. Le serpent désignait *un renouvellement, une révolution, un cycle*, il en résulte que le mot et le hiéroglyphe peuvent présenter l'idée de *révolution du soleil*; *cycle solaire; le temps, l'époque, l'heure, la saison, la mesure du temps*; mais dans un sens moral, il prend une signification bien plus importante et qui revient à celle que nous venons de voir, puisqu'il désigne *une révolution céleste, divine*, c'est-à-dire, *marquée par la Divinité; l'époque du retour d'*ISO, *de la nouvelle émission de* SILÉ, *de l'envoyé, du verbe*. ሰዐ፡

Enfin, indépendamment de toutes ces si-

שע שעח gnifications, SO, à raison du hiéroglyphe, a désigné *les rayons du soleil; ce qui est rayonnant, enflammé; la splendeur, la lumière.*

Le serpent était le symbole de la sagesse, de la prudence; de là le mot ISO, nom du verbe divin, du juste des justes, de la sagesse divine, signifia également *justice, vertu, sa-*
יש ישו *gesse*, et forma les mots IS et ISOU. De là cette expression de nos livres sacrés, *le soleil de justice*, pour désigner non la Divinité proprement dite, mais son verbe, mais ISO, *le verbe émis, envoyé, le Sauveur renaissant* pour régénérer, rajeunir le monde aux époques marquées par la Divinité (1).

On a vu, et c'est un fait assez démontré, qu'ISO était représenté par les symboles de CNEPH, *le serpent* et *le disque solaire*; on a vu que CNEPH joignait à ces symboles *les ailes*, et que son nom même signifie *voler, être ailé, avoir ses ailes déployées pour voler.* Voyons si le même hiéroglyphe se reproduira dans les traditions hébraïques relatives à ISO.

---

(1) Dans le sens matériel, c'est le *soleil renaissant* à l'époque où cet astre, après s'être éloigné, revient sur ses pas, renaît pour rajeunir la nature. L'époque où nous plaçons la naissance d'ISO, la Noël, est elle-même symbolique.

D'abord, que les Hébreux aient considéré hiéroglyphiquement Dieu comme ayant des ailes, cela n'est pas douteux, leurs cantiques sacrés l'attestent à chaque pas.

« O Dieu! s'écrie David, ps. 36. 8, les » enfans des hommes se retirent sous l'ombre » de vos ailes.

» O mon Dieu! je me retire sous l'ombre » de vos ailes. Ps. 57. 2.

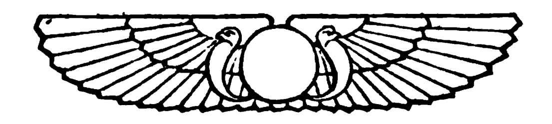
» Je serai dans la joie à l'ombre de vos ailes. Ps. 63. 8.

» L'Eternel vous couvrira de ses plumes et » vous donnera une retraite sous ses ailes. » Ps. 91, v. 4.

» Etc., etc. »

Mais lorsque Malachie, chap. 4, v. 2, dit aux Hébreux : *Le soleil de justice se lèvera pour vous, et vous trouverez votre salut à l'ombre de ses ailes*. N'est-ce pas exactement comme s'il disait : IS-O, ou *Jésus se lèvera pour vous, etc.*? Remarquez ces expressions : *Vous trouverez votre salut à l'ombre des ailes de ce soleil*; or ce soleil est accompagné de l'Oubai, et si nous y joignons ces deux ailes protectrices, couvrant de leur ombre et par

conséquent étendues, nous aurons ce hiéroglyphe égyptien :



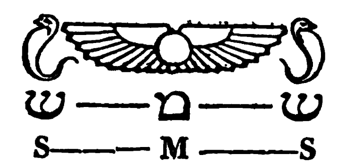
La transcription en caractères alphabétiques, de l'Oubai rapproché du disque solaire, donne le mot I-SO, *le Sauveur*, ou IS-O, *le Soleil de justice*. Dans le passage de Malachie, il est incontestablement question d'ISO, *le Sauveur*, et ce Sauveur y est nommé *Soleil de justice*, il n'y a aucune difficulté ; cet ISO y est représenté comme un *soleil ailé*, couvrant de ses ailes; donc l'étymologie hiéroglyphique du mot ISO est certaine ; donc *le disque solaire ailé* représente ISO, *Soleil de justice*. On verra bientôt une variante du même hiéroglyphe, pour reproduire la même idée avec plus de force.

Ainsi, c'est donc ISO, c'est donc *Jésus*, Sauveur du monde et Soleil de justice, que les Egyptiens figuraient sur toutes les portes

de leurs temples; et la signification de ce symbole était donc celle que nous a transmise Malachie.

LE SOLEIL DE JUSTICE EST LEVÉ (1) POUR VOUS, VOTRE SALUT EST A L'OMBRE DE SES AILES.

La transcription de ce symbole développé ainsi :



a formé le mot SeMS, qui signifie mot-à-mot *serpent-soleil-serpent*, et qui est le nom du *soleil*. On n'a pas oublié sans doute que EM (1.er Fragment, page 16) est le nom du *disque solaire* et qu'il donne l'idée du *soleil ailé*, puisqu'il est aussi le nom de l'*Esprit-ailé, de l'Esprit-Saint descendant sous la forme d'une colombe.*

שמש

חם

---

(1) Ou **SE LÈVERA.**

Transcrit autrement, ce hiéroglyphe a formé



שעל signific. conservée dans l'arabe.

SOL, qui marque l'*excessive lumière*, *celle du soleil.* C'est de cette transcription que viennent les mots SOL, SOL-eil, SOL-us, *seul*, comme qui dirait, *l'unité*, *le grand un*; et en effet les Chinois expriment ainsi l'idée qu'ils ont de Dieu, du *Tien*, dans ce hiéroglyphe :

天 composé de 大 *Ta*, *le grand*, et de 一 *YÉ*, *un*.

שלח

C'est ce SOL qui fut le premier roi ou plutôt la première divinité de l'Egypte. C'était le premier SoLÉ ou SɪLÉ, le premier envoyé, (Voy. le 4.e Fragment) *le premier Messie*; ou *la première émission du verbe*, *de la parole de Dieu.*

Mais le disque solaire ailé ne désigne pas toujours ISO, *le Sauveur*, il est souvent le

symbole du *Très-haut*, de *Dieu;* avec cette signification il doit nécessairement perdre le hiéroglyphe *du Salut*, *du Sauveur*, le serpent. Alors il forme cette figure plus simple,



dont la transcription en caractères alphabétiques, donne le mot.



ע

OL, *le Très-haut*, *Dieu*. על

C'est ce globe ailé que les anciens Egyptiens plaçaient sur une barque nommée BAR-is, et qu'ils promenaient dans les campagnes. A cette époque on nommait *archè* ou *vaisseau*, le symbole où se manifestait la présence de Dieu, et ce symbole était portatif, c'était l'*habitation* de Dieu, mais l'*habitation mobile*. C'est de ce symbole que vient l'emploi d'une barque, pour désigner le *mouvement*.

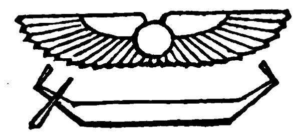
La tracè de ce symbole s'est conservée dans les mots anciens employés pour désigner les temples. Le syriaque NOUS-A, *Temples*, נוסא
vient de NOUS, *aller*, *venir*, *chercher un* נוס
asile. Le mot grec NAOS ou NEOS qui en ναος, νεως

ναω dérive, a la même étymologie que NAO, ναυς, ναος *couler*, NAUS ou NAOS, *vaisseau*, *navire.* De là vient le mot NEF, dont nous nous servons pour désigner le *vaisseau* d'une église. יכל היכל L'hébreu EI-COUL, *temple*, vient de I-CouL, dont le sens primitif CouL-er s'est conservé מיכל dans le dérivé MI-CouL, *un ruisseau.* Le mot *arche* lui-même, désigne un vaisseau; un vaisseau, une barque était donc le symbole primitif de la présence de la Divinité; il l'est encore, puisque nos églises portent le nom de *vaisseaux*, puisque nos tabernacles sont une imitation de l'*Arche*, puisque nous plaçons dans ces tabernacles *le Soleil de justice*, devant lequel tout chrétien se prosterne, et puisqu'enfin, dans nos symboles, nous représentons toujours *ce soleil porté sur un vase, un vaisseau, une coupe.*

C'est de ce *globe ailé placé sur une barque*, et si souvent répété sur les monumens égyptiens, que vient par la transcription, en ca- בל—ים ractères alphabétiques, le nom des *Baal-im* si célèbres dans l'antiquité, et sur lesquels on a tant écrit sans connaître leur origine, parceque la connaissance de cette origine était attachée à celle de l'étymologie hiéroglyphique de l'hébreu.



Ce hiéroglyphe,



décomposé ainsi,



donna donc le mot BOL, qu'on prononce בעל actuellement, comme s'il était écrit avec un A, BAL ou BAAL, et qui désigne *Dieu*, *Dieu fécondant l'univers, et lui donnant le mouvement par l'émission de la parole, du verbe*, signification qui résulte du rapprochement du mot BA et de OL, prononcé également AL.

J'ai dit, dans le second fragment, pag. , que malgré l'étymologie évidente du *Sameck* hébreu,



ce n'était pas sous cette lettre qu'il fallait chercher les noms donnés au serpent; mais sous le *Schin*, équivalant à deux SS ou à *deux serpens*.

J'ai donné, pag. 86, l'étymologie hiéroglyphique du mot Se-RP, j'ai dû réserver, pour le placer ici, ce que j'avais encore à dire sur ce mot.

רף RePh ou RePh désigne *les ailes étendues d'un oiseau qui plane au-dessus d'une chose, qui la couvre avec amour, qui protège de ses ailes*. Dans les hiéroglyphes, l'*être bon qui plane et protège en couvrant de ses ailes*, est toujours *le globe ailé*; et ce globe ailé est ISO ou OL, selon qu'il est avec ou sans Oubais.

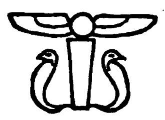
Mais le mot RePh ne signifie pas seulement *planer au-dessus*, il entraîne encore et nécessairement le sens d'*être dessus*, *d'être placé sur, en étendant ses ailes comme pour couver, rechauffer, vivifier*; enfin *être porté sur une chose*.

Si maintenant nous voulions figurer hiéroglyphiquement le sens du mot S-RaPh, nous
שרף tracerions d'abord deux Oubais en leur donnant cette symétrie que les Egyptiens recherchaient avec tant de soin dans leurs tableaux hiéroglyphiques, nous aurions alors cette figure.

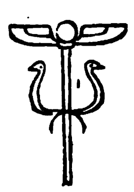
Au-dessus de ces deux Oubais, nous pla-

cerions le disque solaire ailé *planant sur;* et comme d'après la signification du mot RePh, ce disque doit être porté sur quelque chose, nous dessinerions au-dessous de lui un *Thauth, un soutien, une borne,* signes de la stabilité, de la fixité, du repos. Nous placerions cette borne dans l'intervalle qui existe entre le globe ailé et les deux serpens; car ces deux serpens ne peuvent pas être joints au globe ailé, comme ils le sont d'ordinaire, puisque le mot SeRaPh annonce que, dans le hiéroglyphe, on n'avait point cherché à rappeler le nom d'ISO.

Nous aurions donc alors cette figure,



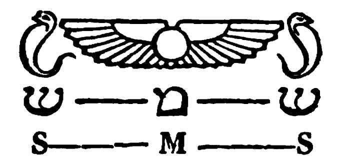
qui, ramenée à des linéamens plus simples, présente ce symbole bien connu,



et plus abrégé,



la transcription de ce hiéroglyphe qui, en effet, est égyptien, donne le mot S-M-S, SaMS, *Soleil*, comme on l'a vu plus haut.



Mais le soleil est ici placé sur *une borne, un therme, une base*, symbole *de la stabilité, de la tranquillité, du repos*; et moralement *des lois, des statuts; des lois saintes et religieuses; de la vérité et de la justice.* (Voyez dans les Dictionnaires les mots CYN, STa, EQ et SiDiC). C'est donc ici le SaMS SiDiQ-E, *le soleil de justice, de Malachie;* mais mot à mot, et dans un sens matériel, c'est *le soleil en repos, arrêté, tranquille,* en un mot, c'est le SOL-ST-ice.

(כון שת חק
שדד)
שמש שדקה

Ce solstice est peut-être celui d'hiver, parceque le mot TZiDI, en Éthiopien, désigne *le temps de la moisson, la fin de Décembre.*

La lettre Schin, ש, étant donc ainsi formée par la réunion des deux serpens, cette lettre offre l'idée du nombre *deux;* elle devient radicale du nom de ce nombre et de la
réitération. Ainsi nous aurons SseN, *deux,* שן
second, double; réitérer, recommencer; les
deux dents de l'éléphant. SseD, *les deux ma-* שד
melles; ce mot est en effet composé de Ss, sig-
nifiant *deux,* et de De ou DD, *le sein, les* ד דד
mamelles.

La fable dit que Mercure contempla les serpens, c'est-à-dire, les astres; SeR, nom du serpent, signifie aussi *contempler.* Elle ajoute qu'il s'en rendit maître; et le même mot marque *la domination.* Il les étendit au-
tour de son bâton; et SeR-O signifie *s'étendre,* שר-ע
et se dit de deux choses. Enfin, il en forma son
sceptre; et SER-BaTh, composé de SeR et de שר-בט
BaT, *bâton,* signifie sceptre. Ce sceptre est le symbole *du repos, de la tranquillité, de la sécurité, de la confiance.*

Voici la composition hiéroglyphique de ce mot SER-BATH.

BaTh veut dire *être sans inquiétude* ou *dans* בט
le repos; se reposer sur; avoir confiance; être
soumis. Le serpent, le SeR ou SYR, est le שור שר
symbole *du roi,* de *la royauté.* Ces deux

mots, rapprochés et rendus en hiéroglyphes, donnent donc cette figure,

-שר SeR
בט- BaTh

ou celle-ci,



dont la transcription traduite littéralement, donne ces mots SERPENT-BATON ou BATON du SYRE, *du roi*, en un mot *sceptre.*

Dans le sens moral, *Serbath* signifiait *soumission*, *confiance au roi*, et même *sécurité royale*; mais ce mot a perdu dans l'hébreu toutes ces significations.

La vue de ce hiéroglyphe doit rappeler celui dont Moïse fit usage pour ramener les Hébreux à la soumission, à la confiance qu'ils devaient à celui qui était leur conducteur, leur SeR ou SiRe, et que les Égyptiens avaient nommé, pour cette raison, A-SIR-SAPH ou A-SER-SAPH, *le conducteur des Saphs* ou *des initiés*.

Les Hébreux, commandés par lui, venaient de soumettre Harad, roi de Canaan. Fatigués

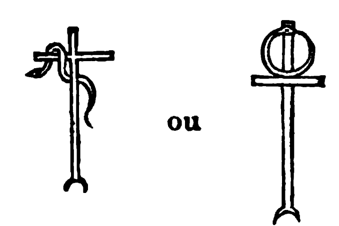
de leurs courses, quelques-uns espéraient trouver en ce lieu une nouvelle patrie; mais Moïse jugea convenable de mettre le pays en interdit, de le ravager comme lieu profane; sorte d'anathème qui consacrait la chose à la Divinité, et portait le nom même d'Hermès. חרמה

Par l'effet de cette interdiction, les Israélites étaient obligés de s'éloigner, de rentrer dans le désert pour se diriger vers la terre des ancêtres; ce fut la cause des murmures qui éclatèrent alors contre Moïse. Les séditieux se prononcèrent fortement, et lui demandant pourquoi il les avaient fait sortir d'Égypte : « Etait-ce, lui disaient-ils, pour » nous faire mourir dans ce désert où il n'y » a ni pain, ni eau, et où notre ame ne peut » plus supporter le dégoût de la légère nour- » riture qu'on nous y donne. »

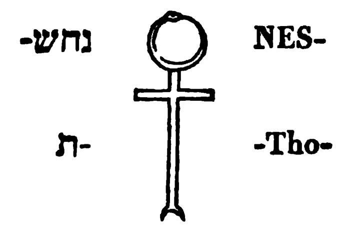
Cette révolte inquiéta Moïse. Pour en prévenir les suites, *il fit rechercher* les plus coupables et les punit sévèrement. Son texte porte qu'*il les éprouva*, qu'*il fit une enquête* sur eux, et qu'il en fit périr un grand nombre. *Cette épreuve, cette enquête* est exprimée hiéroglyphiquement *par des serpens enflammés que Dieu envoya sur le peuple*; mais le mot *serpent*, NES, désigne ici *des perquisi-* נחש

teurs revêtus de puissance et doués de pénétration.

Cette sévérité ramena le peuple, qui reconnut sa faute, et demanda à rentrer en grace. Moïse prit alors, pour parler à des hommes qui regrettaient si vivement l'Égypte, le langage hiéroglyphique même des Égyptiens. Il conseilla aux Israélites d'avoir plus de confiance dans leur chef, et il exprima ce conseil en plaçant un serpent figuré sur un Tho, une croix non-ansée ; le hiéroglyphe com-
נחש-ת posé qui en résulta en prit le nom NES-Tho, et fut semblable à ceux-ci :



J'aimerais mieux cependant cette forme;

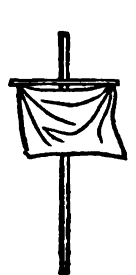


car ce serpent, *signe de salut* pour tout un peuple, était d'airain, de cuivre; et ce hié-

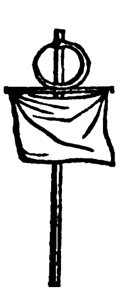
glyphe, conservé dans la science hermétique, désigne encore ce métal, de même que le mot NES-Tho.

Le signe cruciforme sur lequel repose le serpent, n'est pas seulement autorisé par la composition du mot NES-Tho, et par l'emploi du signe hermétique, il l'est par Moïse même, puisqu'il emploie le mot NES qui désigne un *étendard*; et, en effet, le serpent d'airain servit depuis d'étendard aux Hébreux, c'est une observation à laquelle les peintres devraient avoir égard, lorsqu'ils représentent des faits postérieurs à l'érection du serpent d'airain, et antérieurs à l'entrée des Hébreux dans la Palestine. נס

L'étendard simple avait cette forme,



avec le serpent d'airain, il eut celle-ci : (1)



Je reviens sur le mot SeR-BaTh pour quelques observations qui peuvent être utiles.

Le bâton était dans l'écriture hiéroglyphique un des signes les plus simples; placé dans la main de l'homme, il est l'instrument de la force et de la supériorité qu'on acquiert par elle. *Le bâton* devint donc le hiéroglyphe *de la force, de la puissance, du gouvernement*, et celui *de la force* et *de la puissance morale*, de l'*intelligence* qui subjugue tout l'homme, c'est-à-dire, qui commande à l'homme et à son esprit.

Le mot SeR-BaTh ou Se-BaTh, désigna

---

(1) La forme que je donne ici à l'étendard est autorisée par le mot NeS qui désigne *un voile tombant*, *une voile qui pend à son mât.* Le NeS ou *Étendard* égyptien était un To, surmonté du collier des Nazaréens ou initiés.

d'abord le sceptre pastoral. Les premiers rois furent pasteurs, et le premier pouvoir de l'homme s'exerça sur les animaux. Comme ce sceptre était terminé en pointe d'un côté pour pousser les animaux, le mot SeBT signifia aussi *un dard, une pointe.* Lorsqu'après la formation des grandes sociétés, le SeBT fut devenu le ScePT-re, il désigna l'*autorité souveraine*, le *pouvoir de réprimer, de contenir*; l'*action de commander, tenir en repos, arrêter, faire cesser*; le *repos du roi, du maître*; le SaBaT; le *jour du* SaBaT, le SePT-*ième jour.*

ποιμενες λαων. Dans *Homère* et *Hésiode*.

שבט

שבת

Le bâton, comme *symbole de la puissance*, passa donc dans la main des rois.

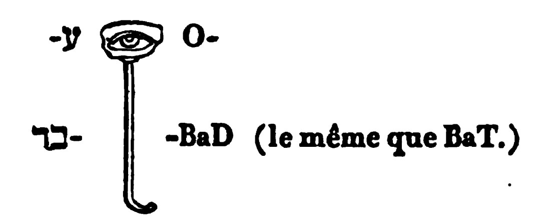
Comme *symbole de la science* et *de l'intelligence des choses cachées*, dans celle des mages, des devins, des magiciens.

Comme *symbole de la puissance morale*, il fut adopté par tous les sages de l'antiquité.

Enfin, comme *symbole de la puissance divine*, il le fut par les prophètes.

Le mot BaT, pour désigner un bâton, n'a pas été conservé dans l'Hébreu; mais il s'y retrouve comme radical de plusieurs mots: de lui vient l'Ethiopien BaTR et notre mot BâT-on, BaTRe.

Comme *symbole de la puissance divine*, le bâton devint le sceptre d'Osiris. Or ce sceptre était terminé par un œil. On verra dans un autre fragment que cet *œil* désignait *la lumière divine, le soleil, Dieu*, et que sa transcription était la même que celle du disque solaire. En transcrivant donc le sceptre d'Osiris en caractères alphabétiques, on aura



עבד O-BaD, qui littéralement signifiera *œil-bâton*, et moralement *sceptre de Dieu; puissance divine; avoir son soutien en Dieu; avoir confiance, sécurité en Dieu; être soumis à Dieu; servir, adorer Dieu; sanctifier le repos de Dieu; fêter le SaBaT, se rendre à ce devoir; obéir*, OBeD-*ire*.

Remarquons encore que le bâton était le symbole de l'adoration : cette valeur résultait nécessairement de celles que nous avons

vues. Les anciens n'adoraient qu'avec une branche, un rameau à la main ; et quant aux Egyptiens en particulier, Plutarque nous apprend qu'ils n'entraient point dans leurs temples sans tenir ce rameau. Les Juifs, devenus idolâtres, adoraient Adonis en tenant à la main un rameau, qu'ils approchaient de leurs narines (1); c'est même ce qui explique l'étymologie du mot *ad orer.* Lorsqu'ils reçurent ISO comme envoyé de Dieu, ils allèrent au-devant de lui et l'accompagnèrent avec des rameaux à la main.

Le bâton des pasteurs, des conducteurs, des chefs des grandes familles, des chefs de tribu, des gouvernemens, désigna aussi la *tribu*, le *nome* ou la *province.* Lorsqu'on voit dans les hiéroglyphes une suite de lignes droites, elles peuvent désigner un nombre de *tribus*, de *nomes*, de *gouvernemens.*

Ce bâton, couché sur la ligne ondulée, qui marque le *cours des eaux*, la *rivière*, le *fleuve*, peut désigner le gouvernement de

---

(1) *Mittunt palmitem ad nasum suum.* Ézech. 8. 17. Nos cantiques sacrés prouvent cet usage ; tous les psaumes de David portent le nom de ce rameau, de cette palme, ZaMoR. (זמר)

l'Egypte. On a, par la transcription du groupe que forment ces hiéroglyphes

שבט		SeBaT
נחל		NEL

les mots SeBaT NEL, qui signifieront le *sceptre du fleuve*, le *sceptre du Nil*, le *gouvernement égyptien*. Les traducteurs rendent ces mots par le *sceptre de l'héritage*, ce qui déguise l'origine hiéroglyphique de leur rapprochement (1).

Si l'on veut donner au sceptre la forme de celui d'Osiris, on aura alors cette figure.

עבד		O-BeD
נחל		NEL

dont la transcription OBeD NEL sera relative au culte du Nil ou à la fête du Nil, celle qui a lieu tous les ans à l'époque des débordemens du fleuve.

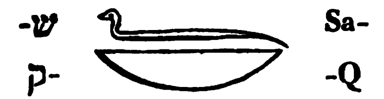
---

(1) Israël est appelé *le Fleuve, le Nil de Dieu.*

Pour exprimer la cause de cette fête, nous avons besoin d'un autre hiéroglyphe, et ce hiéroglyphe va nous ramener à l'Oubai, qu'on pourrait croire que nous avons perdu de vue.

Les Egyptiens modernes nomment les citernes et les canaux où sont reçues les eaux
du Nil SaQiéhs : ce mot dérive de SaQ ou שק שקה
SaQE, qui veut dire *abreuver, arroser, faire boire, canal, breuvage contenu dans un vase* (1).

SaQ est composé de S, nom du serpent, ש
symbole de l'existence et de toutes les choses
qui la prolongent ou la conservent, et de Q, ק
désignant un *vase*, une *coupe propre à contenir des liquides*, en sorte que le mot SaQ est une transcription de ces hiéroglyphes,

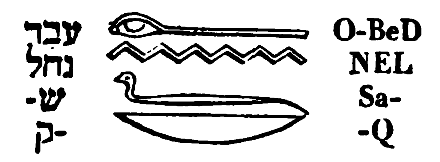


que vous trouverez sur l'obélisque pamphile

---

(1) Le retour de l'inondation étant un sujet de joie et de fête, le mot SaQE a signifié *rire, se divertir, être dans la joie; se moquer et railler.* On sait que les fêtes qui avaient lieu sur le fleuve, étaient accompagnées de railleries, portées quelquefois jusques à l'indécence.

immédiatement au-dessous de celui que nous venons de voir; de cette manière



vous aurez alors ce sens remarquable : *la fête du Nil à l'occasion de l'ouverture des canaux*, ou un sens approchant.

Ce serpent, placé au-dessus d'une coupe, explique maintenant l'origine du symbole d'Hygie, déesse de la santé, et qui entretient ou renouvelle l'existence par des boissons salutaires, vivifiantes; symbole conservé dans ceux du catholicisme, puisqu'on le donne à l'apôtre qui porte le nom de l'initiateur Jannès, à Jean.

On voit également ici l'origine de ces traditions mythologiques sur l'ambrosie, la *boisson d'immortalité* ou *des immortels*, si célèbre chez les poètes payens. On y trouve le principe de ce préjugé, si ancien et si répandu chez tant de peuples, et qui est relatif à la composition d'un breuvage fait pour prolonger l'existence, pour rendre immortel, selon les Chinois. C'est ce calice symbolique,

Planche I.



P. Lacour f.

MALABARE

Enchantant une couleuvre Covre Capelle.

qu'ISO, prêt à mourir pour renaître immortel, doit vider jusqu'à la lie ; c'est cette boisson salutaire à laquelle la religion nous invite symboliquement à recourir pour vivifier nos ames et nous procurer l'immortalité morale.

C'est l'Oubai, c'est le serpent de l'initiation, de l'initié, du MOYSE, du MUSÉE que les Égyptiens disaient être sensible à la MUSI-que, et que par elle ils avaient trouvé le moyen d'*enchanter*. Si l'on désire des détails sur ce sujet, on peut consulter Bochard et une dissertation de dom Calmet. Je n'ai mentionné ce fait que pour pouvoir mettre le lecteur à même de comparer l'Oubai des hiéroglyphes avec le *serpent à lunette* ou *Covré Capelle* de l'Inde dans le moment où son enchantement a lieu. La gravure que je publie ici (pl. 5), est faite sur le dessin d'un Indien même. Ce dessin fait partie d'un recueil de deux cents figures, toutes relatives aux divinités et aux différentes professions des habitans de l'Inde ; il appartient à M. J. Exshaw, négociant, domicilié à Bordeaux, et amis des arts qu'il cultive avec succès ; je

le dois à son amitié, ainsi que la note qui va suivre (1).

« Il existe dans tous les pays une classe d'hommes qui fonde ses moyens d'existence sur la crédulité et la curiosité des autres ; mais nulle part cette classe n'est aussi nombreuse que dans l'Inde. A peine un étranger y est-il débarqué, qu'une foule d'escamoteurs, de danseurs, de sauteurs et autres, l'entourent et briguent l'honneur de l'amuser, moyennant la faible somme d'un fanon, ou douze sols de France.

» Parmi cette foule de jongleurs de toutes espèces, ceux qui étonnent davantage l'Européen et qui l'effraient le plus en même temps, sont ceux qui font danser les couleuvres ; cet étonnement et cette crainte augmentent encore, lorsqu'on apprend que l'espèce de

---

(1) J'ai respecté le dessin original quoiqu'il soit très incorrect ; le lecteur observera que le Covré Capelle a, lorsqu'il est enchanté, la position et la forme même de l'Oubai, d'où il pourra conclure que l'Oubai est *le serpent enchanté*, le serpent MeiSI, MUSÉE, ou dominé par la MUSI-que, c'est-à-dire, par *l'Esprit-Saint*, par *la Sagesse divine*. Il pourra comparer également le Covré Capelle, se dressant dans son panier, à l'Oubai des mystères sortant du *Calathus*. (Voyez I.er Frag., pag. 17.)

couleuvre qui sert à ce spectacle, est la seconde sur la liste des plus venimeuses. La morsure de cette couleuvre est suivie d'une mort certaine; il est rare qu'elle laisse plus de 15 à 17 minutes d'existence. »

« A la côte Coromandel où cette espèce de couleuvre est très abondante, on la nomme *Covré capelle* ou *Couleuvre capelle*. La longueur de ce serpent est de trois à quatre pieds; sa couleur est jaune tacheté de noir; sa forme est la même que celle des autres serpens de l'Inde, à l'exception d'une poche qui se prolonge depuis le derrière de la tête jusqu'à deux ou trois pouces le long du dos. Cette poche est peu visible lorsque le serpent rampe ou qu'il est dans un état de tranquillité; mais aussitôt qu'il est mu par la colère ou par la joie, elle se gonfle en s'étendant de chaque côté de la tête de l'animal; elle présente alors une surface platte sur laquelle est dessinée une paire de lunettes noires, sur un fond jaune chamois. »

« La tête du reptile semble sortir de la partie supérieure de cette poche, et elle se porte en avant horizontalement. »

« La qualité qui distingue le plus ce serpent de toutes les autres espèces connues, est

son amour pour la musique; cela est tellement incontestable, qu'on ne manque jamais de le prendre dès qu'on s'est assuré du lieu de sa retraite. Les Indiens qui font métier de les faire voir sont aussi ceux qui les attrapent. J'ai été souvent témoin de cette chasse, et, entre autres, une fois chez le gouverneur de Pondichéry. Pendant le dîner, on vint nous avertir qu'on avait vu entrer dans le caveau une grosse couleuvre capelle : les ordres furent donnés pour faire venir un chercheur de couleuvres, et nous nous rendîmes avec lui au caveau. Après avoir examiné l'endroit pour s'assurer du lieu où le serpent pouvait être caché, le Malabare s'assit sur ses talons, et commença à jouer d'un petit instrument, semblable, quant à la forme, à un chalumeau, mais rendant un son aigu comme la cornemuse. A peine une minute était écoulée, que nous vîmes sortir de dessous une natte ou un emballage, une couleuvre d'environ trois pieds de long, qui se promena à une petite distance de l'homme, en soulevant la partie supérieure du corps, et en étendant la poche dont j'ai parlé, indice évident du plaisir que ressentait l'animal. »



LA FEMME DU MALABARE

Enchantêur de couleuvres.

« Lorsque nous eumes assez examiné ce manège, nous fîmes signe au Malabare qui, saisissant le serpent par l'extrémité de sa queue, le leva rapidement, et le porta ainsi dans un vestibule où un panier vide attendait le reptile. »

« Avant de l'admettre dans la troupe des danseurs, car il était destiné à le devenir comme presque toutes les couleuvres capelles que l'on attrape, il fallait lui ôter le moyen de faire du mal; pour cela, on le mit à terre en liberté, puis on l'agaça en le frappant avec un morceau de drap rouge attaché au bout d'un bâton, jusqu'à ce que l'animal impatienté, sauta sur le drap, qu'on secoua alors avec tant de force, qu'on finit par lui arracher les dents. Cela fait, on le prit de nouveau par la queue, et on le remit dans le panier. »

« Ces paniers, que les Indiens portent généralement au nombre de six, sont ronds et plats; on les porte sur des plateaux suspendus en forme de balances; le bois auquel ils sont attachés, se porte placé en travers sur les épaules. » (Voyez la figure, planche 6).

« Lorsque les Malabares mettent les covré

capelles en spectacle, ils commencent par ranger les paniers en demi-cercle devant eux, et ils en font sortir les serpens les uns après les autres. Au son de l'instrument le serpent se redresse, et se reposant sur à-peu-près le tiers de sa longueur, il étend la poche décrite, et suit avec le corps le balancement, dont le mouvement lui est donné, avec le genoux, par la personne qui joue de l'instrument. Avant de terminer, il est d'usage de faire caresser cet instrument par la couleuvre ; ce qui s'obtient en filant un son, et en avançant l'instrument vers l'animal qui, de son côté, pose sa tête sur une calebasse dans laquelle le chalumeau est passé. Après cette cérémonie, les serpens sont remis dans leurs paniers et emportés. »

« La nourriture ordinaire de ces animaux est un œuf dur par jour. »

DU SERPENT HIÉROGLYPHIQUE EN GÉNÉRAL.

Les anciens racontaient d'Hermès, qu'ayant contemplé, étudié les dragons ou serpens, il

avait cru reconnaître en eux quelque chose de *divin*.

Qu'ils tenaient de la *nature ignée* ;

Qu'ils abondaient en *esprit* ;

Qu'*ils rajeunissaient*, et semblaient, par des changemens successifs, *renouveler*, *maintenir*, *conserver*, *sauver* leur existence ;

Qu'ils étaient remarquables par la *vîtesse* de leurs *mouvemens*, quoiqu'ils fussent privés des organes à l'aide desquels les autres animaux exécutent les leurs ;

Que par les changemens successifs qu'ils éprouvent, sans cesser d'être ce qu'ils furent dans le principe, il était évident qu'ils *se résolvaient en eux-mêmes*.

Les mêmes ajoutaient que le serpent, appelé par les Phéniciens *Agathodemon*, et par les Égyptiens *Cneph*, était peint avec une tête d'*épervier*, à cause de sa force et de sa vivacité ;

Qu'Hermès avait fait un traité sur les serpens ; que ce traité était fort long, et qu'on le nommait *Ethothia* ; εθωθια.

Qu'*Epeis*, le plus célèbre des scribes égyptiens, avait écrit également fort au long de l'*Agathodemon* ou de la *divinité* figurée par le serpent ; επεις

Que Phérécide en avait publié des choses

qu'on disait fort belles, et qui avaient trait à son culte;

Que Zoroastre même en avait parlé d'une façon admirable, le disant *maître de toutes choses*, *éternel* et *un*;

Enfin qu'Hortanès avait émis les mêmes idées (1).

Le nombre de ces ouvrages et l'importance que les anciens paraissaient y mettre, prouvent assez que, pour traiter aujourd'hui de ce symbole, il faudrait se livrer à des recherches très considérables, et il est évident que ces recherches, quelque soin qu'on se donnât pour les compléter, seraient toujours très imparfaites. J'abandonne ce travail à des mains plus habiles; il suffira, pour le moment, d'établir les significations hiéroglyphiques du serpent.

En recueillant les significations données au serpent dans Horapollon, dans les traditions ci-dessus, dans l'explication de l'*Oubai*, on trouvera que le serpent entrait, comme radical hiéroglyphique, dans les symboles qui peignent :

1.° La Nature divine.

2.° L'Existence.

---

(1) De Fourmont., réflex., crit., tom. I.er

3.° La Science.

4.° Le Bien et le Mal.

Cette division doit rappeler que Moïse présente le serpent comme promettant à l'homme :

1.° La Nature divine.

2.° L'Immortalité.

3.° La Science.

4.° La Connaissance du Bien et du Mal.

Ces quatre divisions principales se subdivisant ensuite, donnaient d'autres significations dérivées qui, selon les circonstances, prenaient un sens moral ou un sens physique.

Dans la première division, avec un sens moral, le serpent désignait :

1.° L'Éternel, Dieu.

2.° Le Roi, maître du monde.

3.° La Nature divine, Feu, Esprit et Lumière.

4.° La Force, la Puissance divine.

Avec un sens physique :

5.° La Durée sans fin, l'Éternité.

6.° Le Monde.

7.° Les Élémens constitutifs du Monde; la Terre, l'Eau et le Feu.

8.° La Lourdeur de la première.

9.° L'Uni, l'Égalité, l'Absence des parties apparentes de la seconde.

10.° L'Éclat, la Splendeur de la troisième.

11.° La Force, la puissance humaine.

12.° Le Roi, maître du monde ou d'une partie du monde.

Dans la seconde division, avec un sens moral, le serpent désignait :

13.° L'Existence absolue, sans commencement, sans fin.

14.° L'Existence prolongée, continuée.

15.° L'Immortalité.

16.° Le Salut venant de Dieu, le Sauveur; Sauver.

Dans un sens physique :

17.° La vie.

18.° Les Biens terrestres qui l'entretiennent, les fruits, les moissons.

19.° L'Eau, principe de la génération des biens de la terre.

20.° La Germination de ces biens.

21.° Le Renouvellement de la Nature au printemps; le premier mois du printemps.

22.° L'Eau salutaire ou baptismale.

23.° La Boisson d'Immortalité.

24.° Le Mouvement des êtres pour revenir vers leurs principes, vers leurs germes, pour se résolver en eux-mêmes.

25.° Le Mouvement général, la Fuite, la Course.

Dans la troisième division, avec un sens moral, le serpent désignait :

26.° La Sagesse, la Science divine.

27.° L'Auguration, la Devination.

28.° La Prophétie, la Magie.

Dans un sens physique :

29.° La Bouche ou la Parole; le Commandement.

30.° La Science, la Sagesse humaine.

31.° L'Augure, le Devin, le Prophète, le Mage.

32.° La Finesse d'observation.

33.° La Prévoyance, la Prudence.

34.° La Retenue.

Dans la quatrième division, avec un sens moral, le serpent désignait :

35.° La Rectitude morale, la Droiture.

36.° La Sincérité.

37.° La rectitude du Puissant, du Conducteur, du Roi.

38.° Le bon Roi.

39.° L'Amour de cette rectitude.

40.° Le Roi, amateur du bien.

41.° La Tortuosité morale, l'Impiété, la Fausseté, la Calomnie.

42.° La Criminalité où devrait se trouver l'Amour. La Haine de l'épouse pour son époux; celle du fils pour sa mère.

Enfin, dans un sens physique :

43.° La Ligne droite.

44.° La ligne courbe.

Toutes ces significations si nombreuses se retrouvent sous les trois dénominations principales du serpent NEZ, EYE et SER. Dans toutes il participe donc de la Divinité, puisque

נחש חוה שר.

נץ NEZ est le nom de l'Épervier, symbole de de la Divinité et de la lumière.

יהוה EYE le nom même de l'Éternel. IEYE, *celui qui* — EYE.

et SER le nom du Roi, du Maître du monde.

FIN DU TROISIÈME FRAGMENT.

QUATRIÈME
FRAGMENT.

ALPHABETH ZODIACAL.

En examinant l'alphabeth de la langue hébraïque, en étudiant la signification de chacune de ses lettres, la première observation qui devait se présenter, et cependant celle à laquelle personne, je crois, n'a pensé, pas même Court de Gébelin, c'est que ces caractères conservent les élémens d'un alphabet zodiacal; alphabeth par conséquent primitif, antérieur à celui de vingt-deux et même de seize lettres.

La tradition avait transmis aux Cabalistes une idée confuse de ce fait; mais il paraît qu'ils ne purent retrouver les véritables caractères alphabétiques du zodiaque, puisqu'ils les prirent des lettres qui entrent dans la composition de ces trois noms donnés à la Divinité.

יה אלהים צבאות

IÉ ALÉIM TzBAUT

L'*Éternel-Dieu-des armées.*

On sait que par *armée* les anciens entendaient ici l'ensemble des constellations. L'*Éternel-Dieu-des armées* était l'*Éternel-Dieu-du ciel* ou *des astres. Dieu fit au commencement l'armée du ciel*, dit Moïse (Genèse 2, v. 1). « Veillez sur vous, dit-il aux » Hébreux (Deutéronome 4, v. 19), de » peur qu'élevant vos yeux vers le ciel, et » qu'y voyant le soleil, la lune et les étoiles » *qui sont toute l'armée des cieux*, vous ne » soyez poussés à vous prosterner devant eux » et à les adorer. »

L'erreur dans laquelle tombèrent les Cabalistes était, en quelque sorte, excusable, puisque la langue hébraïque était, en grande

partie, une langue mystique et *formée hiéroglyphiquement*, puisqu'une tradition orale de cette composition avait existé, et puisqu'enfin, dans cette langue, tout semblait se rapporter à la Divinité.

M. Gervais de la Prise, frappé sans doute de la signification attachée au nom de la première lettre de l'alphabeth hébreu (1), publia, en 1803, un ouvrage, intitulé : *Accord du livre de la Genèse avec la Géologie et les monumens humains*, et s'efforça d'y prouver, entre autres choses singulières et paradoxales, que les douze premières lettres de l'alphabeth ont servi, dans l'ordre qu'elles suivent, de dénomination aux douze signes du zodiaque. Outre l'inconvénient qu'avait ce système de ne point constituer un alphabet, l'auteur se vit contraint de recourir à des explications tellement forcées, qu'elles paraissent absurdes.

A-*leph* étant le nom du signe du Taureau; selon lui, א

B-*eth* appartient aux Gémeaux; et la preuve qu'il en donne, c'est que Beth est la seconde lettre de l'alphabeth, et que les Gémeaux, ב

---

(1) א, A-leph, *le Taureau*.

composés de deux êtres, sont le second signe du zodiaque.

ג G-*uimel* est l'écrevisse, parceque l'auteur voit un G figurer au troisième signe du zodiaque.

ד D-*aleth* est le lion, parceque *Del* ou *Delch* signifie, dit-il, imprimer la crainte, attaquer avec chaleur.

ה E-*e* est la Vierge, parceque E entre dans le nom d'Eve, la première femme, et par conséquent doit désigner la femme.

ו U, qu'on prononce *vau*, est la balance, parceque cette lettre désigne un crochet, et qu'on croche la balance pour peser.

ז Z, est le scorpion, parcequ'on nommait *Z-ain* une arme, un fouet dont les blessures étaient comparées à celles que ferait un scorpion, et parcequ'enfin ce fouet était même nommé *Scorpion*. Ici l'auteur s'est trouvé placé, par son système, de manière à rencontrer juste; mais c'est par le pur effet du hasard.

ח E-*th*, est le sagitaire, parceque le mot *été* signifie prendre et répandre la crainte.

ט Th-*eth* est le chevreau, parceque Theuth signifie *cacher*, et que les entrailles des animaux offerts en sacrifice *sont cachées* dans le

corps de ces animaux ; or, l'animal le plus communément offert, était un chevreau.

J-od, est le verseau, parceque le mot *jod*, י
qui est le nom de cette lettre, est, selon l'auteur, composé de *od*, qui signifie butin, dépouille, en sorte que l'auteur fait du vase du verseau une cruche où l'on serre l'or et l'argent.

C-aph, est les poissons, parceque le mot כ
capl siguifie doubler, multiplier, et que *dug*, poissou, fait *duge*, multiplier.

Enfin, *L-amed* est, suivant l'auteur, le ל
bélier, parceque *lem* signifie *guerre*, et qu'on fait usage à la guerre d'un instrument nommé *Bélier*.

On voit combien ce système est invraissemblable ; et certes s'il fallait choisir, j'aimerais mieux admettre celui de la Cabale ou celui de l'anonime, qui, s'inspirant d'elle, voulut prouver que les douze signes du zodiaque étaient relatifs aux douze fils de Jacob.

Si, laissant de côté tous ces systèmes, et avant d'en avoir conçu un nouveau, l'on examine, comme je l'ai dit, l'alphabeth hébreu, on trouvera,

Qu'Aleph est le nom du *Taureau* ; אלף
Beth, celui de la *Vierge* ; בת

מים Que Mem est le nom des *deux ondes du Verseau ;*

נון Nun, celui des *Poissons ;*

תאו Thau, celui du *Chevreau ;*

חת Eth, celui des *Gémeaux ;*

עון Oyn, celui du *Bélier.*

Or, si le nom de ces sept lettres est le nom de sept signes du zodiaque, n'est-il pas probable que les noms des cinq signes restans doivent se trouver dans les autres lettres de l'alphabeth, et que s'ils s'y font moins remarquer, cela tient sans doute à des circonstances qui ont un peu changé la signification des noms donnés à ces lettres, et qui même ont pu la faire perdre entièrement? Je vais prouver que ces autres signes se trouvent désignés de la manière suivante :

Les serres, les crochets de l'Écrevisse par
וו la lettre Y, qu'on nomme *Vau.*

למד Le Lion par le *Lamed.*

La Balance ou les bassins de la balance,
כף par le *Caph.*

זין Le Scorpion par le *Zain.*

גמל Et le Sagittaire par le *Guimel.*

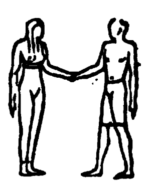
En étudiant la composition des douze mots qui désignent les douze lettres zodiacales, il est facile de reconnaître qu'ils sont, en grande

partie, la transcription en caractères alphabétiques des hiéroglyphes employés pour chaque signe ; cela est particulièrement sensible pour le verseau, les poissons et l'écrevisse qui, présentant des objets doubles, ont formé des mots d'un seul caractère répété deux fois; MM, *les deux lignes ondulées, les deux ondes du verseau ;* NN, *les deux poissons ;* YY, *les deux serres, pinces ou crochets de l'écrevisse.*

Que l'on compare maintenant la forme hébraïque de ces lettres M, N, Y, à celle מ,ן,ו des signes dont elles sont la dénomination, et l'on verra qu'elles en dérivent certainement. J'ai déjà donné l'étymologie hiéroglyphique des lettres M et E ; j'ai fait voir que מ,ה l'une venait des ondulations symboliques de l'eau (pag. 45).



et l'autre, de l'union de l'homme et de la femme.



L'Y hébreu, ו, qui signifie *pinces*, *crochet*,

en a la forme, et cette forme est encore plus approchante des pinces de l'écrevisse dans la lettre grecque Y,



Un semblable rapport n'est pas moins sensible dans la lettre N des Hébreux, נ, où il faut retrouver la forme du poisson, tracé d'abord de cette manière :



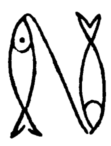
puis ainsi,

d'où l'on a formé :

ן et נ

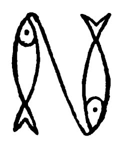
Dans l'Éthiopien ነ, dans le Grec N,

vous retrouverez exactement le signe des poissons dessiné ainsi sur les zodiaques :



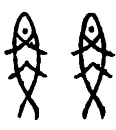
d'où notre N

qui représente *deux poissons attachés, accrochés l'un à l'autre par l'hameçon* ; ce qu'exprime parfaitement le mot N-Y-N, qui est le nom même de cette lettre, puisque l'Y ou *le Croc* est représentatif, en Hébreu, de *la conjonction* ET. Ainsi, en transcrivant lettre pour hiéroglyphe, on aura exactement :



נ-ו-ן
N-Y-N

mot à mot, *poisson-joint à-poisson* ou *poisson-et-poisson*. Observons que, dans les hiéroglyphes chinois primitifs, celui des poissons est également double, le voici :



La lettre T, dont le nom hébreu est *Tau*, désigne, sous cette dénomination, la chèvre sauvage, l'*Oryx*, que les Égyptiens avaient en aversion, et dont ils avaient fait un des symboles du mal. Or, n'est-il pas bien remarquable que, dans le zodiaque égyptien, le chevreau soit représenté avec une queue de poisson,



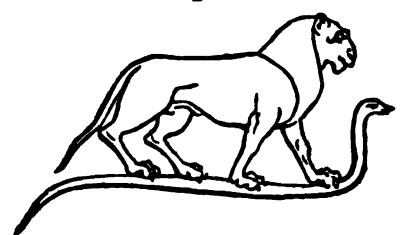
le poisson étant également le symbole de l'aversion, de la haine ?

La lettre L appartient au signe du Lion; et, en effet, elle entre, comme radicale, dans presque tous les noms de cet animal (1). Tout me fait présumer que, dans l'alphabeth

(1) Même dans le mot AR (אר), parceque l'intonation R n'est qu'une modification de celle L. Ainsi, un enfant dit *Malaine* et *Malie* pour Maraine et Marie; comme les Chinois qui n'ont point dans leur langue la lettre R, et qui disent *Ma-li-ya*, *Cu-lu-su*, *Su-pi-li-tu-su*, pour *Maria*, *Crux* et *Spiritus*.

(Voyez *Musæum Sinicum* de Bayer).

de vingt-deux lettres, le mot *Lamed* a rem-
placé le mot *Lis* de l'alphabeth zodiacal ; en λις, ליש
voici la preuve : LIS désigne *un vieux lion ;* ar. לים
ce mot est évidemment composé de Li, ra- ל
cine du mot Lion, et de IS ou S, qui est la ש, יש
transcription du serpent, et qui marque,
comme ce reptile, l'*existence permanente,*
qui dure long-temps ; ce qui est ancien, vieux,
cassé de vieillesse. L-IS est donc mot à mot,
Lion-Serpent ; et dans le zodiaque égyptien,
le lion est, en effet, placé sur un serpent.



Le mot SÉL, qui est la transcription du שחל
même hiéroglyphe, prise dans un autre sens, a, ce qui prouve l'étymologie, la double signification de *lion* et *serpent.*

Quant au mot *Lamed,* nom grammatical de la lettre L, il fut composé pour désigner *un lion plein de force, au milieu de sa carrière;* mais il a perdu cette signification, parce-
qu'elle existait déjà sous le mot LeBA. *La-* לבא
med est en effet composé de La, nom pri- ל

מד mitif et monosyllabique du *Lion* et de MAD, qui veut dire *force*.

La lettre C appartient au signe de la Balance ; כף le nom de cette lettre, *Caph*, désigne une chose *cave*, *creuse*, *une coupe*, *un bas-* جفا *sin*, *les bassins d'une balance*. Deux coupes ont peut-être, dans le principe, occupé le كفّة signe de la Balance..

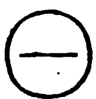
Le hiéroglyphe de ce signe entraîne l'idée كفا d'*égalité*, de *parité*, et le mot CaPh ou CaPhA prend ces significations. On pourrait demander pourquoi la lettre C n'est pas doublée dans ce mot, comme dans ceux qu'on a vu plus haut, puisqu'il désigne deux objets de forme pareille, les deux bassins de la Balance. Ceci mérite une observation. Le mot CC, qui aurait résulté de cette transcription, aurait appartenu à un hiéroglyphe tout différent de celui de la Balance.

C désigne un objet de forme concave, *une coupe*, *un vase*, et formant *un demi-cercle* ; en sorte que CC aurait été le nom du cercle entier. Remarquez, pour preuve de cela, que, dans tous les mots qui désignent un cercle entier, la lettre C, qui est radicale, est toujours doublée. Ainsi, vous aurez en hé-
כר-כב κιρ-κος breu CiR-CeB, *un cercle* ; en Grec, Kir-Kos

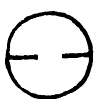
et Ky-Klos ; en français, *Cer-ceau*, *Cer-cle*, *Cy-cle*, *Cir-cuit*, *Cir-culer*; en latin, *Cir-culus*, *Cir-cum*. En hébreu, Ci-CeB, une étoile, toute chose brillante et *circulaire*. Le mot GuiL-GuiL, *roue*, quoiqu'il appartienne à un autre radical, du moins en apparence, est toujours une preuve du principe. En voici une plus évidente. Le grec, Dis-Kos, *disque*, *rond*, *cercle solaire*, est visiblement composé de Dis qui signifie *deux*, *deux fois*, et de Kos qui doit alors désigner un demi-cercle.

κυ-κλος
כ-כב
גל-גל
δισκος
δις-
κος

La même singularité se retrouve dans les hiéroglyphes primitifs de la Chine, puisque cette figure



y désigne *le soleil*, *le disque solaire*; et celle-ci



la *lune*, *le disque lunaire*.

Il résulte de cette observation que les hiéroglyphes ne représentent pas toujours l'objet qu'ils désignent. La lettre Z, pour le *Scorpion*, est un exemple de cet échange de sig- ז

nifications. Le mot *Zain*, qui lui appartient, a formé, dans l'arabe, Zen-*anet*, qui est le nom donné à la station de la lune, depuis le 26.me degré de la Balance jusqu'au 9.me du Scorpion.

Zin est le nom d'une arme, d'une espèce de fouet armé de pointes en fer ou de nœuds en fer, et ayant la forme même de la lettre Zain.

עקָרב On nommait cette arme, ce fouet OQReB, *le Scorpion*, à cause de cette forme même, et des blessures douloureuses qu'il faisait.

La lettre *Gui* convient au Sagittaire; le
גיִרא גר mot GuiR ou GuIRA signifie *lancer des flèches*
גראה ou simplement une *flèche*. GuiRAÉ est le nom du Sagittaire. Ce mot est composé de
ירה ירא Gui et de IRÉ ou IRA qui veut dire *jeter, lancer un trait*; en sorte que le monosyllabe Gui est certainement le radical primitif qui désigne *la flèche*. La lettre hébraïque en a même la forme

Le nom grammatical de la lette G est *Guimel.* Ce mot est composé de *Gui* et de MeL ou Mul, qui signifie *briser, exterminer, couper,* et qui s'emploie en parlant des flèches. La *flèche, le trait, le dard* était, chez les anciens, le symbole de la mort et de celui qui la donne. *Gui* étant le nom de la *flèche,* Gui-MeL signifie mot à mot *flèche exterminatrice* ou *celui qui extermine à coups de flèches,* significations qui rendent parfaitement l'idée que fait naître la vue du Sagittaire.

ג

מול מל

גמל

EMPLOI DU ZODIAQUE POUR FIXER L'AGE DU MONDE.



Les Égyptiens avaient fait le zodiaque dépositaire de l'âge du monde; cet âge était fixé par le *soleil de justice, le soleil Messie,*

באר *le Verbe, le* BAR, *la par-ole de Dieu*, placé dans le signe de la Balance, appelée de son משח nom MeSsiE. Ce signe, qui appartient à l'équinoxe du printemps, ouvrit l'année de la création.

C'est parcequ'on n'a pas connu ce fait important, qu'on a donné au zodiaque plus de quinze mille ans d'antiquité.

L'année de la création était censée avoir commencé le 20 Mars sous le signe de la Balance. Dans cette supposition, le mois nommé *Epifi*, répondait au 20 Juin et au solstice d'été. Le premier des mois égyptiens était celui nommé *Thoth*, commençant le 20 Août. Les Égyptiens ont pu, dans d'autres circonstances, commencer l'année par *Epifi*; mais *Epifi*, dans le principe, n'avait pas été ou n'était pas censé avoir été le premier mois de l'année, puisque l'année de la création ayant commencé au 20 Mars, ce devait être *Pharmuthi*. Et, en effet, ce mot Pha-RMuTh ou Pha-RaMaTz, *le-RaMaDz-an*, désignait *le rétablissement des choses auparavant incinérées, mêlées et confuses; leur débrouillement, l'origine, la racine, le commencement des choses*. Pour supposer un autre ordre primitif, il a fallu donner au mot *Payni*,

Ciceron, *de nat. Deo.*, *lib.* III, §. 56, dit, en parlant de l'Hermès égyptien: *Hunc Ægyptii Thoyth appellant: eodemque nomine anni primus mensis apud eos vocatur.*

Les Éthiopiens nomment encore TheR, de ThoR, nom d'Hermès, le premier des mois de l'année.

פ-רמץ

nom du douzième mois, en supposant Epifi le premier, une signification qu'il ne peut avoir, et abandonner celle qui lui est naturelle. On lui a fait signifier *fin de l'année*, parcequ'en arabe, *Fayne* ou *Fenne* (PheNeHt), فنّة signifie *fin du siècle, du temps*. Le hasard a d'ailleurs voulu que dans les Dictionnaires, copiés la plupart les uns des autres, le nom du chevreau, *Hebeby* ou *Hebeab*, fut rendu par ces mots *Dux gregis*; et on en a conclu qu'Epifi ouvrait l'année, et que le chevreau zodiacal, auquel ce mois répond, était le chef des signes du zodiaque.

Je ne prétends entrer dans aucune discussion astronomique, parceque l'astronomie m'est entièrement étrangère; mais je demanderai pourquoi, si le mot Payni ou Phayni répond au Sagittaire, il ne désignerait pas *la destruction, la mort, faire périr, détruire*, au lieu de *fin du temps*, *fin du siècle*; et encore faudrait-il que, par *fin du temps*, on pût entendre *la fin de l'année*, ce qui ne peut être, puisque le mot PhIN فني ou PhINI porte le sens de la décrépitude qui résulte d'une longue suite d'année, d'un siècle d'existence.

Avec la signification que j'indique, et que

je crois la seule vraie, Phayni rendrait, d'une manière simple et naturelle, le sens hiéroglyphique du Sagittaire; il désignerait les maladies pestilentielles qui ont lieu en Egypte à l'époque où ce mois se trouvait placé; maladies dont le hiéroglyphe était *la flèche*. Le nom arabe de la flèche, NeBeL, vient de NeBeL qui, en hébreu et en chaldaïque, signifie *périr par l'effet de la chaleur ou de l'intempérie de la saison*, et qui désigne les cadavres des hommes et des animaux morts de cette manière (1).

نبل נבל

القوس ܩܫܬܐ

Le nom arabe du Sagittaire QYS, syriaque QySTA, vient de QyS, lequel marque *la dureté, la cruauté, la violence*; *affliger, violenter*. Enfin, au lieu de faire venir le mot égyptien Payni de l'arabe *Phayne* ou *Phenne*, pourquoi ne serait-il pas plutôt composé de l'article égyptien P ou Ph, et de NI, INY, *ravager, opprimer, détruire?* de sorte que Payni ou Phayni serait littéralement *celui qui opprime, détruit*; *l'oppresseur, le destructeur*. On peut bien chercher dans l'Arabe des dérivés de la langue égyp-

(1) Les Perses nomment le Sagittaire, l'*Arc*; les Indiens, la *Flèche*.

tienne; mais je ne pense pas qu'on puisse considérer des mots égyptiens comme dérivés de la langue arabe (1).

Le nom du Taureau, Aleph, le premier dans l'ordre des signes du zodiaque alphabétique, comme dans l'ordre des lettres de l'alphabeth, signifie *le premier, celui qui va devant, le chef, le conducteur; celui qui commence après le nombre mille, qui vient le millième*, ou *qui date d'environ la millième année.*

---

(1) L'article Ph, devant INI, donne l'étymologie du mot FIN, FINIR. Cet article, prononcé P devant EINE (prétérit Hiphil d'INE), forme notre mot Peine, affliction et dureté de travail. Le grec πενια, PENIA, *pauvreté, misère;* le latin PÆNA.

Ph-AINI ou Ph-INI, devenu le nom du destructeur, de l'oppresseur, a formé l'arabe PhENI, qui désigne *la destruction, la mort; le temps qui l'amène; le temps de finir, de mourir; la fin du temps; la caducité, la vieillesse.*

Comme cette mort était figurée par des traits remarquables sous le double rapport, et de la *pointe* qui les termine, et des plumes qui sont à leur partie postérieure, le mot PÈN ou PhEN, פן, a signifié *pointe, angle, sommet*, et *penne*, plume d'oiseau.

INI ou AINI, sans article, a fait le grec AIN-ος, *violent, désastreux;* l'hébreu AIN, אין, *rien, néant.*

Il signifie aussi *vaisseau*, *barque*, et dans le zodiaque égyptien, on trouve le Taureau sur une barque. (Voy. pl. 7, fig. 2).

Il désigne la *science*, la *doctrine* (1).

Ce nom pourrait servir à fixer l'âge du zodiaque beaucoup mieux que n'aurait pu le faire le mot *Payni*, lors même qu'on trouverait dans les significations de ce mot celle de *fin de l'année*.

En effet ;

Aleph est le nom du taureau zodiacal, et ce nom, on vient de le voir, signifie *être le premier*, *marcher devant*, *conduire* ;

Il est placé en tête de l'instruction astronomique ; et si nous l'analysions, nous ver-

---

(1) *Kou*, en chinois, signifie *ancien*, *doctrine des anciens*, et *Taureau* et *Bélier* ; le premier et le dernier des signes du zodiaque. Dans l'ordre des signes, chez les Orientaux, le *Taureau* et le *Bélier* sont en effet placés à la tête des autres ; car *la Vache*, Khow, ou *la mugissante*, GOE, געה, n'a fait que céder la première place à la *Souris*, dont le nom MOU ou MOUS, comme en latin est aussi le nom de la *Vache* ou du *Taureau*, Mou, en chinois ; dans l'hébreu et dans l'arabe PaR ou PhaR, *Souris*, désigne aussi *le jeune Taureau*. Le changement d'ordre qui paraît ici indique donc l'ordre primitif, car la souris n'a passé à la tête des signes que parce qu'elle portait le nom *du jeune Taureau*, *du premier Taureau*.

rions qu'il signifie *première instruction, premier enseignement*, parceque chaque signe offre une instruction particulière.

En se référant à la chronologie mosaïque, le mot Aleph marquerait même la date de l'invention de l'astronomie. Ceci n'est pas plus extraordinaire que de déduire cette date de la signification du mot *Payni* et de la présence du disque solaire dans le signe de la balance, lorsqu'on ne peut pas même interpréter un seul des signes hiéroglyphiques qui devraient nous expliquer pourquoi ce disque se trouve là.

J'ai donné des preuves assez fortes et assez multipliées de la ressemblance qui existe entre les symboles hébraïques et les symboles égyptiens; je n'ai pas besoin de rappeler que le nom de *Seth* était célèbre chez les Egyptiens, que l'étoile caniculaire l'étoile d'Hermès le même que Seth portait en Egypte le nom de Seth-os, on comprendra sans peine que cette terminaison OS n'est point une finale grecque; on a vu qu'OS (3.e Frag., pag. 85) désignait *une étoile, une constellation lumineuse.* SeTh-OS, est donc *l'étoile lumineuse de Seth.*

Le lecteur sait encore que dans tout l'Orient

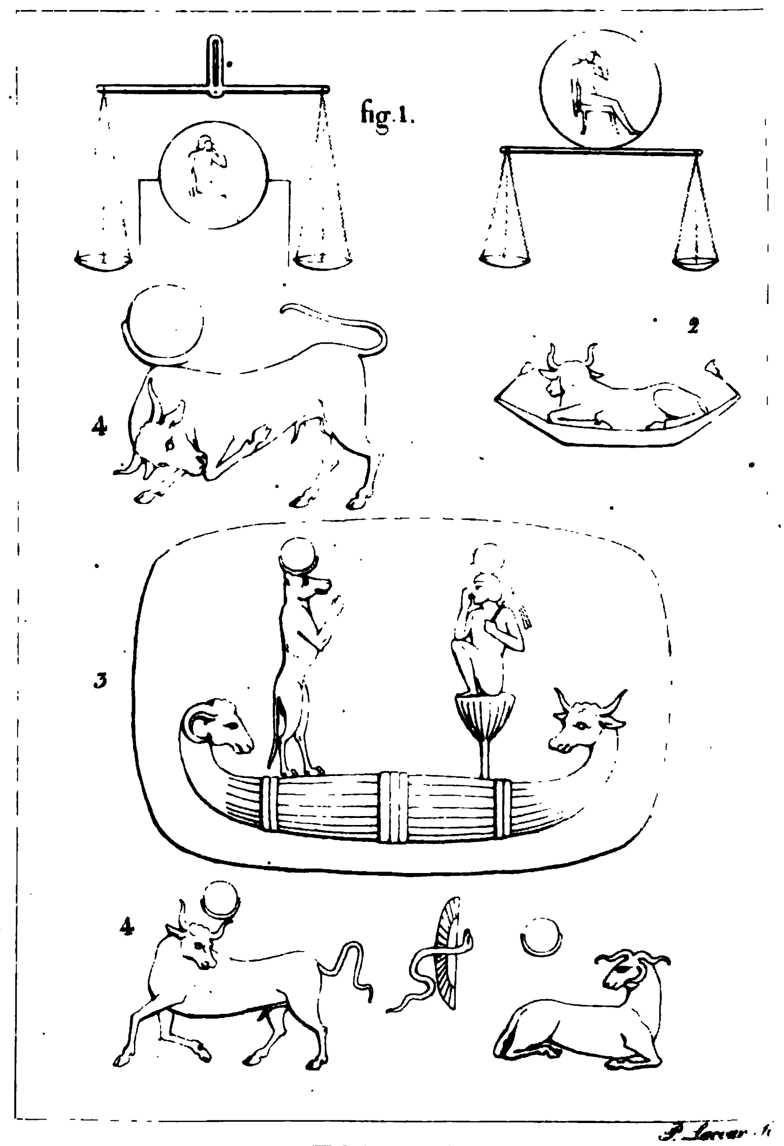
on attribuait à ce même Hermès, à ce même Seth, l'invention de l'astronomie.

Or, les livres Ambriques ou Hébraïques, dépositaires de la sainte doctrine, de la science des anciens, livres dans lesquels Moïse prit les matériaux dont il composa la Genèse, attribuaient à Seth l'invention de l'astronomie.

Seth, suivant les traditions hébraïques, mourut vers l'an du Monde actuel 1042; si l'on suppose que Seth découvrit les lois astronomiques environ 40 ans avant sa mort, cette découverte aura eu lieu vers l'an 1000 du Monde, à cette époque le soleil allait ouvrir l'année, en entrant dans le signe du Taureau, comment se fait-il donc que le nom du Taureau *Aleph* veuille dire celui qui est *le millième, qui arrive le premier après le nombre mille ?*

Mais si le Taureau fut le premier des signes du zodiaque, le Bélier dut être le dernier. Comment se fait-il encore que son nom
עין OYN, qu'on prononce AIN, marque en effet *le temps fixe, déterminé*, le temps qui finit, qui termine, après lequel il n'y a *rien*
אין (AIN, *rien*).

Recourons aux monumens et prenons le plus ancien.



P. Lenoir f.

FIGURES
ZODIACALES.

Dans le zodiaque d'Esné (1), *le soleil s'éclipsant* ou *venant d'être éclipsé*, est placé sur le signe du Taureau et sur celui du Bélier; la position de ces signes annonce assez le commencement et la fin de l'année.

Le *Taureau* qui la commence *est au passé, marche vers le passé*; le *Bélier* qui la finit, est au contraire *au futur* ou *tourné vers le futur*. (Voy. 2.me Fragment); le repos dans lequel il se trouve, désigne évidemment la fin, ici la fin de l'année.

Ce n'est pas tout. Entre ces deux signes est le serpent ailé, empruntant le nom, la tête et les ailes de l'épervier NeZ. Sous cette dénomination qui résulte de ses attributs, il est (3.me Frag., pag. 86), le symbole de *la lumière sydérale*, celui de l'*origine*; de l'*origine de la nature*; il marque l'*époque ancienne, le point de départ*; *le point où les choses ramenées à leurs principes et se résolvant en elles-mêmes, recommencent à être*; *l'époque où la nature se renouvelle, reparaît en germe*; *le printemps*.

Le *disque solaire*, placé dans ce zodiaque sur le Taureau et le Bélier, n'est pas celui

---

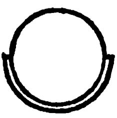
(1) Planche 7, Fig. 4.

du soleil, *voiturant* avec lui comme dans un tabernacle, dans un pavillon, le réorganisateur, *Menès, le Messie; l'Envoyé qui doit éclairer l'univers; le Verbe qui doit faire jaillir la lumière:* c'est *le soleil ramené au point de son départ* où se trouve AIN, *le néant.* C'est *le soleil ramené à son principe, prêt à se résolver en lui-même, prêt à rentrer dans les ténèbres et en sortant à l'instant: mourant et renaissant* de lui-même comme le Phœnix,
פ-עין dont le nom est Ph-OYN, *le temps fixe, déterminé.* C'est *le soleil finissant et recommençant sa course* à ce temps fixe; s'éclipsant, en quelque sorte, pour la finir, et sortant au même instant des ténèbres pour la recommencer. Ce n'est donc pas le disque solaire pur;

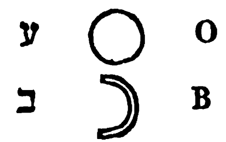
mais le disque *solaire contenu, caché à la terre par le contenant,*



et formant avec lui ce hiéroglyphe,



dont la transcription alphabétique donne le mot



OB qui marque l'*obscurcissement solaire*, c'est-à-dire, l'*éclipse de la lumière du soleil* (*celle aussi de la lune*), *la lumière du soleil cachée par les nuages* (1).

Si je devais traiter à fond des hiéroglyphes, je recueillerais tous les monumens qui prou-

---

(1) Voy. Int., pag. xxxjx. Dans le sens moral, c'est la sagesse cachée aux profanes, ne se manifestant point encore par la rosée, par les gouttes de pluie. C'est la sagesse entourant le disque du ciel, et qui pleut la science et l'intelligence. « επιςημην και γνωσιν συνεσεως εξωμβρισεν η σοφια. » *Scientiam et cognitionem intellectûs distillavit sapientia.*

vent que l'invention du zodiaque date de l'époque fixée par le nom du Taureau; mais je le répète, et je prie le lecteur de ne pas l'oublier; je ne fais que proposer l'examen d'un nouveau moyen à employer pour parvenir à interpréter les hiéroglyphes. Ce sera donc assez, pour atteindre ce but, de citer encore un seul de ces monumens. (Voyez planche 7, fig. 3). Je le prends dans le recueil d'antiquités publié par le comte de Caylus.

Ce monument représente un faisceau de papyrus, prenant la forme d'une barque, une des formes signifiées par le mot *Aleph*. Sur ce faisceau sont placés, à droite et regardant le passé, Horus ou le Soleil; *la lumière solaire*, AUR; *le Soleil naissant, le Soleil à son* AUR-ORe, sortant du sein des eaux (*de l'infini, de l'espace*), comme la tige de Lotus sur laquelle il est assis. A gauche et tourné vers l'orient, c'est-à-dire, regardant l'avenir, un cynocéphale debout et ayant les mains élevées. Ce faisceau est terminé du côté du soleil par le signe du Taureau, au passé; et de l'autre côté, où se trouve le cynocéphale, par celui du Bélier, au futur. Au reste, je n'insiste point sur ces distinctions

du passé et du futur, parceque j'ignore si le graveur a rendu le sujet dans le sens même de l'original.

Le faisceau de Papyrus, dans les hiéroglyphes, désignait *les temps anciens, les temps primitifs, ce qui est très ancien.* Cette signification nous a été transmise par Horapollon, et l'on en trouve la trace dans la langue hébraïque. ALiM y désigne *un faisceau*, et tient à OLiM ou ALiM de la même langue, et qui signifie *autrefois, le temps caché, le premier temps, celui de la jeunesse; l'enfance du temps, le premier âge du monde.* Cette signification, rapprochée du premier et du dernier signe zodiacal, ne peut indiquer que l'*année ancienne*, lorsque le soleil l'ouvrait par le signe du Taureau, et la fermait par celui du Bélier.

אלם

עלם

Si l'on veut connaître le sujet de ce petit monument, il suffira de remarquer que le cynocéphale, d'après l'explication donnée par Horapollon, désigne *la lune et sa conjonction avec le soleil, et que le cynocéphale porte ici le symbole de la lumière éclipsée.*

Que debout et les mains levées au ciel, comme dans ce monument, il marque *le lever de la lune.*

En sorte que ce tableau hiéroglyphique

est relatif à une *conjonction de la lune avec le soleil, laquelle eut lieu le matin au lever du soleil; et lorsque cet astre ouvrait l'année en entrant dans le signe du Taureau, ce qui est l'année ancienne.*

Si les Égyptiens avaient cru sincèrement à cette antiquité de quinze mille ans que leur attribuaient, en apparence, certains zodiaques, et dont ils se flattaient devant les profanes et les étrangers, l'auteur de ce monument, ou plutôt l'auteur du dessin primitif dont ce monument n'est qu'un extrait et la copie, aurait-il donné à l'année qui s'y trouve signifiée l'épithète de *très ancienne*, et employé, pour l'exprimer, un hiéroglyphe qui rappelle le souvenir d'*une époque cachée?* époque qui est celle où les hommes, encore dans l'ignorance, ne connaissaient pas même, disait-on, les premières découvertes de l'agriculture, et se trouvaient réduits à chercher leur nourriture dans la racine de quelques plantes, et particulièrement en Égypte dans celle du papyrus; ce qui les fit nommer *Papyrophages* (1).



(1) Le nom de cette racine est en arabe, NaBeCh, de נבח, NaBE, vous remarquerez que ce nom est celui des Nabi, des Prophètes, des Sages.

Les Égyptiens distinguaient plusieurs créations ou plusieurs *émissions du Verbe, de la Parole; du Silé, de l'Envoyé, du Messie; du Messie envoyé pour éclairer le monde et renouveler la face de la terre.* Le texte de Moïse le prouve. On sait que le mot BaRA, *créer*, de la Genèse, ne peut, de même que le *Ktizein* des 70 et le *creare* de la Vulgate, se restreindre à cette signification particulière de produire quelque chose de rien. (Voyez le Dict. de Leigh). κτιζειν

Les Egyptiens faisaient symboliquement sortir le monde de l'*œuf* de Cneph; j'en ai parlé avec assez de détails dans le troisième Fragment. Cet *œuf* se nommait BaR du nom même de la création; il procédait de *la bouche* de Cneph; il était *son fils, son verbe, sa parole; sa parole lumineuse éclairant le monde*; c'est la signification du mot BAR: ainsi *parler c'était créer*; et lorsque Moïse, dans le premier chapitre de la Genèse, répète à chaque nouvelle création *et Dieu dit*, cela veut dire *et Dieu créa*.

Or, ces mêmes Égyptiens plaçaient *la première création, la première émission du Verbe au départ des sphères dans le signe de la Balance.* Voilà le fait et la cause de l'erreur où

sont tombés Dupuis et les astronomes modernes qui l'ont suivi. Certes, il est bien extraordinaire que ceux qui se sont appuyés de la présence du disque solaire (je devrais dire du pavillon de SiLÉ), dans le signe de la Balance, pour attribuer au zodiaque plus de quinze mille ans d'antiquité, malgré le vide affreux dans lequel ils se plongent, pour en suivre l'existence et en expliquer la conservation dans une succession de plus de neuf mille ans, il est bien extraordinaire, dis-je, qu'ils n'aient pas vu que le zodiaque, chez les anciens, n'était pas seulement le tableau de la marche annuelle du soleil, mais encore le monument historique de la marche de cet astre, depuis l'époque où l'on plaçait la création du monde et le débrouillement du cahos. Les savans qui font leur étude de l'histoire de l'astronomie, devaient plus que personne pressentir l'existence de ce fait, d'ailleurs facile à déduire de certaines traditions. Le passage suivant, extrait du mémoire de M. Dupuis, imprimé à la suite du traité d'astronomie par Lalande, devait mettre sur la voie.

« Les Égyptiens, dit l'auteur, faisaient » commencer l'univers *à la Balance*, et fai» saient partir de ce point toutes les sphères.

» Les Perses fixaient la création de toutes » choses au départ des sphères *au Taureau.* » Le Scoliaste de Ptolémée lui-même distin- » gue plusieurs créations, et, entre autres, » *la primitive,* celle qu'Esculape disait avoir » eu lieu *sous la Balance* ».

On n'a pas oublié qu'AS-CLEPI, Esculape, l'*homme à tête de chien,* est Hermès, l'inventeur de l'astronomie. Or, cet Hermès, le même que Seth, avait existé avant le déluge, et la division du zodiaque en 360 parties ou degrés, est conforme à celle que l'année avait alors; voyez-en la preuve dans l'histoire du Calendrier par Court de Gébelin.

Comme ce zodiaque était censé dater du jour même de la création, l'idée se conserva long-temps que le monde avait commencé le jour correspondant à celui qui ouvre l'année.

Pour maintenir cette tradition, on l'exprimait symboliquement par *des œufs* coloriés qu'on se donnait en cadeau le premier jour de l'an. L'*œuf,* on vient de le voir et on l'avait vu encore précédemment, désignait *la création,* et il en portait le nom. La couleur dont on le peignait, était celle de la lumière, du calorique nommé AUR, *feu* et *lumière,* אור

par Moïse, dans le célèbre *fiat lux*; et remarquez que cet écrivain sacré, élevé dans la science secrète de l'Égypte, ayant à représenter la masse inerte de l'univers, le *Tohu-Bohu*, le vide de la nature avant le renouvellement des êtres animés et organisés, fait allusion au symbole de l'*œuf*, en disant que cette masse *était couvée* (c'est l'expression même dont il se sert), par *le souffle de Dieu*; par *l'esprit, la chaleur vivifiante de Dieu.*

Les prêtres égyptiens qui, du temps d'Hérodote, attribuaient à leur monarchie, lorsqu'ils parlaient aux étrangers, une antiquité de près de douze mille ans, interprétaient le zodiaque comme l'ont interprété les astronomes modernes; jaloux de leur science, ils en gardaient la véritable interprétation, et ne la communiquaient que dans les mystères. Il leur était d'autant plus facile d'en imposer, même sans recourir au zodiaque, que, dans le principe, ils avaient eu des années de quatre et même d'un seul mois (1).

---

(1) Αιγυπτιοις δε μηνιαιος ην ο ενιαυτος, ειτα τετραμενος, ως φασι.

Ægyptiis menstruus annus fuit; mox quadrimestris, ut ferunt.

Plutarchi Numa.

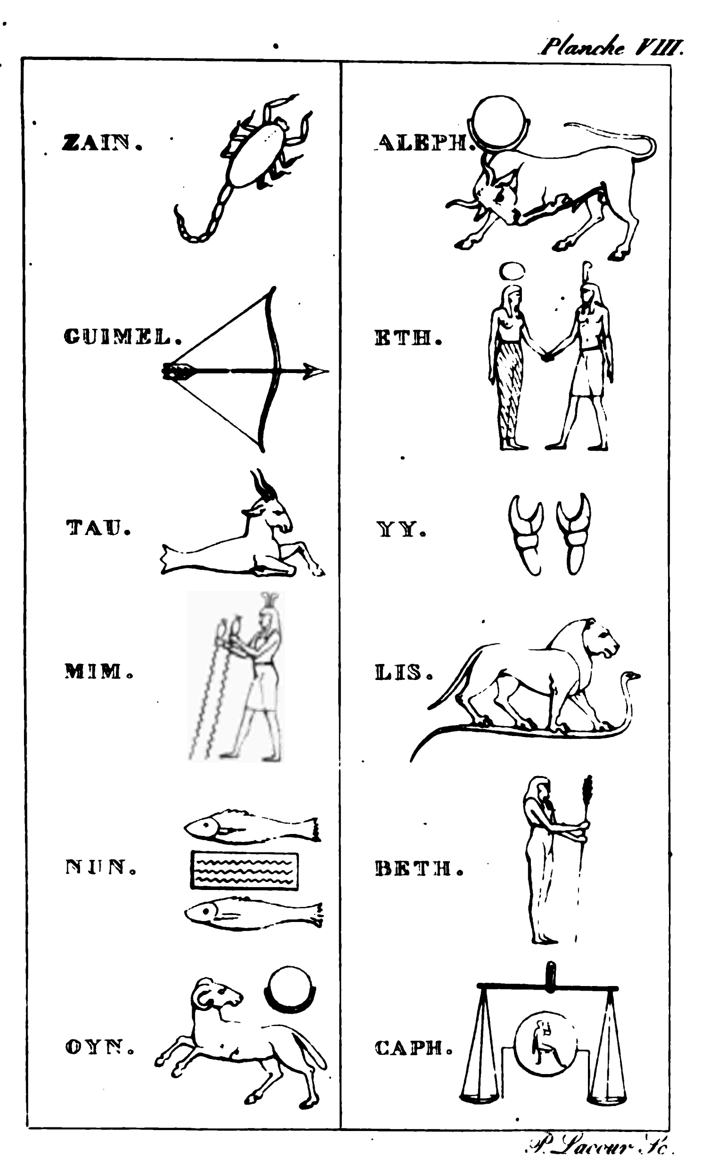
Lorsque la division de l'année dut être changée, les Égyptiens inventèrent de nouveaux zodiaques nommés *Tables astronomiques*, et qui marquaient exactement les révolutions des planètes, le lever et le coucher des étoiles; tel fut le cercle d'or d'Osymandias ou ISO-MANDÈS.

Je borne ici tout ce qu'il était nécessaire de dire sur l'existence d'un alphabeth zodiacal dans l'alphabeth de la langue hébraique, et sur l'usage qu'on a fait de ce zodiaque pour fixer l'âge du monde. Je crois être fondé, par l'alphabeth zodiacal, à n'attribuer au zodiaque que quarante-cinq ou quarante-huit siècles au plus d'existence; et par l'usage qu'on a fait du zodiaque, je pense avoir expliqué la cause de l'erreur, qui a pu faire croire que ce zodiaque avait plus de quinze mille ans d'antiquité. Il ne me reste plus qu'à reproduire, dans leur ordre, les caractères de cet alphabeth véritablement primitif. Le voici :

1. א, A, Aleph, *le Taureau, le Bœuf.*
2. ח, E, Eth, *les deux Êtres, les Gémeaux.*

3. ו, Y, Yy, *les Serres, les Pinces de l'Écrevisse.*
4. ל, L, Lamed ou Lis; *le lion.*
5. ב, B, Beth, *la Vierge.*
6. כ, C, Caph, *les Bassins de Balance.*
7. ז, Z, Zain, *le Dard du Scorpion.*
8. ג, G, Guimel, *la Flèche exterminatrice, le Sagittaire.*
9. ת, T, Tau, *le Chevreau, l'Oryx.*
10. ם, M, Mim, *les Eaux, le Verseau.*
11. ן, N, Nun, *les Poissons.*
12. ע, O, Oyn, *le Bélier.*

On remarquera, sans doute, que le premier et le dernier de ces signes ont été les symboles de la Divinité; que ces signes sont ici désignés par les lettres A et O; que chez les anciens *Dieu était le commencement et la fin; le premier et le dernier;* que les Chrétiens conservèrent cette définition; qu'elle existe dans l'Apocalypse, où l'on fait dire à Dieu qu'il est l'Alpha et l'Oméga. On se rappelera que l'on gravait ces deux lettres sur les monumens des premiers Chrétiens; mais ce qui ne sera pas moins digne d'attention, c'est que les expressions de St. Jean qui, en apparence, font allusion à l'ordre des lettres de



ALPHABET ZODIACAL.

l'alphabeth grec, sont évidemment la trace du souvenir de cet antique alphabeth zodiacal où les lettres A O sont les caractères des deux grands symboles de la Divinité, tandis que, dans l'alphabeth grec, ces deux lettres n'ont aucune signification (1).

FIN DU QUATRIÈME FRAGMENT.

---

(1) JEAN, l'évangeliste, portant le nom de l'Initiateur aux mystères d'Hermès et à ceux d'ISO, JOANNÈS, a passé, aux yeux de quelques philosophes, pour un initié aux plus secrets mystères de l'Égypte. Le début de son Évangile et son Apocalypse favorisent cette opinion que l'Église semble même avoir respecté, en laissant entrevoir, dans une prose ancienne, qu'il avait eu le prétendu secret de faire des diamans et même de l'or; expression symbolique qui, prise à la lettre, a causé la ruine de plusieurs adeptes. Voici cette prose, dont Adam de St. Victor qui vivait au 12.e siècle, est l'auteur :

Cum gemmarum partes fractas
Solidasset, has distinctas
Tribuit pauperibus.
Inexhaustum fert thesaurum,
Qui de virgis fecit aurum
Gemmas de lapidibus.

Vincent de Beauvais a dit la même chose, *In speculo naturali.*

Voyez Hist. de la philos. hermét., tom. 1, pag. 20.

CINQUIÈME
FRAGMENT.

ÉTYMOLOGIE HIÉROGLYPHIQUE
DES LETTRES B ET T, EN HÉBREU ב, ת, ט (1).

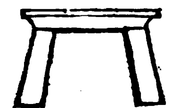
ב B, en hébreu, signifie *dans, en, au, avec*, etc. Ces significations proviennent du hiéroglyphe dont cette lettre est la transcription, et elles font pressentir la forme de ce hiéroglyphe.

בת Le nom grammatical de cette lettre BeT, est celui de l'*ha-BIT-ation*, de *la maison*. Le mot BT est composé de deux lettres qui ont à peu près la même étymologie hiéroglyphique ; il en résulte que B, ב, quoique seul, indique *un objet ayant la capacité nécessaire pour en contenir un autre.*

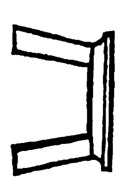
(1) L'étymologie hiéroglyphique des lettres de l'alphabeth devait être le sujet d'un fragment assez considérable ; mais j'ai cru devoir me borner à ce qui est relatif aux lettres B et T, afin d'éclaircir ce que j'ai dit du Tohu Bohu, pag. 75 et 82.

Pour exprimer cette faculté de contenir inhérente à tel objet, on s'est servi de la forme même du *contenant par excellence* à l'égard de l'homme, c'est-à-dire, de celle de *maison* où il est contenu.

Ainsi, ce hiéroglyphe,



qui représente une habitation égyptienne, a donné, par l'effet d'un renversement qui a lieu dans la plupart des lettres de l'alphabeth hébreu, ce caractère (1)



d'où vient ב en hébreu, et le hiéroglyphe chinois 匚, *Fam*, qui signifie *boîte*, *coffre*.

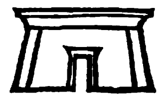
---

(1) Ce renversement est facile à concevoir. Les hiéroglyphes s'écrivaient de haut en bas, et les caractères alphabétiques de droite à gauche ou de gauche à droite horizontalement.

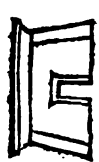
Dans la langue hébraïque, le hiéroglyphe a été renversé du côté gauche, parceque les mots y sont tracés de droite à gauche à l'orientale.

Quand il a fallu tirer de ce signe le caractère usité dans les langues occidentales, on l'a renversé au contraire de gauche à droite.

L'étymologie hiéroglyphique de la lettre B, est aussi facile à reconnaître que celle du *Beth*, ב, hébreu, puisque le hiéroglyphe de l'habitation était plus exactement encore représenté de cette manière :



lequel, renversé à l'occidentale, donnait



d'où , en arrondissant les traits latéraux à droite.

Dans l'éthiopien, le B, በ, a conservé la position du hiéroglyphe, et s'est seulement arrondi à la partie supérieure.

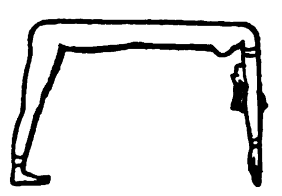
De B*e* désignant une *maison*, sont venus les mots BeT ou BaT, *maison*, BeNE, BaT-*ir*, *édifier*, et beaucoup d'autres. בנה, בת

De B*e* vint aussi l'égyptien Bar-is, *un Bateau*, *une Bar-que* considérés comme l'ha-bitation maritime et mobile de l'homme. Ce mot B*ar-is* n'a pas été conservé dans ce qui nous reste de la langue hébraïque ; mais on retrouve un de ses dérivés dans le mot PaR-iS, פרש qui signifie *cheval*, *chevalier*, parceque le cheval était en Égypte le symbole de la navigation.

Il existe, entre la lettre B et la lettre T, ב ת en hébreu, un rapport d'étymologie fort remarquable, et que cependant on n'a point remarqué.

Ce rapport existe même encore dans l'arabe où le hiéroglyphe a été renversé totalement pour former les caractères ب ت ث, qui ne diffèrent entre eux que par les points diacritiques, et désignent, le premier caractère, la lettre B, et les deux autres, la lettre T.

Lorsque les Égyptiens voulurent représenter *la nature contenant en elle tous les êtres créés*, ils donnèrent à ISIS la forme de la maison hiéroglyphique, ils la représentèrent de cette manière :

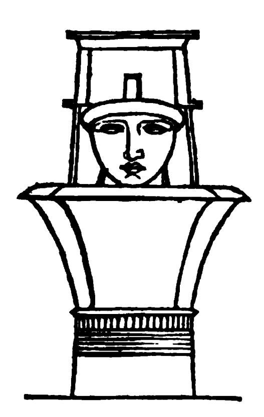


Cette figure désignait alors *le tout*, *la totalité*, et c'est de sa simplification qu'ils formèrent la lettre ת, T, devenue ainsi radicale des mots qui désignent *la totalité* comme le hiéroglyphe.

Cette même lettre, placée à la fin des mots, leur donna une valeur *plurielle* et *féminine*.

Dans d'autres circonstances, lorsqu'il n'était pas possible de représenter la nature embrassant ainsi la forme de l'habitation, comme, par exemple, dans les chapitaux symboliques, on traçait la tête d'ISIS, et

l'on plaçait au-dessus d'elle la maison hiéroglyphique, comme on le voit ici :



La nature ainsi figurée, c'est-à-dire, prenant la forme de la maison, et privée des signes astronomiques qui remplissent dans les zodiaques sa capacité intérieure, et dont elle *borne*, *limite* le nombre et l'étendue, signifia nécessairement *vide*, *néant*; ce vide, ce néant fut nommé TEOU BEOU (ou *Tohu Bohu*), *grand vide*. תהו בהו

Comme ce vide occupait la partie basse de la nature, la partie haute étant occupée par



OL, *le très haut*, le mot TET désigna *ces* תחת על

lieux inférieurs, et par suite, *toute partie inférieure.*

Mais Te devint alors l'intonation par laquelle on désignait plus particulièrement la *Ter-re*, *la Roulée*, *la Tour-née*. Avec cette nouvelle signification, le hiéroglyphe prenait une nouvelle forme ; Isis était alors figurée *roulée* en effet, *arrondie sur elle-même* de cette manière :



Pour rendre ce hiéroglyphe en caractères alphabétiques, il fallait nécessairement renoncer au T, ת, créer une nouvelle lettre, et lui laisser néanmoins à peu près la même intonation, puisque à cette intonation se rattachait l'idée de *totalité* que réveillait la vue d'Isis, symbole de toute la nature.

La figure qu'on vient de voir forma donc, en se simplifiant, celle-ci :



qui, renversée dans l'écriture alphabétique, donna :



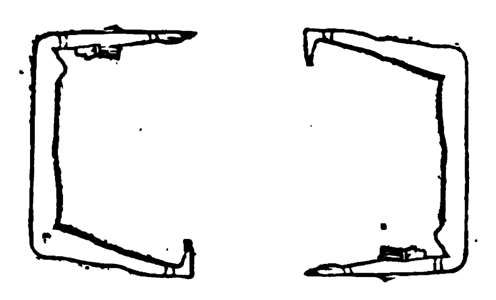
d'où vient le ט, Th, hébreu, le ϑ *Thêta* ou θ grec. Alors le mot qui dé-signa ce *roulement sur soi-même* de la nature inférieure, ne fut plus TOUT; mais ThOUT, *la terre limoneuse, fangeuse*, c'est-à-dire, *la terre non séparée de l'eau. L'état de la terre avant que le Créateur eut fait paraître le sec* ou *l'aride*, ne fut plus TI ou TIN ou TIT; mais ThI ou ThIN ou ThITh.

תות טות

תי תין תית

טי טין טיט

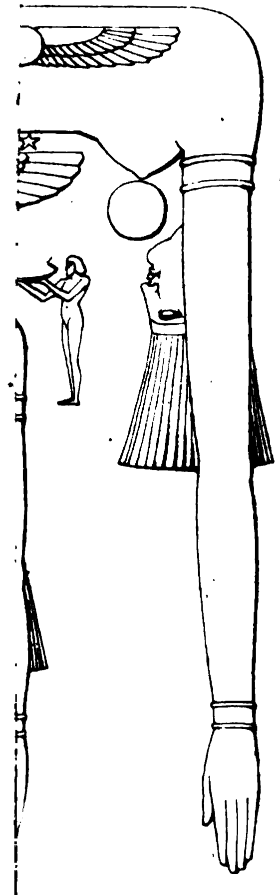
Les mots *Teou* et *Beou* (Tohu Bohu), dont les doctes Hébraïsans sont si en peine ; dont ils n'ont pu découvrir l'origine, et dont ils n'ont connu que bien imparfaitement la valeur, dérivent évidemment des hiérogly-phes cités, et qui se trouvent sur tous les monumens astronomiques égyptiens placés ainsi :



ou comme on les voit dans la gravure ci-jointe (planche 9), avec le hiéroglyphe de
טיט ThITh, *la limoneuse.*

Ce bas-relief est pris du portique du grand temple de Philæ; je n'en entreprendrai pas l'explication. Les détails dans lesquels il m'a fallu entrer pour bien faire connaître le bas-relief de l'initiation, prouvent qu'il serait impossible de le faire d'une manière succinte,

Planche IX.

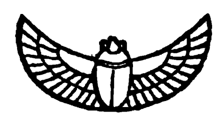


P. Lacour Sc.

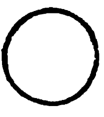
j'invite seulement le lecteur à remarquer les *trois* OL ou globes ailés, répondant au mot ALeim de Moïse;



Le créateur des sphères avant leur création, *le scarabée.*

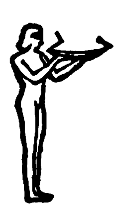


L'émanation lumineuse *du Verbe*, le disque solaire;



Le même Verbe tenant la barque, c'est-à-

dire, retenant encore, d'un bout du monde à l'autre, le mouvement de l'armée du ciel (1).



ב B, dérivé directement de *la Mai-*
בהו *son*, donne donc au mot BEOU la significa-
tion de *maison vide; vide, néant*; de là le
بها mot BEA, en arabe, *maison vide, le vide*
בהי *qui existe dans l'intérieur d'une maison*. BEI,
בא בב *vide, néant*; BA, l'*entrée d'une chose*; BeB,
cavité, enfoncement, porte, etc.

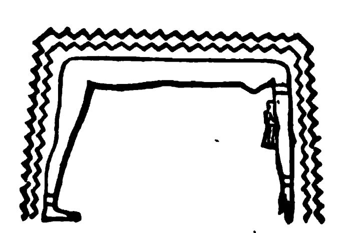
ת, T, dérivé de *la nature, de la grande unité embrassant la forme de la maison*, marque d'abord cette *unité*, cette *solitude*; puis ensuite *la maison, un édifice, une maison, l'intérieur de cette maison, une salle, un vestibule.*

---

(1) Ce n'est qu'un aperçu; l'étude du bas-relief pourrait modifier quelques-unes de ces explications.

Au-delà de cette partie du monde créé, dont la nature ainsi figurée posait *les bornes* et *les limites* (TOU), les Égyptiens plaçaient l'*immensité*, l'*infini*, l'*abîme;* cet infini était figuré par les ondes d'une mer sans bornes et sans profondeur mesurable ; ce qu'indiquait leur prolongement extraordinaire. Ces ondulations, qui déjà avaient formé la lettre M et servi de racine hiéroglyphique aux mots IM, *la mer*, et MIM, *les eaux*, désignaient, ainsi qu'on l'a vu dans le second fragment, l'*amas*, l'*abondance*, l'*immensité;* leur transcription en caractères alphabétiques, *attachée* à tous les mots masculins de la langue hébraïque, fit passer l'objet désigné par ces mots du singulier, au duel et au pluriel.

La nature, encore vide et plongée dans l'infini ou l'immensité de l'espace, était donc figurée ainsi :



et formait un hiéroglyphe composé de



-תהו TEOU-

et de

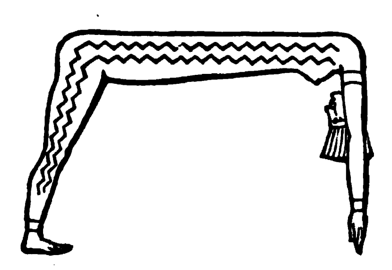
ם- -M

formant, dans leur rapprochement et par la
תהם transcription alphabétique, les mots TE-M
תהום et TEOU-M, désignant *ce qui est sans fond; une mer sans bornes* ou *placée au-delà des bornes de la nature, un abime, un gouffre immense.* Or, il est évident que ces significations furent celles du hiéroglyphe lui-même.

C'est dans cet *infini de la nature* antérieur à la création, que les Égyptiens plaçaient leur système zodiacal; ce qui indiquait assez visiblement qu'on devait rapporter l'époque primitive des révolutions solaires, marquées dans ce système, à celle où l'on plaçait la

création du monde et la cessation du vide dans la partie de l'espace où se trouve le monde créé.

Enfin, lorsque les Égyptiens voulaient rendre l'idée de l'*infini de la nature*, idée différente de celle de *la nature dans l'infini*, ils plaçaient les ondulations hiéroglyphiques de l'infini sur la nature même ;



C'était alors *la nature insondable*, *couverte par un abime d'eau*; *la portion de la nature abimée sous les eaux*, *sous la grande abondance des eaux*; *les cataractes du ciel.*

FIN DU CINQUIÈME FRAGMENT.

SIXIÈME FRAGMENT.

APPLICATION DU SYSTÈME D'ÉTYMOLOGIE HIÉROGLYPHIQUE DE L'HÉBREU.

Exemples de l'usage qu'on pourrait faire du système d'interprétation suivi dans les Fragmens qui précèdent, pour éclaircir quelques faits historiques, antérieurs ou même postérieurs à l'invention de l'écriture alphabétique.

SIXIÈME
FRAGMENT.

CONJECTURES

SUR L'ORIGINE ET SUR LA FORME PRIMITIVE DES MONUMENS DE L'ART STATUAIRE, SUIVIES DE QUELQUES RECHERCHES SUR LES USAGES ET LES INVENTIONS DONT CES MONUMENS FURENT LA CAUSE.

L'OBSCURITÉ la plus profonde semble cacher pour jamais l'origine des beaux arts, et celle de la plupart des inventions et des usages de l'antiquité. Les recherches des savans sur ces différens sujets, ont enrichi l'archæologie de plusieurs ouvrages où l'érudition est prodi-

guée, pour faire valoir des conjectures souvent ingénieuses, mais qui, plus souvent encore, n'étant basées que sur des paradoxes philosophiques, susceptibles d'être facilement combattus, ne nous mènent à rien de positif.

Ces recherches ne peuvent sur-tout servir à expliquer, d'une manière satisfaisante, pourquoi les premiers monumens de l'art statuaire eurent chez tous les peuples anciens la forme de piliers, de simples bornes ou pierres dressées, de colonnes équarries, nommées *Stèles* (1).

Mille témoignages, qu'il est inutile de citer, puisqu'ils le sont tous dans ces mêmes ouvrages, prouvent cependant le choix de cette forme singulière; par elle, le nom grec qui désigne une colonne, désigne une statue. La même chose a lieu dans l'hébreu, dans l'arabe (2).

Dire, comme l'auteur de l'ouvrage sur les

---

(1) στηλη, *cippe, colonne* propre à recevoir une inscription.

(2) « En grec, le mot KION, *une colonne*, signi-
» fiait encore une statue, dit Winkelmann, dans les
» plus beaux siècles de la Grèce ».

Chez les Hébreux, מצבה MiTZBE, et chez les Arabes, عمود AMUD, ont les mêmes significations.

cultes qui ont précédé l'idolâtrie, que ces bornes, ces colonnes ne furent révérées, que parcequ'elles étaient le signe mémoratif de quelque pacte relatif aux limites, c'est, je crois, méconnaître la cause de leur invention, et prendre pour la valeur primitive du signe, ce qui n'est qu'une signification dérivée de l'emploi du signe. Les stèles ou colonnes hermétiques n'eurent, dans le principe et long temps après, rien de relatif aux limites. On gravait sur elles les instructions soit morales, soit relatives à l'agriculture, qu'il fallait rendre publiques, répandre dans les villes et les campagnes; on y gravait aussi les lois, les décrets, les traités d'alliance, les condamnations et les proscriptions dont il fallait instruire la capitale et les provinces environnantes. On ne pouvait les rendre publiques qu'en les plaçant ainsi gravées sur des cippes, le long des chemins les plus fréquentés, et sur les limites territo-

---

THO-S en copte, *une borne, une colonne*, est le même mot que תו THO, indiquant en hébreu une *borne*, *une marque*, et l'imitation d'un objet, *une figure*. ⲑⲟϣ

Le nom THO-R, θωωρ, que les Egyptiens donnaient à Mercure, représenté par une borne, une colonne, signifie *statue, figure, dessin d'une figure*, תאר, צור TZOR.

THO-R est le même mot que THO-S.

στηλη rialcs des peuples voisins. Le mot *stèle*, pour désigner une limite, a une signification tellement éloignée de sa valeur radicale, qu'elle
στηλιδιον ne se trouve que sous le dérivé *Stélidion*.

Prétendre, comme Winkelmann, que ces monumens étaient les premiers essais de la sculpture chez des hommes grossiers et presque sauvages, c'est démentir l'expérience; puisque ce n'est pas en traçant ou dressant des bornes et des colonnes que l'homme sauvage et l'homme sans éducation cherchent à imiter la figure de leurs semblables. Les Mexicains qui se servaient de hiéroglyphes, comme les anciens peuples, n'avaient point débuté de cette manière dans les arts d'imitation; le style seul de leurs hiéroglyphes en est la preuve. Les pierres dressées qu'on a pu trouver chez eux; celles qu'on a remarquées chez d'autres peuples ou sauvages ou barbares, n'ont pas été érigées avec l'intention de représenter la figure de l'homme.

Ne serait il pas plus naturel d'attribuer le choix de cette forme extraordinaire à une cause qui provient de quelques usages primitifs, communs à tous les anciens peuples, parcequ'ils existaient antérieurement à la dispersion de laquelle date, suivant nos li-

vres sacrés, l'origine de ces mêmes peuples ? A la vérité, il faudrait admettre, comme certain ou du moins comme très probable, le fait de cette dispersion, ceux relatifs à Babel, au déluge, et c'est peut-être demander beaucoup. Mais, sans m'occuper ici des doutes que le philosophisme a propagés, je pense qu'en admettant ces faits que d'autres faits confirment, qui ne répugnent point à la saine philosophie et que tant de savans ont admis; qu'en approfondissant l'idée que j'émets sur l'influence des usages primitifs, on apercevrait, dans la forme hermétique des premiers monumens de l'art, un symbole, un signe, un hiéroglyphe, dont la signification ramenerait vers l'époque où ces monumens furent, pour la première fois, employés, et qui même révélerait le nom de leur inventeur. C'est du moins ce que des recherches m'ont laissé entrevoir. Mon intention n'est pas d'entrer dans tous les détails de ces recherches ; mais de soumettre aux lumières des savans l'examen d'un fait inconnu, et qui se lie à plusieurs usages primitifs, à plusieurs inventions ou institutions dont la cause est également inconnue.

Ce sujet présente deux questions distinctes:

La première. A quelle époque peut-on faire remonter l'invention des colonnes hermétiques? Le nom de leur inventeur est-il parvenu jusqu'à nous?

La seconde. Quelle influence l'emploi de ces colonnes, leur consécration et les changemens qu'elles subirent, exercèrent-ils sur les usages, sur le génie, et sur le langage des peuples?

Une dissertation qui répondrait à ces deux questions, résoudrait bien des difficultés; mais ce travail n'étant pas de ceux que peut entreprendre un artiste, quoique le sujet ne soit pas étranger à l'histoire de l'art, je me bornerai à établir;

1.° Quelques conjectures sur l'origine et sur la forme primitive des monumens de l'art statuaire;

2.° A exposer le résultat de quelques recherches sur les usages et les inventions dont ces monumens paraissent avoir été la cause.

Dans la première partie, je répondrai succintement à quelques difficultés tirées de l'antiquité supposée de certains monumens et de l'état primitif de l'homme. Je remonterai ensuite vers l'époque où les colonnes hermétiques furent pour la première fois

employées. Enfin, je rechercherai la cause du choix de ces monumens.

Dans la seconde partie, je me bornerai à un simple aperçu.

RÉPONSE AUX DIFFICULTÉS

TIRÉES DE L'ANTIQUITÉ SUPPOSÉE DE CERTAINS MONUMENS.

J'ai dit que pour expliquer comment toutes les nations de l'antiquité adoptèrent, dans les premiers monumens de l'art, la forme de la borne, de la pierre dressée ou de la colonne, il fallait nécessairement remonter à l'origine des nations, reconnaître qu'elles sortent toutes d'une seule et même famille, et n'être point arrêté par les systèmes que le philosophisme a fait valoir dans l'intention de renverser l'ensemble des traditions mosaïques.

Je ne m'occuperai donc pas de l'examen de ces systèmes; les objections tirées de la haute antiquité attribuée à certains peuples, et de l'état moral de l'homme primitif, état présumé le même que celui de l'homme sauvage, méritent seules un léger examen.

ANTIQUITÉ DES NATIONS.

Parmi les peuples connus, il en est deux, les Chinois et les Égyptiens, dont les annales et les monumens ont été souvent opposés à la chronologie de nos livres sacrés. « Est-ce » à nous, disait Voltaire, en parlant des » Chinois, à leur contester une chronologie » unanimement reçue chez eux ? » Mais, en cela, Voltaire se trompait, et son erreur devait entraîner celle de beaucoup d'autres. Il est certain, contre son assertion, que les lettrés de la Chine eux-mêmes ne font aucun cas de tout ce que les historiens racontent de Fo Hi et de Puon Kou. L'auteur de l'Essai sur l'antiquité des Chinois, né lui-même à la Chine, et versé dans la connaissance tant des historiens de cette nation que de ceux de l'europe, le démontre évidemment. « Si l'antiquité qu'on donne à notre » monarchie était fondée, dit-il, et contraire » à l'écriture sainte, comment tant de sa- » ges et d'habiles lettrés de la dynastie passée » et de la régnante, auraient-ils embrassé la » religion chrétienne au péril de leur for- » tune, de leur repos, de leur vie. L'au-

» teur de la philosophie de l'histoire, ajoute-
» t-il, n'a pas de bons mots pour détruire
» ce fait et en infirmer les conséquences ».

Les traditions fabuleuses des autres peuples de l'Inde fixent aujourd'hui les regards de plusieurs savans; mais les objections qu'on peut tirer de récits aussi faux et aussi incertains, ne sont pas de nature à nous convaincre. Si quelques écrivains en abusent, pour supposer que des nations civilisées ont existé dans des siècles antérieurs à ceux dont l'histoire a gardé le souvenir, on peut dire de ces systèmes ce que d'Alembert disait du rêve de Bailly sur un peuple ancien qui nous a tout appris, excepté son nom et son existence, cela est bon à faire des phrases.

En général, les peuples ont toujours eu la prétention de reculer indéfiniment l'époque de leur origine; et pour prouver leur ancienneté, il n'est pas de mensonges qu'ils n'aient inventés. Les hommes aiment à plonger leur pensée dans le vague de ces successions d'âges et de bouleversemens, dont le temps est accusé de nous avoir dérobé toutes les circonstances. Les systèmes de ce genre nous plaisent, parcequ'ils exigent beaucoup d'adresse et d'esprit; mais ils ne persuadent

pas ; de l'aveu des plus célèbres et des plus sages archéologues, les difficultés que présente la chronologie de nos livres sacrés, ne sont rien comparées à celles qu'il faut surmonter quand on l'abandonne. « Quelle est, » dit le savant orientaliste de Fourmont, la » nation assez téméraire pour dater au-delà » de l'écriture ? »

ANTIQUITÉ DU ZODIAQUE.

Mais ce que toutes les nations anciennes n'ont osé faire qu'en recourant à la fable, quelques savans modernes l'ont tenté en faveur de ces mêmes nations en recourant aux monumens.

Ceux qui se sont occupés de la recherche de ces monumens, ont cru en reconnaître un dans le zodiaque égyptien. Son antiquité présumée, d'après l'inspection d'un hiéroglyphe dont on ignorait parfaitement la valeur, paraissait s'élever à plus de quinze mille ans. Je crois avoir suffisamment expliqué la cause de cette erreur renouvelée de Dupuis; mais, dans tous les cas, il me semble qu'on aurait dû présenter une as-

sertion aussi hardie avec ce doute philosophique qui, dit-on, est le commencement de la sagesse.

Cette haute antiquité est une hypothèse qui n'a pas même besoin de la découverte de la vérité pour être repoussée. « La chronologie chinoise, dit Grégoire (hist. des sectes relig.), fut long-temps l'objet de prédilection pour combattre celle de Moïse. » Quand il a fallu abandonner ce poste, est » venu fort à propos le zodiaque de Dendera, » qui devait avoir au moins quinze mille ans; » et voilà cette belle découverte abandonnée. Dupuis lui-même, dans un mémoire » lu à l'Institut, réduit cela à treize cents » ans. »

Si l'invention du zodiaque datait de quinze mille ans, il en résulterait, pour le sujet que j'ai en vue, qu'à cette époque les hommes auraient eu déjà découvert, et depuis long-temps, l'art de graver et de sculpter des figures. L'emploi des bornes ou colonnes hermétiques, considérées comme premier essai de la sculpture, appartiendrait à une époque bien antérieure, ou ne s'accorderait plus avec ce que l'histoire rapporte de l'existence des monumens hermétiques dix

ou douze mille ans plus tard. On ne concevrait pas que des hommes assez éclairés pour dessiner et graver les signes célestes dans les formes qui leur auraient été données, car il faudrait bien les dessiner et les graver de temps à autres pour les conserver aussi longtemps, ne le fussent pas assez pour reconnaître qu'on ne peut représenter l homme, ou la Divinité supposée corporelle et semblable à l'homme, par des piliers, des bornes et des pierres équarries.

OBJECTIONS

TIRÉES DE L'ÉTAT PRIMITIF DE L'HOMME.

Examinons maintenant les objections qu'on peut tirer de l'état primitif de l'homme.

L'auteur du savant ouvrage, intitulé : *De l'usage des Statues*, pense que la première religion du monde fut spirituelle comme le Dieu qui en fut le premier objet ; que le culte idolâtre n'a aucune des circonstances qui accompagnent une institution originaire et primitive, et qu'il a au contraire toutes celles qui accompagnent une institution conséquente et dépravée.

L'auteur de l'ouvrage sur les cultes qui ont précédé l'idolâtrie, établit au contraire, en principe, que le matériel était tout dans les premières institutions religieuses, et que les hommes d'alors adoraient comme étant la Divinité même, ce que nous croyons n'en avoir été que le symbole. Il fait naître, de l'opinion opposée à la sienne, toutes les erreurs vraies ou prétendues des mythologues anciens et modernes. Dans les sociétés primitives, dit-il, l'état moral de l'homme différait peu de celui du sauvage actuel; ses opinions religieuses étaient des erreurs.

Que chez les peuples primitifs, le signe ou le symbole valut autant que l'objet ou l'être signifié; cela ne paraît pas possible. Lorsque les hommes firent choix de ces symboles pour exprimer les attributs de l'être ou de la Divinité, ils savaient bien, quelque sauvages qu'on les suppose, que le symbole qu'ils choisissaient actuellement n'était pas la divinité qu'ils voulaient figurer. Mettre en fait que ces mêmes hommes rendirent des honneurs divins à ces pierres brutes, à ces colonnes, à ces troncs d'arbres, à tous les symboles enfin, long-temps et très long-temps avant qu'ils eussent conçu l'idée d'un être

suprême, créateur et régulateur de tout, c'est une opinion aussi peu soutenable.

Il résulterait de cette opinion que le fétichisme est le culte le plus ancien; ce qui ne peut être. On suppose qu'il est le plus ancien des cultes, parcequ'il est, dit-on, le plus simple et le plus grossier de tous : le plus grossier, soit; mais le plus simple, non. Le culte le plus simple, c'est le plus naturel; car le mot simple n'a pas ici d'autre signification. Supposons que l'homme ait à choisir entre adorer une pierre et adorer le soleil, est-il plus naturel, plus simple qu'il adore la pierre? Non, sans doute; ainsi le sabéisme ou le culte des astres a dû précéder le fétichisme.

Mais le sabéisme lui-même n'est pas le plus ancien des cultes. L'homme, nous ne pouvons penser autrement, n'est pas sorti des entrailles de la terre comme une plante, sa création est un acte particulier de l'intelligence suprême; et puisqu'elle l'a créé pour être doué d'intelligence lui-même, il est à croire qu'il le fut dès le moment où il reçut l'être. Dès lors le premier culte fut celui de l'adoration pure et simple d'un Dieu. Le sabéisme naquit de l'emploi des symboles par

lesquels on désigna la Divinité, et le fétichisme des signes hiéroglyphiques qu'on employa pour l'explication de ces symboles.

Le premier culte pratiqué seulement dans l'intérieur des familles et tout à fait spirituel, laissa l'homme simplement adonné à la culture de la terre.

Le second exigea une étude particulière des astres; il créa l'astronomie, et, par suite, toutes les sciences qui devinrent le partage de la caste sacerdotale, nécessairement occupée de l'étude de ces sciences.

Le troisième fut le fétichisme; il naquit, comme nous venons de le dire, de l'oubli de ces mêmes sciences; il fut donc le partage des peuples dégénérés et devenus sauvages.

Le fétichisme n'est donc qu'un débris de l'ancienne écriture symbolique des Sabéens, laquelle était employée, avant l'invention de l'alphabeth, pour exprimer sur les monumens sacrés les idées morales et religieuses par des signes représentatifs des objets; ces signes rappelaient, soit par leur dénomination, soit par une certaine analogie, le souvenir de toutes ces idées.

Les habitans de la Nigritie sont évidemment des peuples dégénérés. On peut en dire

autant de ceux qui habitent certaines parties de l'Égypte, de l'Asie, de l'Europe même.

On dit que les nègres de Cabo de Monte, et ceux de Guinée en général, ont des initiations dans lesquelles s'opère une résurrection, une régénération nommée *Belly-Paaro*. Si ce fait est vrai, n'est-ce pas une tradition obscure des mystères égyptiens. Ce *Belly-Paar* n'a-t-il pas un rapport singulier avec *Bel-Peor?* Le mot Belly qui, en Guinée, désigne *Dieu*, ce qui est divin, n'est-il pas le même que *Bel;* et *Peor* comme *Paar* ne marque-t-il pas la fructification, la régénération des êtres et des fruits (1)?

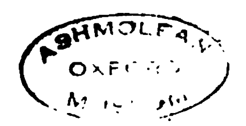
Les nègres de l'Afrique nomment encore B-osoüm la pierre dressée qu'ils croyent aussi ancienne que le monde. B-osoüm n'est-il pas le nom même d'Osoüs qui, le premier, selon Sanchoniaton, érigea des colonnes et des piliers?

Si les Éthiopiens et d'autres Africains révèrent le serpent et cette même pierre dressée, c'est que leurs ancêtres en avaient fait le symbole de la Divinité. Le nom d'Adonis, אדן *Adon*, désignait une pierre de ce genre, une

(1) Cérémonies religieuses de tous les peuples.

base, une colonne. Si les Hottentots ont la même vénération pour le scarabée; si tous les peuples respectent le grillon ; si St. Ambroise, St. Augustin ont appelé Jésus-Christ le bon scarabée, c'est que le scarabée fut chez les Égyptiens, long-temps même avant la naissance de l'idolâtrie, le symbole du Créateur des mondes, du père des sphéres célestes; disons plus, si quelques philosophes ont avancé que l'homme et tous les animaux avaient pu sortir des entrailles de la terre sans le secours de cette puissance créatrice, c'est que les Égyptiens s'expliquant d'une manière obscure sur le choix de ce symbole, assuraient qu'ils avaient vu le scarabée sortir, sans germe préexistant, du limon du Nil, et par le seul effet de la chaleur du soleil. Quelques philosophes ont pris cette erreur pour la vérité, ils en ont tiré les conséquences, et sont arrivés au matérialisme. Enfin, si le nègre respecte le palmier; s'il le nomme *Assuan*, c'est que le palmier fut un symbole en Égypte et en Éthiopie, c'est qu'Assuan est le nom du territoire de Syéné fertile en palmiers.

La plupart des autres fétiches sont des hiéroglyphes qu'on retrouve dans Horapollon

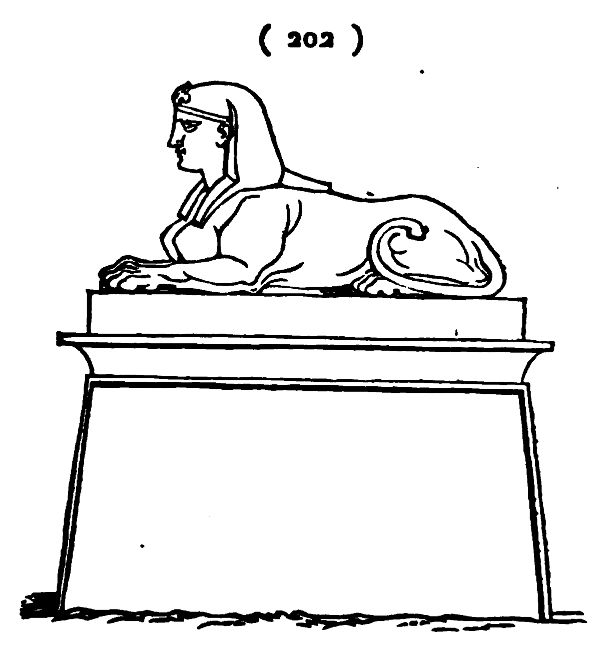


ou sur les monumens égyptiens. C'est à l'antiquité que les nègres doivent le système religieux qui les fait s'adresser à des êtres supposés médiateurs entre l'homme et la Divinité, préférablement à la Divinité même, qu'ils croient ne pouvoir honorer par aucun culte digne d'elle. Leur opinion sur le lieu de l'enfer qu'ils placent dans la mer; sur le jugement des morts que l'on conduit aux bords d'un fleuve pour les juger; qu'on passe sur la rive opposée où se trouve un séjour de délices, ou qu'on précipite dans les eaux du fleuve, suivant leur mérite ou leur démérite, cette opinion, dis-je, est évidemment égyptienne (1).

Il résulte de ces observations que l'origine des colonnes hermétiques ou pierres dressées, n'a aucun rapport avec celle du fétichisme, et qu'on ne peut comparer les peuples qui les inventèrent aux peuples sauvages chez lesquels on les retrouve encore. Certain que cette origine remonte jusqu'aux siècles antérieurs à l'idolâtrie, et qu'elle se trouve

(1) Voyez, pour quelques-uns de ces rapprochemens et de semblables, l'Essai sur les hiéroglyphes égyptiens, par M. de Palin.

placée entre le déisme pur et le sabéisme, je vais rechercher maintenant, en partant d'une époque fixe, la trace de ces premiers monumens de l'art; mais cette époque, je dois en convenir, je la devrai moins à la tradition des faits qu'aux résultats du système d'étymologie hiéroglyphique appliqué à la langue hébraïque et aux hiéroglyphes égyptiens.



LE SPHINX.

ÉTAT DES ARTS EN ÉGYPTE DU TEMPS DE JOSEPH, FILS DE JACOB.

Le sphinx est de tous les ouvrages symboliques des sculpteurs égyptiens le plus beau et le plus connu. Son nom, SPHINX ou SPHING, ne peut exister dans l'hébreu avec la signification propre qu'il avait en Égypte, sans jeter quelque lumière sur l'état des arts dans cette contrée à l'époque pour laquelle il a fallu l'employer. Si nous consultons les

Dictionnaires hébreux et toutes les traductions connues de nos livres sacrés, nous l'y chercherons vainement, et nous serons, en apparence, fondés à croire que ce mot n'y existe pas. Il s'y trouve néanmoins, non isolé, mais soutenu par des dérivés en assez grand nombre, et qui tous se rattachent à la valeur hiéroglyphique du symbole par des significations qui en résultent évidemment. Comment ces rapports ont-ils échappé à la sagacité des interprètes? c'est ce que l'on ne peut expliquer que par leur obstination à vouloir faire de l'hébreu une langue absolument différente de l'ancien égyptien.

J'ai dit, dans le premier fragment, que les Égyptiens nommaient Ambriques, Hébriques ou Hébraïques les livres sacrés dans lesquels les prêtres consignaient tout ce qui était relatif aux mystères et à la sainte doctrine. J'ai fait voir qu'on donnait à la science des choses saintes le nom SBO ou SPhO; j'ai dévoilé la force hiéroglyphique de ce mot; et l'on a vu que non seulement il désignait la langue hébraïque, mais encore que cette langue recevait, avec ce nom, la qualification de *langue pure, sincère, pleine de promesses et de beautés*; j'ai dit enfin que le hiéroglyphe de

la sainte science était le SPhO, le SPhON, le SPhIN, le SPhINX. (Voy. pag. 30, 31, 32). Je vais développer cette dernière assertion. Je n'ai pas besoin d'entrer dans quelques détails préliminaires auxquels le lecteur suppléera facilement ; il sait que le sphinx désignait la science en général, et sur-tout la science cachée au vulgaire.

Le mot SPHING tient à la racine hébraïque SPHO (שפע) qui, prononcée avec le son nazal que prennent souvent les voyelles, donne le mot SPHON et SPHONG.

Si ce mot a désigné le sphinx, ou s'il a servi de radical au nom du sphinx, il doit, ainsi que ses dérivés, avoir des significations qui s'accordent avec l'usage et la forme de cette figure hiéroglyphique.

SPHONG signifie *inondation, débordement impétueux; abondance, amas, récolte abondante.* La réunion de ces significations qui paraissent opposées, prouve déjà que le mot est égyptien ; car c'est en Égypte, et non chez les Hébreux, qu'on a pu dire que l'inondation et les grands débordemens étaient le principe de l'abondance et de la fécondité.

Le sphinx était représenté avec le visage et la poitrine d'une jeune fille ; c'est ce que

rappelle le mot SPhÉ, *une jeune fille*, *une esclave*, laquelle se tient à l'entrée de la maison, ce qui la distingue de la jeune fille, de *la vierge* OLMÉ, qui se tient au contraire cachée dans les lieux retirés. שפח עלמה

Le sphinx était effectivement placé à l'entrée des temples, il en gardait la principale avenue; de là, avec une légère modification, le mot SPHÉ ou TSPHÉ, *demeurer*, *se te ir à l'entrée*, *rester sur le seuil de la porte*, *être sous le vestibule*. סף צפה

Sa position était celle d'*un surveillant*, d'*une sentinelle en repos*, d'*une personne qui attend une chose*; c'est ce qu'expriment les mots SPHY, TSPHÉ, TSPHYI, TSPHyN. צפן, צפי, צפה

Couché, *étendu* sur un *banc élevé*, sur une *estrade*, sur une *élévation*, il donne à ces objets leurs noms SPHÉ, SPHA, SoPHAH. שפא, שפה

Attentif aux progrès du Nil, il proclame les *avis salutaires* des sages (SoPHôN) qui portent son nom, et leurs *discours*, leur *langage* distingué du langage vulgaire en prend sa dénomination SPHÉ. σοφων שפה

Ces sages cachant leur science dans ces mêmes temples, dont le sphinx garde les avenues, font donner à ce nom, SPHIN, la signification de *cacher*, *couvrir*, *tenir dans l'ombre du mystère*. צפן, שפן

Le sphinx, comme l'explique très bien l'auteur de l'histoire du ciel, était un symbole salutaire à ceux qui le consultaient et qui suivaient les avis qu'il donnait : « Cette figure, dit-il, composée d'une tête de jeune » fille et du corps d'un lion couché, signi- » fiait qu'il fallait s'attendre à demeurer oi- » sif sur les terrains élevés tant que l'inonda- » tion durerait, et qu'elle continuerait au » moins pendant deux mois dans sa force, » savoir, tout le temps que le soleil mettrait » à parcourir les signes du lion et de la » vierge. »

Il résulte de cette explication fort simple et fort juste, que ceux qui négligeaient les avis du sphinx, ou qui ne pouvaient interpréter le sens des instructions en hiéroglyphes dont sa base était couverte, devenaient victimes de leur ignorance ou de leur indocilité ; de là, pour le mot SPHIN, la signification de *sauver* ou *sauveur*, rendre *sain et sauf*.

On voit ici l'origine de ce que la fable dit touchant les énigmes proposées par le sphinx.

En admettant cette fable dans leur mythologie, les Grecs adoptèrent le nom du *sphinx*, σφίγξ et ils en firent le radical de *sphingeïn*, pres-

ser, contraindre, et de quelques dérivés simples ou composés.

Enfin, chargé d'instruire le peuple en lui découvrant une partie des observations faites par les chefs du sacerdoce; en lui faisant part de leur science et de leurs conseils, le sphinx devint le symbole de la science, nommée, en égyptien, SBo ou SPHO et SPHON.

Le sphinx fut encore, et par suite de cet emploi, le symbole de la sagesse, de la prudence; son nom passant dans le grec, et du grec dans les langues savantes, y devint la racine du nom de la sagesse (SoPHIa), et σοφια
celui des philo-SoPHes qui la pratiquent (SoPHOI). σοφοι

Ces étymologies hiéroglyphiques, ces rapprochemens qui, déjà me paraissent offrir un véritable intérêt, vont en acquérir un plus grand encore, en nous fixant sur les progrès que les Égyptiens avaient faits dans les arts près de dix-huit siècles avant l'ère chrétienne, et plus de deux cents ans avant l'époque où Cécrops quittant l'Égypte, vint tenter de civiliser les peuples sauvages de l'Attique.

Le séjour des Hébreux en Égypte est un fait sur lequel on ne peut avoir aucun doute. Ce séjour fut de 430 ans, selon Moïse lui-

même qui nous a transmis les détails de cette migration du peuple hébreux. Il nous apprend qu'un jeune Israélité, nommé Joseph, ayant été vendu par ses frères à des marchands arabes, fut conduit en Égypte par ces mêmes marchands, et que bientôt la réputation qu il s'acquit par son savoir et sa sagesse le fit connaître et entrer au conseil du prince.

Élevé dans le culte des ancêtres, culte professé secrètement en Égypte; éclairé de bonne heure par la science des choses saintes que les prêtres de l'Égypte conservaient dans l'intérieur des temples, et qu'ils ne révélaient qu'à leurs disciples, Joseph parut à la cour de Pharaon comme un initié de Dieu même, et fut admis de suite dans l'ordre des Nazaréens de première classe (Voyez planche 10).

נבי Appelé alors à la qualité de NaBI ou de NuBI, c'est-à-dire, de *devin*, de *prophète*; car alors *avoir l'intelligence d'une chose*, *l'annoncer*, *l'enseigner*, *conseiller*, *instruire*, c'était *prophétiser*; élevé au rang des princes de l'empire; en un mot, créé AS NUBI
אש-נבי ou A-NUBI-S, dénomination de rang ou de dignité, dont on a fait ensuite le nom d'une

divinité, Joseph reçut des mains de Pharaon le RaBID ou collier, symbole de *la grandeur*, de *la puissance*, de *l'élévation* (Voy. pag. xxix et xxxix, et pl. 10), et passa ainsi du rang des esclaves à celui des princes de l'état, nommés RaBIN (1). רביד רבין

Pharaon lui remit en outre le TeBOTh ou l'*anneau des immersions*, *des inondations du Nil*; le Tho à anse, la clef des canaux de l'Égypte. (Voy. pag. xxxix).



Ce TeBoTh était la marque hiéroglyphique des fonctions auxquelles il était appelé.

Ce n'est pas ici le lieu de justifier une explication si nouvelle du texte de Moïse en ce

---

(1) *Non est* NuBIN, נבין, *et* ECM, חכם, *sicut tu.* Le mot ECM désignait les sages qui avaient *la conaissance* et *l'intelligence des lois*, *des statuts*, *des lois saintes et religieuses conservées dans l'intérieur des temples*, que le premier Hermès avait *gravées* ou *sculptées en figures*, *en hiéroglyphes* sur deux *thermes*, deux *bornes*, deux *colonnes hermétiques* (EQ, חק). *Deux tables* avaient, dans l'écriture alphabétique, remplacé les deux bornes d'Hermès.

qui concerne l'élévation de Joseph. Je préviens seulement que je n'emploie que les expressions mêmes de l'auteur sacré, mais que je les traduis dans toute l'étendue de leur valeur hiéroglyphique, justifiée par celle du mot hébreu.

J'ai parlé de NuBI en traitant des *Cohens* ou *Cénates*, dans un fragment publié en 1815 (1) Leur nom que je n'ai point analysé, נוב נע se compose de NO ou Nub, *parole, discours, parole indubitable*, comme celle de Dieu et בי des prophètes, et de BI, *ce qui est intérieur* dans l'homme, *le jugement, la compréhension; l'intelligence des choses.* Ainsi NuBI signifie *discours divin et prophétique de l'intelligence et du savoir* (2).

Quant au sens symbolique que je donne à l'anneau de Joseph, sens qui résulte de la signification radicale du mot, je dirai seule-

---

(1) Ce fragment avait pour objet de justifier les anciennes castes sacerdotales, calomniées par Boulanger, et de faire connaître, sans en divulguer les moyens, le système que je propose aujourd'hui pour interpréter les hiéroglyphes.

(2) NOU, chez les Égyptiens, signifiait *Dieu*, d'où vient le grec νοῦς, *esprit*, *intelligence;* le latin NUM-en. De Nou vient NAM, נאם, *parole certaine, digne de foi; discours indubitable; oracle.*

ment que l'emploi d'un semblable symbole, pour désigner les fonctions, n'est pas étranger à l'Égypte ; les militaires y portaient des anneaux sur lesquels étaient gravés un scararabée. Plutarque dit que c'était, parceque le soldat doit être, ainsi que le scarabée, considéré comme n'ayant point de famille, et s'étant engendré de lui-même. Cette explication n'est pas celle qu'auraient donné les inventeurs du symbole. Le scarabée, dont il est ici question, est la mouche du désert (1), le terrible *zimb* des Arabes, le ZeBB ou ZeBuB זבב des Chaldéens, le BeL-ZeBuB des idolâtres. Elle a donné son nom OReB ou EReB aux *lieux* חרב ערב qu'elle rend *déserts*, à la *guerre*, à la *dévastation*, à l'*épée*. Ainsi, l'anneau joint au scarabée, et souvent le scarabée seul, désignaient, en Égypte, l'*homme d'épée*, l'*homme de guerre*, la *guerre*, le *guerrier*, etc.

Joseph fit usage de son pouvoir en assurant l'existence du peuple qui devait lui obéir, et auquel une de ses fonctions était d'annoncer, d'expliquer, d'interpréter les instructions rendues publiques, mais en hiéroglyphes, par le moyen des sphinx. La con-

(1) Esaie, chap. 7, v. 18 et 19.

naissance de cette fonction se tire encore du texte même de Moïse : Pharaon, dit-il, nomma Joseph TSPHIN-OT PHoNE, mots dont aucun Dictionnaire, aucun traducteur n'a jusqu'ici donné la signification propre, qu'ils traduisent bien imparfaitement par ceux-ci : *interprète des choses cachées, sauveur du monde*, et qui, conséquemment à tout ce que j'ai dit de ce même mot TSPHIN (au pluriel féminin TSPHIN-OT), et des autres dérivés de SPHON, signifient, d'une manière évidente, *interprète des sphinx* (1).

צפנת פענח

Il est facile d'entrevoir quelle lumière cette interprétation jette sur l'histoire de l'art chez les Égyptiens.

Il en résulte, en effet, qu'à l'époque où Joseph fut conduit en Égypte, les arts y étaient depuis long-temps cultivés et même

---

(1) On a voulu chercher ces mots dans le copte ; et pour en venir à bout, il a fallu défigurer le mot principal de manière à le rendre méconnaissable ; de TZPHiNOT PHoNE on a fait PSONTHON PHANEK, ΨΟΝΘΟΝ ΦΑΝΗΚ. *Doctor abstrusorum* (Kircher *prodr. copt.*, et chr. Blumberg, *Fundamenta linguæ copticæ*).

Les Arabes de l'Égypte ont conservé une faible tradition des faits qu'on vient de voir ; ils attribuent à Joseph les premières mesures du Nil et l'invention du Nilomètre. (Voy. Merveilles de l'Égypte, pag. 215).

perfectionnés, et qu'ils y avaient fait les progrès que nous admirons dans les plus anciens monumens de l'Égypte ; ces monumens existaient déjà, puisque le sphinx, qui les accompagne presque toujours, était depuis long-temps inventé.

Des sphinx étaient ordinairement placés à l'entrée des temples et comme pour en garder l'avenue ; cette place paraît leur avoir été consacrée par les artistes qui conçurent les plans de ces temples. On peut en conclure que les temples égyptiens du temps de Joseph étaient conformes à ceux que nous connaissons ; et comme la conception de ces monumens est réellement sublime ; comme le style, quoique étranger à celui des temples grecs et romains, n'en est pas moins très beau, très noble et très grandiose, il en résulte qu'à l'époque où Joseph fut conduit en Égypte, l'architecture y était cultivée avec les plus grands succès, et par conséquent depuis plusieurs siècles.

Disons plus, la construction des pyramides, le choix des matériaux qui y furent employés, ne s'accordent point avec ce que Moïse rapporte des travaux auxquels les Hébreux de son temps étaient contraints en Égypte. Ces monumens, qu'on sait, à n'en pouvoir

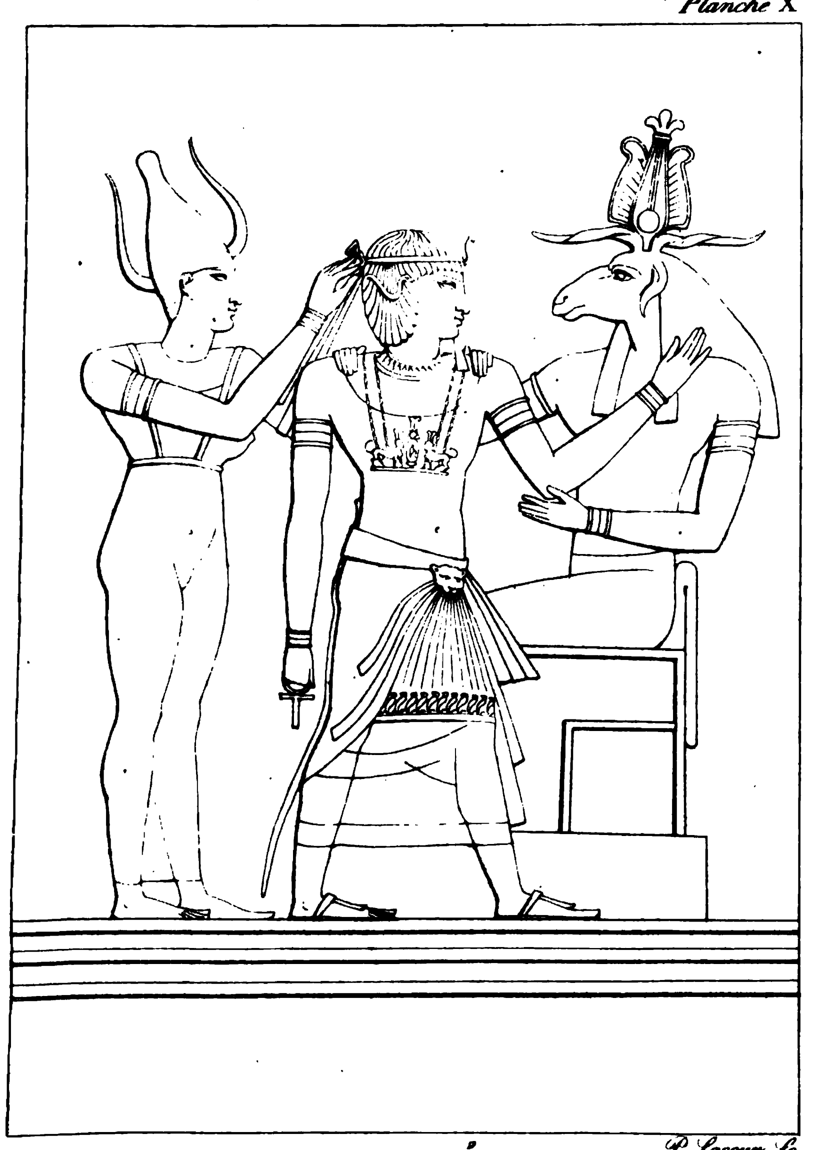
douter, être aussi anciens que lui, étaient gardés comme les temples par des sphinx; il est donc probable qu'ils existaient déjà du temps de Joseph. Mais indépendemment de cette probabilité, nous trouverons bientôt la trace des monumens pyramidaux dans des siècles bien antérieurs à Joseph.

Enfin, puisque le sphinx est un symbole composé de deux signes du zodiaque, le lion et la vierge, il est évident qu'à l'époque dont je parle, ce même zodiaque était inventé. Ainsi l'astronomie, et par conséquent les mathématiques, les sciences en général et les beaux arts étaient perfectionnés en Égypte dix-huit siècles avant l'ère chrétienne, lorsque, à l'exception de la Nubie, les ténèbres regnaient sur le reste de l'Afrique, sur l'Europe entière et sur une grande partie de l'Asie.

Je joints ici une portion du bas-relief représentant l'élection du *Tsphinot Phoné*, et, dans une autre planche, le *Rabid* de ce même *Tsphinot Phoné* ou interprète des sphinx (1).

(1) Voyez planches 9 et 10. Ce bas-relief existe dans le temple de l'île Éléphantine; la scène ici gravée est placée à l'extrémité droite. Le reste du bas-relief est évidemment relatif à l'abondance qui résulte de l'épanchement et de la distribution des eaux du Nil et de la juste mesure de leur élévation.

Planche X



P. Lacour Sc.

NAZARÉEN
élu
TSPHINOT PHONÉ.

›mme le lecteur pourrait désirer l'explication des ›glyphes qui entrent dans la composition du collier *Tzphinot phoné*, je vais la joindre à cette gravure. ›s hiéroglyphes forment trois phrases distinctes :

I.re désigne le rang élevé, et l'emploi de celui ›orte ce Rabid ;

2.me, l'objet de cet emploi ;

3.me, une sentence ou promesse relative.

PREMIÈRE PHRASE.

Grand ou Prince ; (A) Germe lumineux, Soleil ›t ou Messie (1) (B) des Chefs de l'état ; (C) sur le le ciel pleut l'intelligence ; (D) INTERPRÈTE DES SPHINX.

SECONDE PHRASE.

) Interprétation, augure, (g) relatif à la puissance du Soleil, de Dieu, (i) sur le débordement des dans les canaux.

TROISIÈME PHRASE.

) Tout homme, l'homme en général, (b) purifié l'immersion, par le baptême (c) dans le vase ou le canal de la pensée divine (*Voyez page* 17), interprètera, augurera, *ou* aura interprété, auguré › le signe est au passé et la figure de l'homme est au ›r) (e) la conception, la pensée divine.

3.

Le collier, N.° 2, signifie

) Grand ou Prince (l) de l'ordre militaire, (m) sur ›el le ciel (n) pleut l'intelligence.

Le collier, N.° 3, signifie

) Grand ou Prince, (p) Rabi ou Savant (q) instruit l'Oubai, vivifié par l'esprit de sainteté ou l'Esprit ›t (R), sur lequel pleut l'intelligence.

Si ce sont des germes ; *des chefs de l'état*, si ce sont des ›s, et *sur lequel pleut l'intelligence*, si ce sont des gouttes.

EXISTENCE

DES PILONES DES TEMPLES ÉGYPTIENS DU TEMPS DE JOSEPH.

L'analyse hiéroglyphique de l'hébreu pourrait éclaircir bien des doutes et ramener à bien des faits inconnus. Je n'ignore pas qu'une sorte de défaveur est toujours attachée à tout ce qui est systématique, et que des exemples tels que ceux que je viens de donner, perdent, dans leur isolement, la plus grande partie de la force que leur donnerait l'ensemble du travail que j'avais entrepris. Quoiqu'il en soit, je n'en suivrai pas moins l'esprit de ce même travail dans l'examen du sujet qui nous occupe; vrai ou faux, il serait assez curieux de trouver, en suivant ce sys-

---

Le bélier joue le principal rôle dans ce bas-relief; il y désigne *le fort*, *le puissant*, אֵיל, aussi est-il placé sur la tête du monarque avec un des symboles du NaZaréat, *les plumes* (NaTZ, נֵץ) de l'épervier. Il se trouve aux deux extrémités d'une barque qui occupe le milieu du tableau. Ces deux têtes de bélier que je donne ici séparément, sont enrichies, l'une du symbole de *la guerre*, *la mouche* ou *scarabée*, עָרֹב, pendant à un anneau; ce qui désigne *la puissance*, *la force militaire*, *l'ordre militaire*; l'autre du RaBiD ou collier des initiés, avec le RaBO ou *quarré* qui désigne les RaBi, *les grands de l'état*. On remarquera que le symbole de la guerre est aussi accompagné du *Rabid*, ce qui désigne *les chefs*, *les initiés de l'ordre militaire*.

tème, la description de quelques monumens égyptiens donnée par Moïse et se rapportant au temps même de Joseph ; de pouvoir, à l'aide de cette description, en reproduire la forme tellement exacte, qu'on ne puisse la méconnaître. Un mot de Jacob à ses enfans, et particulièrement adressé à Joseph, élevé à la qualité de prince, initié aux secrets des mystères dont les temples étaient l'asile, interprète des sphinx qui gardaient les avenues et les secrets de ces temples, va justifier si la chose est possible.

Jacob bénit Joseph et lui dit : « Les bénédictions que je vous donne dureront comme » *les colonnes des maisons du mystère* ».

תאות ThAUTh, *les bornes, les colonnes, les obélisques ;*

גבעת GuiBO-TH, *des maisons, des édifices.*

עולם OULiM, *du secret, des choses cachées et anciennes.*

On traduit ordinairement ce passage par ces mots : « Mcs bénédictions dureront jus- » qu'aux limites des colines du siècle », ou « égaleront la hauteur des montagnes éter- » nelles », ou, suivant la Bible de Genève, « jusqu'au bord des côteaux d'éternité ». Toutes ces traductions n'offrent aucun sens ; la Vulgate, les Septante, la Paraphrase chal-

daïque ; et les Versions samaritaine, arabe et syriaque sont également insignifiantes. Tout prouve donc l'obscurité du passage, et la nécessité de recourir à une nouvelle interprétation.

Mais ce passage n'est obscur que parcequ'on n'a point fait attention aux lieux où se trouvait Jacob ; parcequ'on a ignoré la valeur du surnom donné à Joseph par le roi d'Égypte, le motif du titre de *nazaréen* donné à ce même Joseph par Jacob. Cependant la présence du nom de Thoth, nom si célèbre en Égypte, aurait dû mettre sur la voie et faire soupçonner qu'ici Jacob faisait usage d'une locution proverbiale particulière à l'Égypte, usitée parmi les initiés et peut-être parmi le peuple.

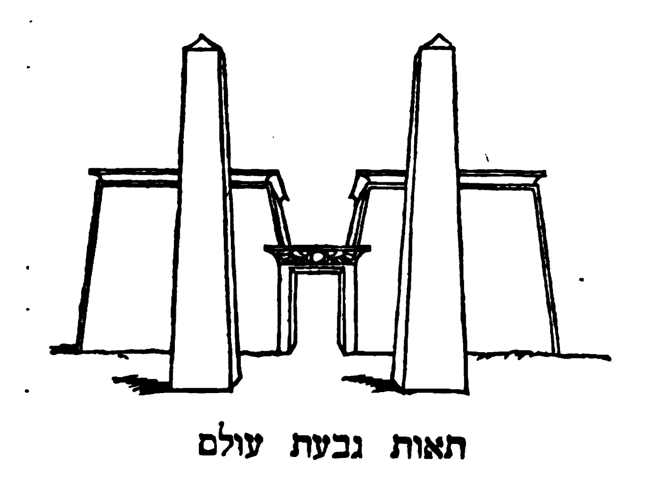
Les ThOTh ou ThAUTh, en Égypte, sont *les obélisques* et non les simples *bornes* ou *pierres dressées*. Ces obélisques, ces colonnes équarries, ces *stèles* désignaient la *fin*, l'*extrémité*, les *limites* d'une chose, parcequ'on les plaçait devant cette chose même, comme ils le sont devant les temples égyptiens à l'extrémité antérieure la plus éloignée du sanctuaire, dans lequel la science sacrée, la sainte doctrine restait en dépôt et cachée

au vulgaire ; les deux obélisques signalaient, non seulement l'entrée de ces mêmes temples, mais encore la science qu'Hermès avait gravée ou fait graver sur *deux colonnes*, lesquelles servaient alors de *tables de la loi*.

Les murs de ces temples ou demeures sacrées étaient inclinés comme les montagnes ; et cette apparence montanéiforme était particulièrement affectée aux pylones placés derrière les obélisques. On a vu (pages 11, 12, 34, 74, 77), la cause du respect des Égyptiens pour ces formes en montagnes, en collines. On sait maintenant qu'elles désignaient l'initiation, les mystères, et qu'elles rappellaient le nom d'Hermès. Le mot GuiBO, employé par Moïse, indique cette inclinaison, ce talus des temples égyptiens. Il ne signifie pas seulement une colline, une montagne peu élevée, mais un édifice élevé en colline, ou ayant la pente d'une montagne.

Reste le mot OULiM ; employé pour exprimer l'idée de *temps*, de *durée*, il n'a qu'une signification dérivée ; il désigne proprement *ce qui est caché* au vulgaire, ce *qui est secret* et tenu dans le *mystère*. C'est dans les temples qu'étaient déposés les secrets de l'Égypte ; ainsi *la maison*, *l'édifice du mystère* ne peut

être qu'un temple. Cette maison, cet édifice avait la forme pyramidale des montagnes et des collines, le sens du mot GuiRO le dit; elle était accompagnée d'obélisques, de grandes pierres dressées, nommées ThAUTh. Reconnaissons ici les pylones pyramidaux précédés de deux obélisques, et qui, par leur hauteur et leur forme, semblable à celle des montagnes, annoncent un édifice mystérieux, l'entrée d'un temple, et devancent l'avenue des sphinx, symboles de la science secrète conservée dans ces temples.



תאות גבעת עולם

Je n'insisterai pas sur les conséquences qui résultent de tout ce que je viens de dire pour

prouver les progrès des arts chez les Égyptiens à l'époque que j'ai fixée. Le monument, dont je donne ici la figure, nous retrace la borne ou colonne hermétique, ayant déjà subi de grandes modifications. Il ne nous reste plus qu'à chercher les autres formes de ces monumens singuliers dans les siècles antérieurs à celui qui nous a servi de point de départ.

IDOLES DE LABAN.

L'Égypte avait donc abandonné, il y a plus de 3600 ans, l'usage des bornes, des colonnes hermétiques proprement dites; et leur donnant une proportion colossale, elle en avait fait des obélisques. L'art statuaire était connu, perfectionné; et les monumens de cet art n'avaient retenu, de leur première forme, qu'une attitude roide, perpendiculaire, et qu'on pourrait considérer comme l'étymologie hiéroglyphique de ces monumens.

Au-delà de cette époque, nous trouvons d'abord chez Laban, trente ans avant Joseph, l'existence de quelques monumens de sculp-

ture de petite proportion. Le mot LaBaN est un nom de profession ; il désigne une personne qui travaille des ouvrages en terre cuite blanche. Les TheRaPHIM ou ThoR-PHIM que Rachel enleva, n'étaient point des dieux, Laban n'était point idolâtre ; mais c'étaient de petits THOR en terre cuite et blanchâtre, faits à l'imitation des colonnes hermétiques, qui, déjà, avaient été modifiées et rapprochées de la figure humaine, puisque le mot THor-RaPH désignait hiéroglyphiquement *la borne-ailée, la tête-ailée* ou *la borne surmontée d'une tête-avec un signe ailé*, et enfin, *la borne surmontée d'une tête ailée*, comme on représenta, en effet, Hermès, appelé THOR par les Égyptiens, et comme, par tradition, on représente encore les *séraphins*. לבן תר-רף θωωρ

PIERRE BÉTHILE DE JACOB.

En nous éloignant encore de quelques années, nous trouverons l'usage de ces mêmes colonnes hermétiques établi.

Moïse parle de la *pierre* consacrée par Jacob et dit : il l'érigea pour servir *de borne, de colonne, de statue*. Le mot MiTzBÉ, em- מצבה

ployé par l'écrivain sacré, a toutes ces significations (1).

Le nom BaIT-AL ou BaiThyl, que Jacob donne au lieu où il érigea ce monument, est celui des *Baityles* ou pierres parlantes de Sanchoniaton. Ces pierres furent dites parlantes, parcequ'étant destinées à recevoir des inscriptions, on crut devoir les surmonter d'une tête, afin qu'elles eussent l'air de parler elles mêmes, d'exprimer ce qui était écrit sur elles; et qu'elles devinssent non seulement la représentation de ceux qui les avaient érigées, mais encore celle de la pensée qu'ils avaient eue.

Le discours était alors, ce que Platon le suppose dans son dialogue, intitulé Phèdre; savoir : *un être vivant et animé, qui a des pieds et une tête, et dont le milieu et les extrémités s'accordent ensemble.* La pierre *baityle*, chargée d'une inscription, n'est que le hiéroglyphe propre à exprimer cette définition.

On retrouve facilement dans ces *baityles*

---

(1) מצבה MiTzBE vient de יצב ITzeB, et tient à חצב ÉTzeB, qui veut dire *tailler, équarrir une pierre*, et même *graver sur elle*. On reconnait ici la forme des *stèles* ou colonnes hermétiques sur lesquelles on grava d'abord des inscriptions, et dont on fit ensuite des statues.

la forme des premiers Hermès, et la trace des premiers pas de l'art statuaire.

IDOLES DE THARÉ.

Quatre cent cinquante ans avant Joseph, Moïse place ThaR-É ou ThoR-É, dont le nom תרח est le même que celui de l'Hermès égyptien. Tharé n'est point étranger aux colonnes hermétiques, son nom les désigne; c'est le nom de ceux à qui on les attribue, de ceux qui furent fabricans de *thors, de ther-mes, de bornes hermétiques*, ou bien disciples de Thor, d'Hermès, c'est-à-dire, attachés à l'étude des préceptes, des instructions confiées aux colonnes hermétiques (1).

TOUR DE BABEL.

Nous arrivons à Babel, et même, à cette époque si reculée, nous trouvons encore des

(1) Dans le sens de l'initiation, on nommait le Nazaréen envoyé pour éclairer les nations *le fils de ThoTh, le fils de Dod, de David;* car David porte le nom même de Thoth ou Hermès. ISO était fils de Dod, דוד, fils de David par Joseph en ce sens, c'est-à-dire, par éducation; il l'était par nature du côté de sa mère.

traces de la forme hermétique des premiers monumens. Cette tour si célèbre n'est qu'un immense obélisque, une pyramide élancée, un Thoth colossal destiné à servir de signe de reconnaissance, et de preuve d'une commune origine.

Les tribus de Ruben et de Gad, lors du partage de la terre promise, élevèrent, dans la même intention et de la même manière, un autel colossal près du Jourdain. Accusées d'idolâtrie à cause de ce monument, elles se disculpèrent en disant qu'il était pour elles et pour leurs descendans un *signe*, une preuve de leur origine commune avec le reste d'Israël. Le mot MiZBÉ que Josué emploie, est le même que MiTZBÉ, *une colonne*. « *Ce » n'est point*, disent ces deux tribus, *un au- » tel destiné à des sacrifices* », c'était une colonne, un thoth colossal, un obélisque enfin (1).

מזבח

מצבת

Le nom du monument de Babel confirme ce rapport. Ce monument n'était point une tour, comme on le pense généralement;

---

(1) On sait que les colonnes, les pierres dressées du premier Hermès, n'étaient qu'au nombre de deux, c'est en commémoration de ce fait qu'il n'y avait, dans le temple de Jérusalem, que deux MiZBÉ ou autels.

ce n'était point des tours que les premiers hommes érigeaient quand ils avaient l'intention de laisser à la postérité un monument durable; c'était des pierres colossales, des obélisques, des pyramides. MiGDAL, nom du monument de Babel, désigne *une chose excessivement élevée; un amas de pierres très élevé; un tas formé en gradin comme un marche-pied*; c'est la forme même des pyramides. La manière dont le monument de Babel fut construit, ne permet pas de lui donner une autre forme. מגדל

Comme nom d'un monument très élevé, MIGDAL a désigné *un obélisque*. Ézéchiel, (ch. 29, v. 10), donne ce nom à l'obélisque de Sienne, marquant les limites de l'Égypte du côté de l'Éthiopie, et la commune origine des deux peuples. Cet obélisque existe encore, mais mutilé.

Enfin, ce mot *Migdal* ou MaGDOL était égyptien, puisqu'il était le nom d'une ville d'Égypte; et probablement cette ville avait été ainsi nommée à cause de quelque obélisque ou monument pyramidal remarquable. מגדול Μαγδωλος, dans *Hérodote*, *Hécatée* et les 70.

COLONNES HERMÉTIQUES

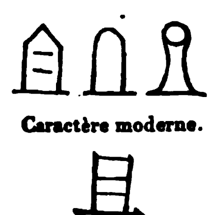
CHEZ LES ANCIENS CHINOIS.

Arrivés dans la mère-patrie de toutes les nations ; placés, en quelque sorte, au milieu d'elles dans les plaines de SeN-AR ou plutôt שנ-ער SIN-OR (1), arrêtons nos regards sur une des ramifications de cette grande famille, qui, forcée de s'en séparer, conserva, dans son nom même, le souvenir de son origine. Je veux parler des SIN ou anciens CHIN-ois (2). Consultons leurs caractères anciens, nous y trouverons *la borne, la co-*

(1) Ce mot est composé de SaN ou SiN, שן ou סן, qui désigne *le changement, le trouble, la dissention, la mésintelligence*, et qui est le négatif de SaN ou Sin, שן, qui marque *le bon accord, la paix, la tranquillité, la bonne intelligence*. OR, ער, signifie *plaine, prairie*; le mot SiN-OR offre donc ce sens : *la plaine du changement, du trouble, de la dissention, de la mésintelligence.*

(2) SIN est, en chinois, le nom d'un ancien royaume. « Les principaux peuples de l'Asie appellent la Chine, » jusqu'à nos jours, Tsin, Tchin ou Sin ». Eratosthènes désigna la capitale de la Chine par le mot *Thinæ*, Θιναι. (Voy. le Panthéon chinois du docteur Hager, pag. 8 et suivantes).

lonnne hermétique, avec les significations que nous lui reconnaîtrons par la suite.



Caractère moderne.

Remarquez dans un de ces caractères un exemple des premiers changemens faits à ces monumens destinés, en partie, à recevoir le tableau des observations astronomiques; ce qu'indique la sphère placée au-dessus de la borne ou colonne, primitivement terminée en pointe comme les obélisques.

COLONNES DE SETH.

Enfin, franchissant en quelque sorte le déluge, nous trouverons les célèbres colonnes de Seth. Dans l'impossibilité d'aller au-delà, il ne nous restera plus qu'à chercher si le personnage auquel nous devons attribuer l'invention des colonnes hermétiques,

est effectivement le Seth de l'écriture ou quelque autre moins ancien, mais portant le même nom que lui.

TRACES DU PROGRÈS DES ARTS
AVANT LE DÉLUGE.

Lorsque les anciens Égyptiens écrivaient l'histoire de leurs rois, leur premier soin était de faire connaître quelles avaient été les proportions de ces hommes célèbres. L'on trouve dans les dynasties des rois d'Égypte, tirées de Manethon, que Sésochris avait *cinq coudées de haut et trois de large*, c'est-à-dire, de circonférence; que Sésostris, le célèbre Sésostris, avait *quatre coudées trois palmes et deux doigts de hauteur*.

Cet usage peut paraître singulier; mais on découvre facilement qu'il a quelques rapports avec les soins qu'on prenait dans chaque famille pour conserver la forme, les traits et le corps entier des personnes décédées.

Il me semble que l'examen de ce fait pourrait être le sujet de quelques recherches intéressantes; mais elles seraient déplacées dans

ce fragment déjà trop long, malgré mes soins pour l'abréger. Ce qu'il nous importe est de savoir si, à l'époque où l'on place le déluge, les hommes avaient déterminé les proportions générales qui conviennent à la beauté du corps humain, et quelles étaient ces proportions.

Paul Lomazzo paraît les avoir retrouvées dans celles que Moïse donne à l'arche : j'ignore s'il doit la connaissance de ce fait à quelques rabins ; le voici : « De même, dit-il, que le » corps humain a de longueur trois cents mi» nutes, cinquante de large et trente de hau» teur, de même l'arche de Noé avait trois » cents coudées de longueur, cinquante de » largeur et trente de hauteur (1) ».

Quelques observations prouveront qu'on ne peut attribuer ce rapport au hasard.

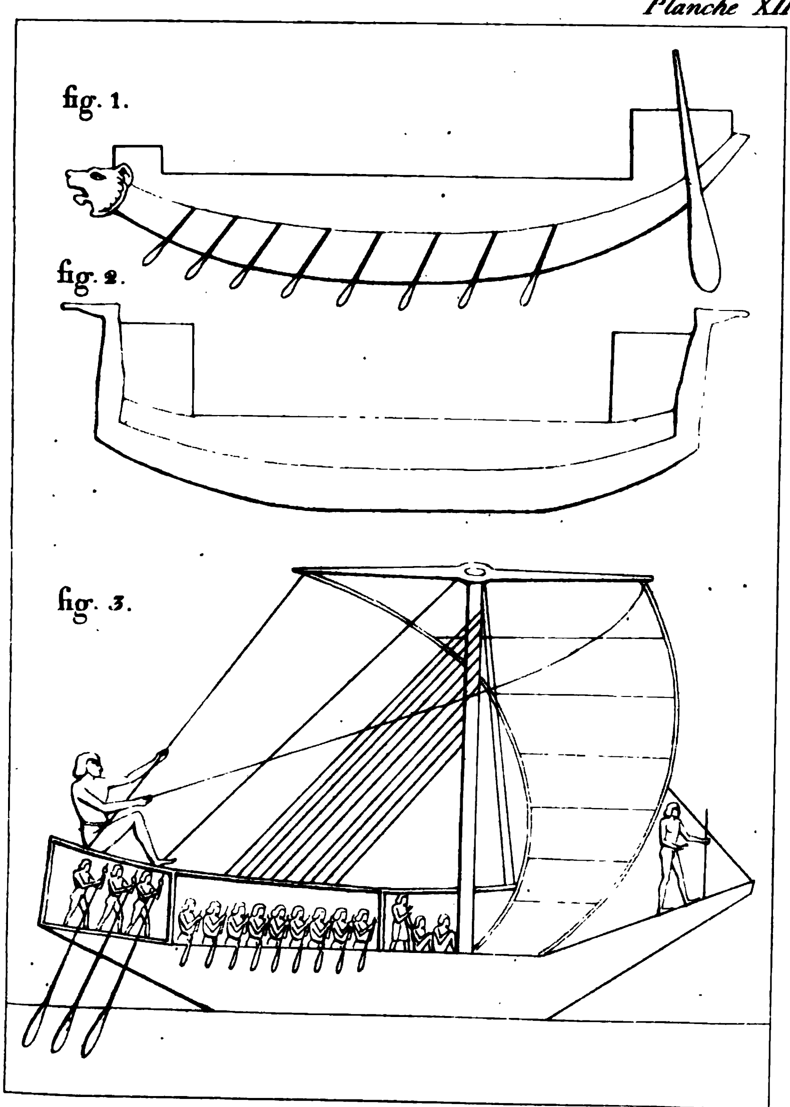
Les hommes des temps anciens n'ignoraient point que l'arche avait eu des proportions symboliques ; de là vint la forme qu'ils affec-

---

(1) *Si come il corpo humano, e in longhezza di trecento minuti, in larghezza di cinquanta, ed in altezza di trenta; cosi parimente l'Arca fu di longhezza, di trecento cubiti, cinquanta di larghezza, e trenta d'altezza.*
P. Lomazzo, trattato dall'arte della pittura etc., a carte 95.

térent de donner à leurs vaisseaux. Ce fut pour faire allusion à ces proportions prises du corps humain, que l'on construisit les bâtimens maritimes, comme s'ils eussent dû renfermer un grand corps de forme humaine, et représentant le genre humain. Ce fut dans les mêmes vues qu'on mit à leur partie antérieure une grande tête d'homme, et qu'on termina l'extrémité opposée par des pieds ou par une queue de poisson, pour désigner un homme de mer, un marin. (Voy. pl. 12). C'est à cet usage que nous devons l'existence mythologique des tritons et des néréides; c'est de cet usage que naquit l'histoire prétendue de l'*arche, du navire d'Argos,* lequel parlait et rendait des oracles. C'est par cet
צי צוח usage que le mot hébreu TZIÉ, *crier, vociférer,* signifia par la suite, *vaisseau, navire;* car les têtes qu'on mettait devant ces bâtimens, avaient la bouche excessivement ouverte.
דבר C'est par cet usage que le mot DaBeR, *parler, parole, enseigner, instruire,* a signifié
אלף *vaisseau;* que le mot ALePH, *parler, enseigner, instruire de vive voix,* signifie, en chaldaïque et en syriaque, *navire* ou *vaisseau.* Les Phéniciens exprimaient même le double sens de ce mot, en mettant à la par-

Planche XII.



P. Lacour Sc.

fig. 1. et 2. *Barques Symboliques.*
fig 3 **BARIS** *antique.*

tie antérieure de leurs vaisseaux une tête de bœuf ou de taureau; car un des noms du taureau était *aleph;* et c'est ce qui donna lieu à la fable d'Europe enlevée par Jupiter changé en taureau. On sait que cet animal était le symbole de la force et de la puissance divine.

Dans la suite, on remplaça la tête d'homme qui ornait ces bâtimens par celle de quelque animal ou terrestre ou marin; et c'est ici que se trouve l'origine et l'explication de la fable d'Arion. (Voy. pl. 12). Enfin, traversant les siècles, cet usage est venu jusqu'à nous.

Quelles conclusions naturelles devons-nous tirer de ces faits, et de l'influence si ancienne de cet usage sur la langue hébraïque, sinon que les proportions de l'arche, telles que Moïse nous les a transmises, méritent quelque attention; qu'il ne les a point écrites au hasard, telles que son imagination aurait pu les lui donner; mais qu'il les tenait d'une tradition soigneusement conservée, soit chez les Hébreux, soit chez les Égyptiens. Et qu'on ne dise pas que ces proportions étaient celles employées dans les constructions maritimes chez les anciens du temps de Moïse, les monumens égyptiens prouvent

le contraire, et d'ailleurs ces proportions, bonnes pour l'arche, ne le seraient pas ailleurs. Aucun bâtiment ou navire ancien n'a eu la forme tumulaire de l'arche, et par conséquent les mêmes proportions. Qu'on ne dise pas non plus que les prêtres égyptiens, ou que Moïse, leur disciple, avaient calculé ces proportions après coup. Leur système de proportion pour le corps humain, employé probablement bien avant Moïse, était fort différent (1). D'ailleurs, l'influence de ces proportions symboliques de l'arche, tant sur la forme des vaisseaux anciens, que sur la langue hébraïque par les mêmes vaisseaux, prouve que l'observation serait peu juste. Enfin, qu'on ne dise pas que le mot TZIÉ a toujours signifié *crier*, *vociférer* et *navire*; que ces deux significations si éloignées lui sont cependant naturelles; nous pourrions à la rigueur affirmer que ce mot n'avait point la dernière de ces significations à l'époque du déluge. En effet, il devrait être le nom de l'arche, et il ne l'est pas; le souvenir de cet immense *tombeau* s'est conservé sous une

(1) Voyez Diodore de Sicile, et le voyage en Égypte par M. Denon.

autre dénomination, abandonnée après le déluge, lorsque l'architecture maritime fut plus perfectionnée, et que l'usage dont nous venons de parler eût été adopté. Aussi le nom de l'arche THoBÉ n'est-il employé que dans cette occasion, et dans celle où Moïse, enfant, fut exposé sur les eaux du Nil dans une THOBÉ ou THomBE d'osier, qu'on devait naturellement comparer à l'arche, vu les circonstances qui avaient contraint les juifs à faire périr leurs enfans mâles; car c'était de la THomBÉ qu'était sorti le sauveur de la race humaine, lorsque les hommes furent condamnés à périr dans les eaux du déluge; et c'était également de la THomBE d'osier qui renfermait Moïse, qu'était sorti celui qui sauva la race des juifs condamnée à périr dans les eaux du Nil (1). C'est de ce mot THoBE, prononcé avec un son nazal THomBE, et désignant un monument de mort et de forme tumulaire, rappelant le souvenir de la perte du genre humain, que vint le mot grec TUMBOS, et le français *Tombe* ou *Tombeau*, étymologie remarqua- תבה

(1) Il est remarquable que le mot TZi ou TZIÉ, nom du *navire*, de la *barque*, a servi de racine au mot TZIYN qui désigne un *tombeau*.

ble par la beauté du sens moral qu'elle présente, et qui prouve que les anciens Hébreux, si souvent accusés de matérialisme, considéraient *la tombe* comme *une arche de salut, de laquelle l'homme doit sortir régénéré, purifié de toute souillure.* C'est mot à mot ce que signifie THomBE. Je ne ferai point ici le rapprochement de la mort simulée dans les mystères égyptiens, et encore moins du fait sur lequel reposent le mystère et la sainteté de notre religion, j'observerai seulement que chez les anciens, le salut du genre humain a toujours été considéré comme un des fruits de la Tombe. Sans parler des mystères et de nos initiations modernes, il suffit de remarquer que même aujourd'hui la foi nous oblige à croire que, des débris du monde et de la mort de l'univers, le chrétien verra naître le règne de la justice et de la vertu.

Enfin, si ces étymologies paraissent fausses et dues au hasard, qu'on explique comment גפר il est arrivé que le cyprès, *gypré*, dont le bois fut choisi pour la construction de l'arche, est devenu l'arbre consacré à la mort, l'arbre ou le bois des tombeaux (1).

(1) תבה, ThoBÉ, nom de l'arche, vient de תוב, THOB

RECHERCHE DES MOTIFS

QUI FIRENT ADOPTER LA FORME DE LA COLONNE DANS LES PREMIERS MONUMENS DE L'ART.

USAGE DES NOMS SIGNIFICATIFS.

Nous avons vu que vers l'époque où les hommes érigèrent, pour la première fois, les bornes ou colonnes dont on a fait depuis les colonnes hermétiques, et qu'on a considérées ensuite comme les premiers essais de l'art statuaire, on avait des idées assez exactes et assez raisonnées des proportions qui conviennent au corps humain, en sorte qu'il n'est pas possible de croire que ceux qui érigèrent ces bornes ou ces colonnes eurent la prétention d'imiter la figure humaine.

---

ou שוב, SOB. La différence de ces deux mots est dans la prononciation; l'un est chaldaïque et l'autre hébreu.

THOB désigne le repos que suit un *changement en mieux dans la manière d'être, soit physiquement, soit moralement.* Il peint *la récréation*, *la régénération du corps et de l'ame.* Il signifie *se repentir*, *revenir à Dieu*, *se convertir*, *appaiser la colère de Dieu*, *la retourner;* car, en hébreu, retourner la colère de Dieu, c'est, suivant la circonstance, l'appaiser par le repentir ou la provoquer par la rébellion.

Quels furent donc les motifs qui firent néanmoins adopter cette forme singulière pour représenter l'homme ? C'est à quoi je vais essayer de répondre.

En développant le sujet de ce fragment, j'ai dit que le choix des formes hermétiques, dans les premiers monumens de l'art statuaire, pouvait provenir de quelque usage primitif commun à tous les anciens peuples, ou existant antérieurement à la dispersion de ces peuples. Cet usage me paraît être celui de ne donner aux hommes que des noms significatifs. Par ce moyen, on conservait dans les familles le souvenir de ce qui avait eu lieu lors de la naissance de la personne nommée. Celui des événemens remarquables dont, par par la suite, elle devenait la cause ou l'acteur principal, était transmis par un surnom.

On conçoit, qu'à l'époque où l'écriture n'était que l'imitation des objets, un véritable dessin, on ne devait point donner aux hommes des noms insignifians qu'aucun objet ne rappelait à la mémoire, qu'aucune image ne peignait, et qu'on pouvait oublier le jour même de leur invention.

L'usage de ces noms significatifs a donc précédé l'invention de l'écriture alphabéti-

que. Moïse s'y conforme sans cesse dès les premières pages de la Genèse ; et soit que son ouvrage ne contienne, dans cette partie, que des récits allégoriques, soit qu'il faille expliquer ces récits seulement dans un sens historique, ces exemples méritent d'être remarqués.

L'homme est formé du limon d'une terre rouge. Son nom transmet le souvenir de cette origine, et la terre entière, ADaME, est l'objet qui rappelle ce nom. אדמה

Le nom d'Eve marque la vie, parceque, dit Moïse, étant la première femme, elle est la mère de tous les vivans ; le nom de l'existence Eve ou Eie empêche que ce nom soit oublié. חוה היה

Le premier homme, né du sein de la femme, est *un bien* acheté par *la douleur de l'enfantement*. Le nom qu'elle lui donne désigne *ce bien précieux*, et le travail douloureux par lequel il est acquis. Il faut un objet dont le nom rappelle le souvenir de celui donné à *Caïn*, à l'être engendré ; le nid où l'oiseau donne le jour à ses petits est cet objet. קין קן

Le premier nom d'Abel n'est pas connu. Abel est un surnom qui conserve le souvenir d'une mort prématurée, d'un anéantissement

dont les hommes n'avaient encore aucun exemple. Il exprime l'*existence passagère*, l'*anéantissement qui la suit* et *le deuil qu'elle laisse.*
הבל L'objet dont le nom rappelle celui d'Abel, est la *vapeur légère* que le moindre vent emporte ou détruit; *le météore* qui brille un moment, et qui disparaît en laissant la nature dans les ténèbres, sorte de deuil physique.

Lorsqu'un troisième fils vient consoler Eve ou *la femme* de la perte qu'elle a faite, ce fils lui paraît accordé par la Providence pour remplacer Abel; par une conséquence naturelle de cette idée, elle ne doute pas que l'existence de ce fils ne soit longue, stable, affermie contre les événemens; le nom qu'elle lui donne garde le souvenir de cette pensée, de cette espérance consolante; et l'objet qui le rappelle désigne le repos, la fixité, la stabilité. C'est *la borne*, c'est *la colonne*, c'est tout ce qui est fixe et stable.

Ici, le mystère qui couvre l'origine des colonnes hermétiques, doit commencer à se dévoiler aux yeux du lecteur; mais avant de rendre à cette origine toute son évidence, je ferai quelques remarques sur l'usage des surnoms et sur les abus qui en furent la suite.

Les meilleures institutions ont leurs incon-

véniens. Lorsque le nom primitif était changé, il devenait facile de l'oublier. Il devait résulter encore de ces dénominations différentes, qu'un personnage connu dans un pays sous son nom primitif, ne l'était, dans plusieurs autres, que par les surnoms qu'on lui avait donnés, ou même par la traduction de ces noms et de ces surnoms. De là vint la multiplication des êtres historiques, les fables mythologiques, l'obscurité de l'histoire et l'oubli de la vérité.

Expliquons cela par des exemples.

Plusieurs savans ont pensé que les païens avaient fait des divinités de différens personnages que les écrits de Moïse ont rendu célèbres. Sans prononcer pour ou contre ce système, observons que cette méprise était facile. Serait-il étonnant qu'en interprétant mal ces mots, *ego sum Deus Abraham*, on fit d'Abraham un Dieu? Eh bien! dans l'inde, *Brama* n'est-il pas le nom même d'Abram ou Abraham, et sa femme Sara-Wedi, *la dame Sara*, n'est-elle pas évidemment la même que Sara?

Moïse donne à Noé, dont le nom s'écrit NYCH, le titre de TIM, c'est-à-dire, de *parfait*. Les Grecs ne font qu'un mot de ces תם נוח

deux, et nous apprennent qu'un déluge eut lieu du temps de NYCTIM.

דכי-אליון Le mot DeuCI-ALION, dont ils font le nom d'un personnage, est oriental, et signifie *grande intumescence des eaux, grande agitation des eaux excessivement élevées.* Ainsi, lorsque ces mêmes Grecs, pour compléter le trait historique, nous disent que le déluge de Deucalion eut lieu du temps de Nyctim, c'est nous dire, mot à mot, qu'*une grande agitation et élévation des eaux eut lieu du temps de Noé le parfait.*

On se ferait difficilement une idée des erreurs et des méprises que pouvaient amener des interprétations fausses, et qui semblent bien moins importantes. En voici un exemple : Moïse dit que le serpent d'Eden était עּרם ARIM, c'est-à-dire, doué d'intelligence. Les Perses conservent ce mot comme un nom propre, et en font celui d'ARIM-anes; tandis que les anciens Grecs et Homère le prenant pour le nom d'un peuple, font périr Typhon, le génie du mal, dans le pays des Arimes (1).

---

(1) Ειν Αριμοις, οθι φασι, Τυφωεος εμμεναι ευνας.

Chez les Arimes où l'on dit qu'est le tombeau de Typhon. ILIAD. 2, v. 783.

La cause de ces dénominations phéniciennes et hébraïques, chez les Grecs, est connue; et il serait superflu de rappeler que CaDM-us qui, le premier, instruisit les Grecs, était Hévéen, et de la partie la plus orientale de la Palestine. קדם

Malgré ces abus, l'usage de surnommer les hommes illustres était trop naturel et trop sagement établi, pour qu'il ne se conservât pas long temps encore après la découverte de l'écriture alphabétique. Lorsqu'on trouve dans nos livres sacrés ces paroles :

« Moi, Ecclésiaste, fils de David, j'ai été » roi d'Israël dans la ville de Jérusalem ». Peut-on méconnaître Salomon, fils de David?

Le mot hébreu *kelath* ou *koheleth*, que nous rendons par *ecclésiaste*, *ecclésiastique*, signifie, dans sa racine, *assembler les hommes pour prier*; et dans ce dérivé, *parler au peuple assemblé pour remplir les devoirs de la religion*, et même *lui parler en paraboles*. L'Ecclésiaste est, en effet, un de cinq livres que les Hébreux lisent, à différentes époques de l'année, dans leurs assemblées religieuses. קהלת

Ces exemples, qu'il serait facile de multiplier, suffiront pour prouver que la signification des noms propres des personnages de

la haute antiquité ne doit pas être négligée. Il semble même que lorsque ces significations sont fortifiées par des traditions historiques, il est bien difficile de ne pas admettre au moins la possibilité du fait qui résulte de leur accord.

Nous savons, par un passage cité dans l'épître canonique de St. Judes; par les témoignages de St. Augustin et de plusieurs autres pères de l'église, tels que Tertulien et Origène, qu'il existait, dans les premiers siècles du christianisme, quelques copies d'un livre attribué à Henock. Ce livre ne se retrouve aujourd'hui qu'en éthiopien. Sans adopter l'opinion de Dodwel, qui veut que cet ouvrage n'ait été fabriqué qu'après le second siècle, opinion insoutenable, disent les critiques, je n'admets pas qu'Henock en est certainement l'auteur; mais la tradition qui le lui attribue, est fondée, à ce qu'il me paraît, sur ce qu'on avait anciennement l'idée que l'écriture avait été inventée avant l'époque où nous plaçons le déluge, et
חנוך sur ce que le nom d'Henock signifie *initier, cathéchiser, instruire le premier.*

Ces observations, jointes à ce que nous avons vu d'Hermès et de la langue d'Heber, suffisent pour l'objet que je me propose.

Faisons maintenant l'application de ce que nous avons dit sur l'usage des noms significatifs, et recherchons par ce moyen le nom de celui qui, le premier, donna l'idée d'ériger les bornes, les colonnes ou les piliers qu'après lui on a consacrés, et dont on a, par la suite, fait des statues.

Quel fut l'auteur des premières colonnes hermétiques ?

Les traditions égyptiennes portaient qu'un Thaut ou Mercure, antérieur au déluge, avait fait dresser le premier des colonnes sur lesquelles il avait ordonné de graver les lois astronomiques. Platon, qui avait voyagé en Égypte et fréquenté les prêtres de ce pays, attribuait à ce même Thauth ou Theuth l'art des calculs, l'invention de la géométrie et celle des caractères, inventions toutes nécessaires à l'agriculture et à l'astronomie. Il communiqua, dit-il, ces découvertes à Tham (ou Thim), qui régnait alors à Thèbes, et dont la mémoire fut ensuite révérée.

Sanchoniaton, qui place ce même Thauth,

qu'il désigne, en lui attribuant l'invention des premiers caractères, à la dixième génération, à l'époque où vivait un prince nommé Sydyk, dit qu'il était fils ou successeur de Misor. *Thim* et *Sydyk* sont deux adjectifs que Moïse joint au nom de celui que les Grecs ont appelé Nyc-Tim, que nous nommons Noé, et qui se trouve effectivement placé dans la Genèse à la dixième génération. Quant à Misor, son nom est le singulier de Misorim ou Misraïm, nom propre d'un petit-fils de Noé. Ce Misorim eut l'Égypte en partage; il lui donna son nom, elle le porte encore.

Les mêmes traditions égyptiennes disaient aussi que le premier Thauth n'avait point gravé lui même les caractères hiéroglyphiques dont il avait été l'inventeur, mais qu'il avait ordonné qu'ils le fussent sur des colonnes, et que ces colonnes existaient dans la terre nommée Sériadique. N'est-il pas évident que Thauth, également nommé *Theuth* et *Theth* est ici le même que Seth, dont les descendans, c'est-à-dire, ceux de sa race, de sa famille, gravèrent les découvertes astronomiques sur des colonnes que l'on voyait, selon Flavien Josephe, dans la terre nommée

Seirotha. On remarquera, en effet, que le nom de Theth, Theuth ou Thauth, n'est ainsi prononcé que par un changement conforme au dialecte chaldaïque; que c'est aux Chaldéens qu'on attribue les premières observations astronomiques; que le mot *Seth*, au contraire, est hébreu-égyptien; qu'on trouve fréquemment, dans les annales de l'Égypte, les noms de Seth, Sethos et Sothès; enfin que le mot *Seri* ou *Seir*, qui entre dans la composition des mots *Seri-adique* et *Seirotha*, est également hebreu-égyptien, et désigne le *Nil*.

Le nom d'un personnage si célèbre dans tout l'orient par la sainteté de ses mœurs et l'étendue de ses connaissances, ne pouvait être oublié. Je ne chercherai point à démontrer que cet homme extraordinaire a réellement existé; pourquoi récuserais-je le témoignage de Moïse, lorsque toute la terre ancienne parle pour l'appuyer.

C'est elle qui nous dit qu'un sage, dont le nom primitif fut Seth ou Seth-os ou Soth-is, Theth ou Theuth ou Thoth, a existé; qu'il est l'auteur des premières observations astronomiques; qu'il inventa les hiéroglyphes et les chants sacrés; qu'imitant le ciel, il fit le

portrait des Dieux, et traça le premier les caractères sacrés des lettres (1).

Sans doute l'existence de ce fait présente des difficultés; mais il serait bien extraordinaire que l'éloignement des temps, la différence des lieux, celle des langues et des surnoms, et enfin les systèmes inventés par les auteurs, ne les eussent pas fait naître.

Sanchoniaton place à la cinquième génération un nommé Osoüs, lequel, dit-il, érigea deux colonnes, l'une au feu et l'autre aux vents (ce qui peut s'interpréter à l'étude des variations de l'atmosphère). Cet Osoüs adora ces colonnes et leur fit des libations. Ceux qui lui succédèrent, ses descendans, consacrèrent des poteaux, adorèrent des colonnes et leur firent des fêtes annuelles.

Seth, qui érigea également deux colonnes, ou qui les fit ériger par ses descendans; Seth, dont les fils établirent les premiers les fêtes annuelles et néoméniques, quoique placé dans la Genèse à la deuxième génération, est évidemment le même qu'Osoüs. Ce mot

(1)..... Τααυτος μιμησαμενος τον Ουρανον, των θεων οψεις.............. διετυπωσεν τους ιερους των ςοιχειων χαρακτηρας.

Frag. de Sanchoniaton.

Osoüs, est un surnom; il vient de OTZ, et עץ signifie *bois, travailler le bois*. En effet, Osoüs est représenté comme ayant le premier coupé les arbres pour en faire des radeaux, des piliers et des statues (1).

DU CHOIX

DE LA FORME DES COLONNES HERMÉTIQUES, ET MOTIFS DE CE CHOIX.

Un personnage, nommé Seth ou Theth ou Thoth, érigea ou fit ériger les premières colonnes sur lesquelles furent gravées les découvertes astronomiques. Comment a-t-on

(1) La lecture des instructions gravées sur ces colonnes donna lieu aux fêtes religieuses qu'on célébrait à chaque néoménie, et auxquelles on était appelé au son du cor. Moïse, qui, dans ses lois, proscrivit l'usage des hiéroglyphes et des colonnes hermétiques, ne pouvait dire clairement que Seth en était l'inventeur; il se contenta de le laisser entrevoir, en disant que l'usage de convoquer, pour les cérémonies religieuses, datait de l'époque où vécurent les enfans de ce patriarche. *Alors;* dit-il, *commencèrent les convocations faites au nom de IÉOUÉ*. La phrase était claire pour les Hébreux de son temps. L'explication que pourraient en demander leurs successeurs fut abandonnée à la tradition orale.

conservé le souvenir de ce fait? Quel moyen, quel signe a-t-on employé pour peindre le nom de ce personnage, et pour faire connaître que ces observations étaient de lui?

Les anciens écrivains commençaient ordinairement leurs ouvrages en se faisant connaître : *moi un tel, fils d'un tel*, disaient-ils, *j'ai écrit, rassemblé, publié*, etc. La cause de cet usage vient de ce que les auteurs qui précédèrent l'invention de l'écriture alphabétique, furent toujours et durent toujours être représentés à la tête des leurs, sous la figure d'un homme, accompagné de l'objet physique auquel leur nom avait rapport. Comme cette figure avait la forme hermétique, le signe symbolique seul les distinguait de celles qui représentaient le véritable Hermès. Une sorte d'analogie, entre cet usage et l'apothéose dont on se servit ensuite pour immortaliser les noms de quelques hommes célèbres, a donné lieu à différens systèmes sur l'origine de l'idolâtrie : ces systèmes ne sont pas exempts d'erreurs; mais ils laissent entrevoir l'influence exercée, par l'emploi des colonnes hermétiques, sur les usages et les préjugés des anciens peuples.

On sait que, dans le principe, ces mê-

mes peuples négligeaient l'art statuaire proprement dit; qu'ils équarrissaient une colonne qui leur tenait lieu de statue; que plus tard ils placèrent sur ces colonnes des têtes sculptées, et firent ce que nous nommons des Termes. On sait aussi que ces monumens prirent le nom d'Hermès, parceque les premiers avaient été consacrés à ce Dieu, également nommé Mercure, le même que Thoth et par conséquent que Seth.

La forme de ces monumens, qu'on a voulu faire passer pour le premier essai de l'art statuaire, fut choisie pour rendre la signification du nom de l'auteur des premières observations ou découvertes gravées sur eux. Tout ce que j'ai dit me dispense d'insister sur l'obligation où l'on était de rendre cette signification, et sur l'importance qu'il y avait à conserver le souvenir du nom même de Seth.

Ce mot SeTh, qu'on prononcerait mieux en disant SThe ou STa, puisqu'il ne se compose que de deux consonnes, est un mot radical, primitif, employé dans toutes les langues, pour *arrêter* ou *faire rester en place:* il signifie *rester dans l'inaction, être dans l'immobilité, être immuable.* De lui sont venus les mots STè-le (nom même de la colonne her- שת

métique), STa-ble, STa-bilité, STa-Tuts, et STa-tue, représentation d'un homme quelconque, à laquelle on a conservé le nom du premier personnage représenté. L'objet commémoratif de ce nom était, on l'a déjà vu, *une pierre dressée*, *un Thoth*, *une borne*, *une colonne*. Les hiéroglyphes chinois primitifs cités plus haut, et qui représentent *la borne*, *la colonne hermétique*,

désignent, comme le nom même de Seth, comme le mot STa-tue, *le repos*, *la solidité*, *la fixité*, *l'immobilité*. Pour rendre le nom de Seth, il fallait donc nécessairement adopter la forme de la borne, de la colonne; c'est donc la cause du choix de cette forme singulière (1).

---

(1) Une statue était, en quelque sorte chez les Grecs, le symbole de l'immobilité; de là cette espèce de proverbe : *plus immobile qu'une statue*. των λιθινων ουδεν διοισει, *à saxeis nihil differet*.

.... *Statua taciturnius*, dit Horace,
.... *Truncoque simillimus Hermæ*,
dit Juvenal. (Voy. Adagia D. Erasmi, pag. 1728).

Les Arabes ont conservé la tradition qui fait remonter

Ainsi, l'emploi des colonnes hermétiques s'explique d'une manière simple, et qui s'accorde avec les usages de la haute antiquité. Ainsi, l'érection de ces colonnes ne fut point le premier essai de l'art statuaire, et ce n'est pas par ignorance que la forme de ces colonnes fut choisie pour désigner l'homme. Si, cependant on ne veut point admettre cette explication, qu'on nous dise alors pourquoi les anciens peuples représentèrent tous Hermès, le dieu le plus actif de l'olympe, le messager, l'envoyé des autres Dieux, par une figure hiéroglyphique qui désigne évidemment le repos, l'inactivité, l'impossibilité de changer de place.

Les Égyptiens conservaient, même dans la langue vulgaire, le souvenir de l'origine de cette représentation : le mot Tôout, Thoth ⲐⲰⲞⲨⲦ
ou Thor qui, chez eux, était un des noms

---

jusqu'à Seth, l'ancien Hermès, qu'ils nomment *Savan*, l'origine des statues. Ils lui attribuent même la construction d'un palais, appelé *la Maison des Statues*, et ces statues servaient, selon eux, à mesurer la crue du Nil. (Merveilles de l'Égyp., pag. 24), d'où l'on peut conclure qu'elles étaient plutôt des colonnes hermétiques que de véritables statues.

ϑοϣ de Seth, signifiait une borne, une colonne, Ερμης, une pierre dressée. Chez les Grecs, Hermès Ερμα. fit *Herma*, qui a la même signification. Quant à celles de *disposer*, *mettre en ordre*, *régler*, *statuer*, elles ne furent attachées au nom hébreu de Seth qu'après l'emploi du signe représentatif de ce nom. C'est alors seulement que les bornes où colonnes hermétiques prirent une signification relative aux limites; qu'on les plaça sur les frontières, sur les voies publiques, et qu'Hermès devint le régulateur des Nomes et le protecteur des chemins.

Les premières colonnes hermétiques, celles attribuées à Seth, étaient dans la terre de *Seir* ou *Seri*, c'est-à-dire, dans la terre d'Égypte. Cette circonstance, et ce qu'on sait du soin religieux avec lequel les Égyptiens conservaient les traditions anciennes, de leur respect pour les mystères et pour Hermès qui en était le fondateur, expliquent encore pourquoi ils donnèrent à toutes leurs figures ce caractère de *stabilité*, d'*immobilité*, de *roideur* qui ne paraît pas naturel. Cette affectation était un hommage continuel rendu à la mémoire de celui à qui ils étaient redevables des hiéroglyphes; in-

vention admirable au moyen de laquelle ils avaient conservé le souvenir du culte des ancêtres, créé l'écriture alphabétique, et transcrit les chants hymniques dont ce même Seth, sous la dénomination de Thoth, avait été l'inventeur. De là l'usage de nommer Thoth tous les auteurs de poésies sacrées, usage encore respecté par les Hébreux longtemps après leur sortie d'Égypte, puisque David, DOD, l'auteur de leurs poèmes sa- דוד
crés, porte le même nom que Thoth, la lettre T ayant, dans l'égyptien vulgaire, le son même du D (1).

---

(1) *Nonnullæ litterarum, quamvis naturâ suâ duræ sint, à Coptitis tamen molliuscule pronunciantur*; *v. g. P ut B, T ut D.*

Fundamenta linguæ Copticæ, ch. Blumbergi.

Le nom de Thor a pénétré jusque chez les Islandais, les Lapons, les Scandinaves, les anciens Allemands et les Celtes qui, tous adoraient, sous la forme d'un pilier, surmonté d'une espèce de tête, une divinité nommée Thor, Thoran, Taran ou Taranis.

SECONDE PARTIE.

APERÇU

SUR QUELQUES USAGES ET SUR PLUSIEURS INVENTIONS, DONT LES PREMIERS MONUMENS DE L'ART PARAISSENT AVOIR ÉTÉ LA CAUSE.

On convient assez généralement que la découverte de l'agriculture et de l'astronomie a dû précéder celle de la plupart des arts et des sciences. Lorsque les hommes eurent trouvé le moyen de mesurer le temps, et établi l'ordre qu'il fallait suivre dans les travaux de l'agriculture, les chefs des familles, les pasteurs des peuples, cherchèrent nécessairement un moyen pour faciliter la connaissance de ces travaux et celle de l'ordre dans lequel ils devaient être entrepris. Ce moyen fut le même que celui dont les Scythes se servirent, long temps après, pour engager Darius à ne pas leur faire la guerre. Il consistait à exposer, dans un lieu convenu, les instrumens nécessaires aux travaux qui devaient occuper le laboureur. A ces signes

symboliques on joignait ceux qui pouvaient désigner l'époque de l'année dans laquelle on se trouvait.

Seth, ou un personnage de ce nom, recueillit ces instructions, et conçut l'idée d'imiter la forme des objets symboliques, et pour prévenir toute cause d'oubli, de les dessiner ou graver sur le bois ou sur la pierre. Nous avons vu que les anciens avaient conservé religieusement le souvenir de deux colonnes symboliques, sur lesquelles ses descendans gravèrent, en caractères hiéroglyphiques, toutes les instructions qu'il leur avait transmises.

Ces instructions avaient été gravées sur des piliers ou troncs d'arbres dépouillés de leur écorce. Ce fait est incontestable, puisque le mot ÉQ ou ÉQÉ qui désigne *un tronc d'arbre, un pilier, un terme, une borne*, signifie aussi *graver, sculpter en figures ; figure gravée, sculptée; loi écrite; décret, précepte concernant la religion et la police.* חקה חק

L'obligation de rendre la signification du nom de Seth, fit changer ces troncs d'arbres en de véritables colonnes équarries, lesquelles portèrent son nom STè-le.

Ces colonnes, d'abord au nombre de deux,

furent ensuite sextuplées. On dressa, de cette manière, une colonne pour chaque mois; elles composèrent le premier calendrier (1).

Il fallut alors prévenir des méprises funestes, et ne pas se fier entièrement à la mémoire pour reconnaître, au bout d'un an, les signes et les colonnes qu'on devait consulter. L'ordre et la disposition de ces signes et de ces colonnes ne furent donc pas arbitraires.

On obvia à tous les inconvéniens en disposant ces colonnes trois par trois, pour les faire répondre aux quatre points cardinaux.

Cette disposition fut long-temps conservée, même après l'invention de l'écriture alphabétique; et l'on voit encore, dans la pagode de Verdapetha, au Cap Comorin, les douze signes du zodiaque placés dans cet ordre. Par une espèce de tradition de ces origines, les Égyptiens avaient consacré au soleil, dans le temple d'Héliopolis, douze colonnes qui désignaient ces douze signes. Les Arabes attribuent l'origine du zodiaque

(1) Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'un des signes abrégés du nombre 12, forme le nom même de Thoth, יח Tho.

à douze colonnes ou tours (1) que les anciens élevaient dans un grand cercle.

De la disposition de ces colonnes vint l'usage d'orienter les monumens, et de s'orienter soi-même en adorant. Cet usage est prouvé par les pyramides, monumens à quatre faces; par les temples anciens, dont l'entrée était toujours placée du côté de l'orient; par ceux même qu'on ouvrait à l'occident, afin que le peuple, en entrant dans le temple, eut le visage tourné du côté de l'orient. Le sphinx de la grande pyramide, placé à l'orient, indiquait l'entrée du monument.

Cette disposition des colonnes hermétiques donna lieu, selon toute apparence, à la division occidentale de l'année en quatre saisons au lieu de trois.

Ainsi les signes du printemps furent placés en face de l'orient; ce qui indiquait, d'une manière bien simple, qu'ils ouvraient l'année. Les colonnes, dépositaires des signes de l'été, regardèrent le midi, celles de l'automne l'occident, et celles de l'hiver le nord.

Les figures hiéroglyphiques étaient néces-

---

(1) On a vu que par le mot *tour*, il faut souvent entendre *une colonne, un obélisque*.

sairement placées sur chaque colonne de haut en bas; et pour les lire toutes, il fallait suivre l'ordre des colonnes qui était de droite à gauche, d'orient en occident. (Voy. pl. 13). De là vint la manière orientale d'écrire les hiéroglyphes, et même les caractères alphabétiques, sur des colonnes de haut en bas, et de droite à gauche.

Enfin, lorsque ces colonnes, ainsi placées sur quatre faces, eurent dans la suite été couvertes pour être garanties des outrages de l'air, elles donnèrent l'idée des temples proprement dits, et de l'emploi de colonnes dans ces monumens. (Voy. pl. 13, fig. 2). C'est donc ici qu'il faut placer l'origine vraie, et si inutilement cherchée depuis Vitruve, de l'architecture et des ordres qui la distinguent de la maçonnerie; car avant l'invention des temples, et par conséquent de l'architecture, les hommes connaissaient déjà l'art de bâtir. La planche 14 montre la disposition de ces mêmes colonnes dans une espace de terrain consacré nommé *Templum*, et entouré d'un mur pour le défendre.

Ces colonnes étaient couronnées par quelques attributs symboliques relatifs aux travaux de chaque mois. Ces attributs donnè-

ORIGINE DES TEMPLES. *Planche XIII.*

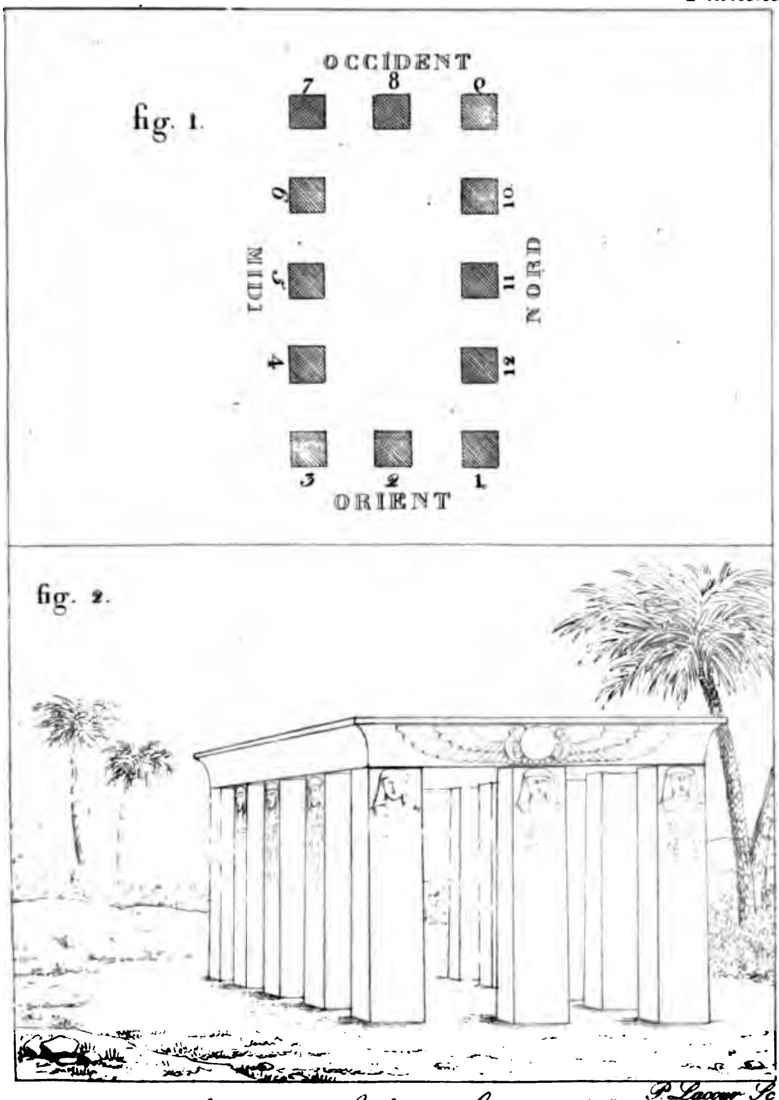


fig. 1 *Ordre primitif des colonnes Hermetiques.*
fig. 2 *les mêmes vues en perspective et couvertes.*

ORIGINE DES TEMPLES.

Planche XIV

fig. 1.

fig. 2.

P. Lacour Sc.

fig. 1. *Colonnes Hermétiques protégées par une enceinte.*

fig. 2. *Temple Égyptien conservant la trace de cette disposition primitive.*

rent l'idée des chapitaux hiéroglyphiques, semblables à ceux qu'on voit encore dans tous les temples de l'Égypte. Les Grecs imitèrent ces chapitaux ; ils les soumirent, ainsi que le fût et la base de la colonne, à des formes, à des proportions moins variables, et se firent passer ensuite pour les premiers inventeurs de l'architecture (1).

Quelque heureuse que fut la disposition des colonnes, et malgré l'impossibilité de se méprendre sur l'ordre des signes hiéroglyphiques, on porta l'attention jusqu'à établir l'usage de lire publiquement ces caractères aux différentes époques des travaux, pour l'explication desquels ils avaient été imaginés. On chargea naturellement de ce

---

(1) Les anciens couvraient aussi quelquefois les deux pierres ou colonnes hermétiques, qu'ils plaçaient dans les lieux fréquentés. Ces sortes de constructions donnèrent naissance aux monumens nommés *Fans de Mercure*. On trouve, dans les peintures d'Herculanum, beaucoup de monumens qui rappellent cet usage, avec cette différence que ces *Fans* ont des proportions architecturales, tandis que les premiers n'étaient que des pierres dressées, simplement équarries et couvertes par une troisième. Ces *Fans* nommés, dans le concile de Leptines, *Casulæ* ou petites niches, ont donné lieu à ces petites chapelles qu'on plaçait autrefois sur le bord des chemins.

soin les vieillards et les chefs de famille, à cause de leur expérience et de leur sagesse. Ce fut la cause première des fêtes célébrées chez les anciens à chaque néoménie, c'est-à-dire, au commencement de chaque mois lunaire (1). Dès ce moment, les interprètes des hiéroglyphes devinrent les *Hermès*, les savans, les sages de la nation; enfin et bientôt après, les chefs et les ministres du sacerdoce.

Comme ces cérémonies arrêtaient l'attention des hommes sur les bienfaits de la Providence, il était naturel, qu'après avoir annoncé les travaux auxquels on allait se livrer, on fit des vœux pour leur succès. Ces vœux exprimés hautement, se changèrent en prières, donnèrent naissance au culte public, et c'est l'origine des cérémonies religieuses. C'est également de cette époque que date la consécration des temples, et leur destination au culte public (2).

---

(1) Dans les caractères de l'écriture chinoise, l'image de *lune* et le caractère d'*époque*, signifient, réunis, *assemblée religieuse*.

Mem. chin., tom. 9, pag. 315.

(2) On trouve dans l'histoire des Mexicains un exemple de cette gradation naturelle. Les douze piliers qu'ils

Par une tradition de ces faits, les anciens attribuaient à Thoth l'invention de la théogonie, de la lyre ou du chant sacré, et du culte des dieux. Je l'ai déjà dit, et je dois le remarquer encore : le nom de David, DOD ou DOUD, de l'auteur des cantiques sacrés chez les Hébreux, est le nom même de Thoth ou Thouth prononcé à l'égyptienne. Ce mot *David* ne serait donc qu'un surnom. David, דוד

élevèrent au Soleil dans la ville sainte, et qui avaient servi à leurs ancêtres pour observer l'ombre de cet astre, furent, dans la suite et par l'effet de cette consultation continuelle, vénérés comme régulateurs premiers des saisons et des fêtes, bons conseillers et génies protecteurs des affaires des hommes.

Voy. les frag. de M. de Palin.

Quant au choix des vieillards, des chefs de famille pour expliquer les hiéroglyphes, ce fait est facile à prouver, puisque le surnom d'*interprètes de la volonté, de la parole*, PRES-BITA פרש-בטא, qui leur fut donné, désignant des hommes remarquables par leur grand âge, passa dans les langues étrangères avec la signification d'homme âgé, en Grec, PRES-BYS et PRES-BYTEROS, *un vieillard*, *un ministre*, *un pontife*, *un légat*, *un ambassadeur*, *un homme chargé d'être l'interprète*, *un orateur*, *un intercesseur*, *un* PRÊTRE. De leur nom GEN, כן, les Latins tirent le mot SEN-ex ; le mot sage, sap-*iens*, A-SaP, א-שף, vient de SaB, שב, qui signifie *avoir les cheveux blanchis par l'âge, être vieux.*

jeune encore, et avant que Samuël eut versé sur sa tête l'huile de l'initiation (1), était célèbre comme joueur de harpe ou plutôt de *canor*, sorte d'instrument consacré aux chants religieux. Ce talent lui fit donner le nom de Thoth (2).

Les recherches que l'on a faites pour expliquer l'origine des cérémonies religieuses, sont généralement dirigées sur les erreurs qui succédèrent au culte primitif tel que je viens de le décrire. Ces erreurs vinrent de ce que les peuples attribuèrent aux bornes hiéroglyphiques, et aux hiéroglyphes eux-mêmes, le succès des vœux qu'on adressait devant ces signes au maître du monde. Ce fut la cause de l'idolâtrie et du fétichisme; car chaque signe, chaque symbole représenté, devint un objet de respect et bientôt d'adoration.

L'explication des colonnes hermétiques devant être publique, elle était précédée par un appel, une convocation. Lorsque les

---

(1) Il faut remarquer qu'on versait cette huile avec une corne, et que dans l'inscription du bas-relief égyptien qui représente l'initiation égyptienne, la fiole qui contient l'eau baptismale est rapprochée d'une corne.

(2) Voyez la note sur le *Canor* à la fin de ce fragment.

cérémonies religieuses furent établies, les convocations prirent un autre caractère; *elles se firent au nom de l'Éternel.*

On convoquait par des *cris;* nous dirions par des crieurs publics. Ce mot CRI est primitif; l'usage de ces sortes d'appels lui fit signifier *appeler, convoquer.* Un de ses dérivés désigna *les chefs de famille*, que l'on nomma pour cela *les convoqués.* D'autres dérivés désignèrent l'*oiseau, symbole de la convocation; le pieu* ou *bâton* sur lequel on le plaçait pour qu'il fût plus facilement aperçu; *la fête* qui suivait la convocation; *les instructions* qu'on y recevait; *les livres sacrés* qu'on y lisait; *l'invocation* qui avait lieu après cette lecture; *la danse* et *les jeux* qui terminaient la fête.

קרי קרא

Les mots *calendes* et *calendrier* dont on s'est servi depuis, sont également commémoratifs de la plupart de ces usages, puisque leur signification radicale est *appeler, convoquer, faire assembler au son du cor; parler en figure, instruire par le moyen des figures.*

Les inscriptions gravées sur les colonnes hermétiques, ne conservaient pas seulement les lois et les réglemens relatifs à la religion, à

l'agriculture et à l'astronomie. Dans la suite, elles servirent à retracer le souvenir des faits et la mémoire des hommes illustres. Jupiter avait consacré le souvenir de l'enlèvement d'Europe par l'érection d'une colonne. Sésostris avait marqué, par de semblables monumens, les pays qu'il avait conquis. Absalon n'ayant pas d'enfans, élève une colonne pour perpétuer le souvenir de son existence. Suivant Lucien, l'âge de Cyrus était constaté par des monumens hermétiques.

Il faut donc distinguer, dans les colonnes hermétiques, celles des premiers âges, et celles dont on usa par la suite dans toutes sortes d'occasions, soit, comme je viens de le dire, pour retracer des faits, soit pour marquer les limites des contrées, soit enfin pour transmettre à la postérité le souvenir des personnes décédées. Ces dernières colonnes ou pierres dressées, furent généralement placées sur des tombeaux.

On donnait aux colonnes, dont se servaient les interprètes des hiéroglyphes, un nom qui en faisait connaître l'usage. Ces noms devinrent ceux de plusieurs divinités. Bientôt ils autorisèrent l'addition que l'on fit à ces colonnes, en ajoutant, sur chacune d'elles, la

tête de la divinité figurée par ces bornes symboliques, puis on ajouta à l'extrémité inférieure de ces termes une imitation grossière des pieds.

Les changemens successifs qui suivirent ceux-ci sont connus, et il est inutile de les décrire.

Les pierres dressées, les bornes ou les colonnes relatives aux limites, restèrent ordinairement sans inscriptions. D'autres pierres dressées, comme celle de *Caran*, consacrée par Jacob, étaient, à proprement parler, des autels rustiques. Car c'est encore une chose à remarquer, que l'usage de sacrifier sur ces sortes de monumens, vient de l'emploi des colonnes hermétiques.

Ces pierres étaient nommées *pierres ointes* ou *pierres d'adoration*.

D'autres pierres dressées servaient à transmettre le souvenir d'une alliance entre plusieurs personnes, entre deux nations. Chacune des parties contractantes consacrant un monument de ce genre dans le lieu où l'on se trouvait, si le nombre des personnes qui faisaient partie de l'alliance était considérable, il en résultait un nombre considérable de pierres dressées dans un même lieu, et

l'on conçoit que souvent elles devaient occuper un grand espace. La difficulté de se procurer des pierres monumentales, faisait qu'on se contentait quelquefois d'élever un *tas* ou un *monceau* de pierres de moindre volume (1).

Lorsque les hiéroglyphes, d'abord assez mal exécutés, puis abrégés à différentes époques, étaient placés sur des piliers de bois, ils semblaient, au premier aspect, imiter les sinuosités qui paraissent sur un bois rongé par les vers; cette apparence, cette *similitude* qui frappait tous les regards, fit qu'on nomma ces piliers SIMIL, mot dont la signification radicale hiéroglyphique était *ver-moul-ure*, et qui désigna par la suite *une image*, *une idole*, *une statue*, *un* simul-*acre*; *une* simil-*itude* (2).

Les caractères dont se servaient les premiers habitans de la Chine, offraient la même

---

(1) Genèze, ch. 31, v. 45, 46, 47. Josué, ch. 4, v. 2, 3, 21, 22, 23, 24, 25.

(2) סמל SiMiL ou SiMuL et SiMouL. Ce mot est composé de ס S ou סס SiS, *vers*, et de מל MiL ou MouL, dont la signification est *couper*, *briser*, *moudre*, dans le sens qu'il a dans notre mot *ver-moulu*, qui rend exactement l'hébreu ס-מל Si-MouL.

ressemblance ; et le nom qu'on donne à ces caractères sert à le faire sentir. (*Montucci, remarq. philologiques*).

Ceci explique ce que les anciens racontent de l'origine de la gravure, qu'ils disent avoir commencé par l'imitation des sinuosités du bois vermoulu. On a même prétendu que les Grecs avaient d'abord employé pour cachets des morceaux de bois ainsi travaillés par les vers. Probablement, par ce mot *cachets*, il faut entendre des Phylactères semblables aux Abraxas ou aux Amulettes.

La coutume de graver des inscriptions sur les monumens hermétiques, se conserva jusqu'au temps où ces sortes de termes eurent pris tout-à-fait la forme statuaire. « Les Égyp» tiens, dit Winkelmann, mettaient ces ins» criptions sur la base et sur la colonne con» tre laquelle la figure était appuyée ; les » Grecs les plus anciens et les Étrusques en » chargeaient la figure même ». Enfin, l'écriture alphabétique étant inventée depuis longtemps, l'usage des inscriptions devint inutile, et les artistes les remplacèrent en mettant leurs noms au bas de leurs ouvrages, ou en y mettant le nom de la personne représentée.

Je ne me dissimule point que les différentes origines expliquées dans ce résumé, perdent, malgré la force qu'elles se prêtent mutuellement, le caractère de vérité que leur donneraient les considérations préliminaires, et les autorités dont je les ai dépouillées pour abréger ce fragment; peut-être même leur nouveauté leur donnera-t-elle l'apparence du paradoxe. Mais doit-on repousser une idée parceque'elle est nouvelle? et parceque le temps a fait oublier quelques vérités historiques, devons-nous renoncer à l'espoir de les retrouver?

La cause de la forme de la poésie est un de ces faits inconnus; on a vainement cherché à l'expliquer par des conjectures et des systèmes. Les anciens chantaient leurs poésies, et la poésie primitive était consacrée à la Divinité: les premiers poèmes furent tous religieux. Nous avons vu qu'on attribuait à Thauth l'invention de la théogonie ainsi que celle des chants sacrés : il nous reste à expliquer comment l'usage des hiéroglyphes contribua à la création de la poésie.

On confond ordinairement la forme de la poésie avec son essence. Un peuple peut avoir une langue très riche, et connaître depuis long-temps l'écriture alphabétique, sans

savoir qu'il existe un art de soumettre ses pensées à une forme régulière, et de les renfermer dans un nombre prescrit de syllabes. Les Tartares, avant d'avoir fait la conquête de la Chine, n'avaient aucune idée de la poésie. Chez les Hébreux, la poésie n'était point soumise à la forme régulière que lui ont donné les Grecs et d'autres peuples. L'inspiration poétique faisait le poète. Les Grecs eux-mêmes reconnaissaient que la forme, sans laquelle aujourd'hui nous ne concevons pas que la poésie puisse exister, n'était pas absolument nécessaire à la poésie épique. Un temps vient où la vieillesse et l'oubli d'une langue dérobent, pour toujours à nos sens, les beautés et les graces de la forme de la poésie ; mais la pensée qui en est l'essence, immortelle comme l'intelligence qui l'a produite, triomphe du temps et de la mort des nations. Nous sommes obligés d'admirer, sur parole, la forme des vers d'Homère ; eh! comment pourrions-nous en juger? nous ne connaissons pas même la véritable prononciation des lettres de l'alphabeth grec.

La forme de la poésie n'est donc pas inspirée par la nature à tous les hommes ; elle a donc une cause extérieure qui lui est, en

quelque sorte, étrangère ; et cette cause, la voici :

La disposition régulière des hiéroglyphes sur les colonnes sacrées et sur d'autres monumens religieux, donna naissance à la forme de la poésie.

Les instructions que ces monumens conservaient, constituèrent son essence.

Les anciens mettaient en vers leurs lois et leurs préceptes moraux ; ils considéraient, à cette époque, les poètes comme des législateurs. La poésie était alors *la voix des Dieux, la parole de vérité* et *de sagesse.* Le poète était l'*interprète de cette parole.* Ce sont les significations exactes des deux mots poète et poésie.

Cultivée uniquement dans les temples, la poésie devint une langue sacrée ; elle divinisa, en quelque sorte, ceux qui la parlèrent, et il fallut être placé près de l'autel
שיר ou du trône pour oser la parler. Le mot SIRe qui, dans la langue hébraïque, désigne les hymnes sacrés, désigne aussi, comme en français, l'autorité suprême. C'est pour cela que, dans la suite, les chefs du sacerdoce prirent le titre de rois.

Ce titre, dans le principe, signifiait seu-

lement *chantre sacré*. Néanmoins, la gloire de chanter les Dieux était réservée aux chefs des peuples, aux souverains; il fallait être élevé en puissance pour célébrer dignement la puissance du maître du monde; et l'on pensait que de simples sujets ne devaient pas se constituer les intermédiaires entre tout un peuple et la Divinité.

Quant à la forme de la poésie, la disposition régulière des hiéroglyphes lui donna, ai-je dit, la naissance. Ces hiéroglyphes étaient gravés, de haut en bas, sur plusieurs rangs de même proportion ou longueur. La forme carrée des stèles ou colonnes hermétiques, obligea d'abord à cette division égale. Cette première symétrie en entraîna une seconde, celle des caractères, établie par le nombre. Chaque ligne des hiéroglyphes devait renfermer un sens complet, la clarté de la phrase l'exigeait absolument. Bientôt on s'appliqua à renfermer chaque phrase d'un monument ou d'une colonne dans un nombre égal de caractères. Ce furent les premiers vers hiéroglyphiques semblables à ceux des hiéroglyphes chinois (1).

(1) La forme de la poésie par le nombre des syllabes ou des mots, ne paraît pas être due à l'Égypte; du moins,

Lorsqu'on traduisit ces caractères dans la langue parlée, leur ordre et leur symétrie donnèrent l'idée de l'ordre et de la symétrie des expressions, ce furent les premiers vers syllabiques. Cet ordre et cette symétrie étaient d'autant plus faciles à imiter, que la langue parlée n'était alors composée que de monosyllabes. Il suffisait de traduire chaque hiéroglyphe par l'expression équivalente, on avait autant de mots, de syllabes dans une phrase que dans l'autre, et cela suffisait pour former des vers; en sorte que la versification des mots s'établit sans même qu'on songeât à l'établir.

Ces vers étaient encore sans harmonie; mais le chant perfectionna presqu'aussitôt ce que le hasard avait fait découvrir. On voulut chanter, dans les cérémonies religieuses, les préceptes, les lois et les allégories gravées sur les monumens et transcrites dans la langue

---

jusqu'à présent, rien ne le laisse conjecturer. Il est vrai que nous ne connaissons pas encore la langue monosyllabique des premiers Égyptiens, celle qu'ils parlaient avant qu'on eut composé, par l'effet de la transcription des hiéroglyphes en caractères alphabétiques, la langue ambrique ou hébraïque. Quant au copte, je ne sais si les anciens Égyptiens y avaient introduit l'usage de la versification proprement dite, comme elle existe dans le copte moderne.

parlée ; il fallut soumettre la prosodie de chaque mot au mouvement de la phrase musicale, et les vers furent scandés.

Enfin, lorsqu'on ne fut plus assujettis à traduire ; lorsqu'il fut permis au génie des hommes de toutes les classes d'ajouter de nouveaux chants allégoriques aux chants des anciens, cette liberté acheva de perfectionner l'art de la versification (1).

Je ne pousserai pas plus loin mes recherches sur un sujet dont on appréciera autant que moi l'importance. Les nombreuses ramifications dont il est susceptible, commencent à m'éloigner de l'histoire des monumens de l'art que seuls j'avais en vue. Soit que de faux raisonnemens m'aient égaré, ou que quelques idées heureuses m'aient laissé entrevoir un rayon de la vérité, la crainte de trop abuser de la complaisance du lecteur, m'oblige de m'arrêter. Et pour finir, en rappelant un usage des colonnes hermétiques que j'ai oublié de signaler, je poserai ici *les bornes* qui doivent fixer le terme d'une course que, peut-être, j'ai entreprise avec trop de témérité.

---

(1) Voyez la note ci-après.

Les prêtres égyptiens cultivaient avec soin la musique. Le célèbre Orphée, et Linus qui l'a précédé, furent instruits par eux. Pythagore, leur élève, mettait la musique au nombre *des remèdes du corps et de l'ame*. Mais ce qu'on ne sait pas, c'est que les prêtres égyptiens,
כן nommés CIN-s, donnèrent leur nom au chant grave et mélancolique, au chant religieux, et à ces harpes, à ces lyres sacrées, si goûtées dans l'antiquité; ainsi,
כנר elles furent nommées CAN-or ou CIN-or; de là vint le
κινυρα KIN des Chinois, le KIN-uR-a des Grecs. Les sons nobles et majestueux de cet instrument, élevaient l'ame et calmaient les passions; aussi fut-il particulièrement réservé aux SAPH-s, aux *Sages*, de le toucher. Le CIN-oR du thoth des Hébreux, de David, calmait les emportemens de Saül, et chassait l'esprit de haine qui l'obsédait. Les Chinois attribuent à leur KIN les mêmes effets. Du mot CAN-oR ou CIN-or est venu le latin CAN-OR, *harmonie;* CAN-O, *je chante;* le français, CAN-tique, CHAN-t, etc., etc.

Ce n'est pas tout. Moïse semble placer l'invention du CIN-oR avant le déluge (1). Celle du KIN, chez les Chinois, est aussi ancienne. Moïse place à la même époque l'invention d'un autre instrument de musique;
עגב il nomme celui-ci OGAB ou AGAB; or, OGAB-E ou
עגבה AGAB-E signifie *amour, galanterie, chansons gracieu-*

(1) Genèse 4, v. 21.

ses ; de ce mot vient en grec AGAPE, *amour, galanterie, caresse,* et AGAP-ao, *j'aime.* Voilà donc deux instrumens de musique qui, par leur nom seul, annoncent une très grande perfection dans l'art musical, un système complet établissant deux modes généraux, à l'un desquels appartenait le chant grave, noble et mélancolique, le chant des Saph, *des Sages* et le CIN-oR ; et à l'autre, la musique légère, vive et galante, les chants d'amour et l'AGAB. Veut-on savoir, maintenant, de quelle manière les traducteurs ont rendu ce passage si précieux du premier livre de Moïse ; la voici : « Jubal fut » le père de ceux qui jouent de la harpe et de l'orgue ». Je demande quel fruit on peut retirer d'une semblable traduction ? Cependant l'intention de Moïse, dans le choix des mots qu'il emploie, était bien facile à deviner.

αγαπη

αγαπαω

Voilà donc un fait inconnu qu'il faudra nécessairement joindre à l'histoire de la musique chez les anciens peuples, et, en particulier, chez les Egyptiens et chez les Hébreux.

Enfin les CIN-s, les prêtres égyptiens, et en général les *Cohens* primitifs, ont inventé la *poésie ;* ce mot signifie *parole de Dieu* ou *parole divine.* La poésie hymnique, la première de toutes les poésies, se chantait, et par suite, toute espèce de poésies, était accompagnée du CIN-oR ou de la lyre. Or, on nomma ce chant majestueux, dont le souvenir subsiste dans toutes les langues, *le chant des vieillards, des hommes sur le déclin de la vie,* des hommes *blanchis* par l'âge, en un mot, *le chant* des CIN-s ou des CIGN-*es ;* car, pour représenter le CIN, chantant les louanges de la Divinité, le musicien *blanchi par l'âge*, ils figuraient, dit Horapol-

lon, 'nn CIGN-*e* (CYCN-*on* *zographousi*). (1) Telle est donc l'origine de la fable relative au chant des cygnes, lequel, disait-on, devenait plus noble et plus harmonieux, lorsqu'ils voyaient approcher la fin de leur existence.

Telle est, en outre, l'étymologie du nom donné à cet oiseau symbolique.

---

(1) γεροντα μουσικον βουλομενοι σημηναι, κυκνον ζωγραφουσιν, ουτος γαρ ηδυτατον μελος ᾳδει γηρασκων.

Senem musicum volentes commonstrare cycnum pingunt : quod hic senescens suavissimum edat concentum.

TABLES.

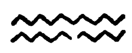
TABLE

DES FIGURES HIÉROGLYPHIQUES

EMPLOYÉES DANS CET OUVRAGE.



Page 11 et planche xj.



P. 45 et 137.



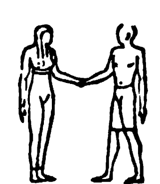
P. 47, 62, 73 et 103.



P. 48 et 106.



P. 49.



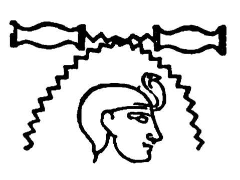
Pages 49, 137.

P. 53.

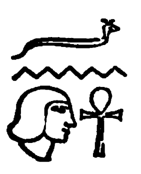
P. 53.

P. 53.

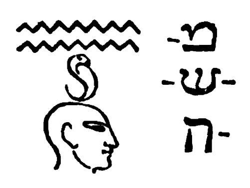
P. 53.



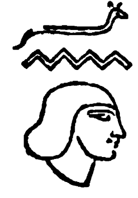
Page 56



P. 56.



P. 57.



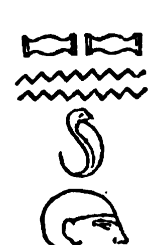
P. 58.



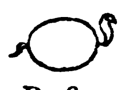
Page xxxiv, 60.



P. 60.



P. 61.



P. 62.



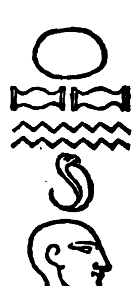
P. 62.



Pages xxxij, 62, 209.



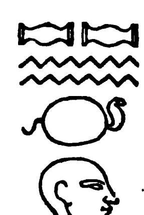
P. 63.



P. 64.



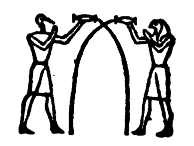
P. 65.



Page 65.



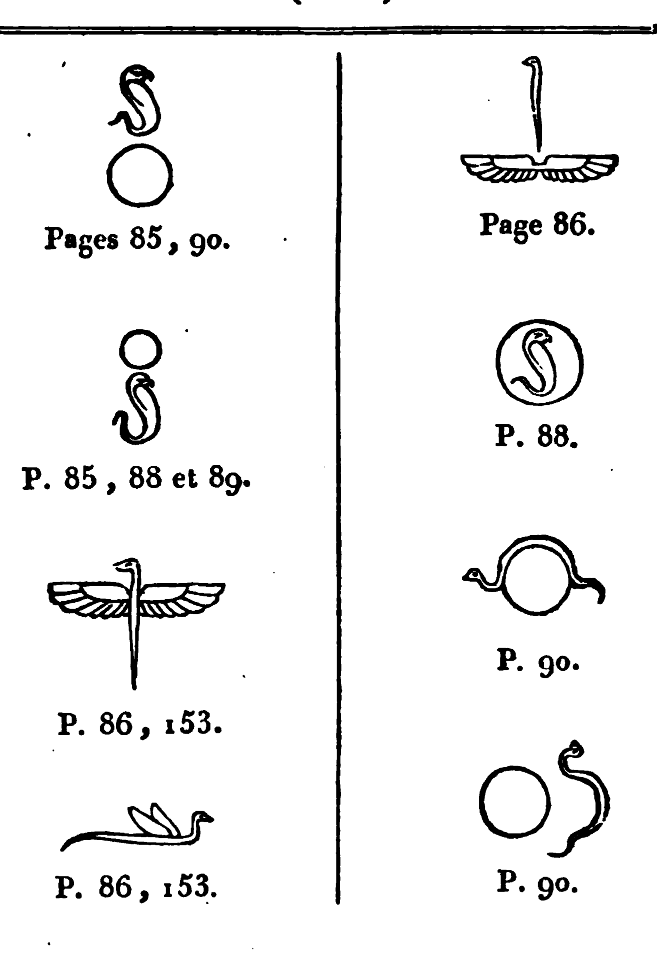
P. 67.



P. 69.



P. 70.



Pages 85, 90.

P. 85, 88 et 89.

P. 86, 153.

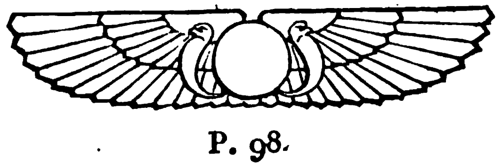
P. 86, 153.

Page 86.

P. 88.

P. 90.

P. 90.

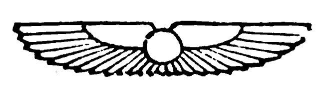


P. 98.

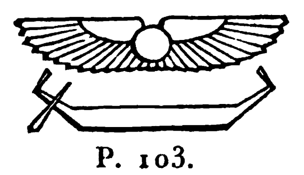


Pages 99 et 106.

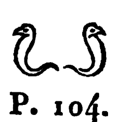

P. 100.

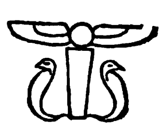

P. 99, 101, 171, 175.

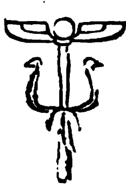

P. 101.

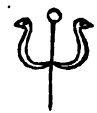

P. 103.

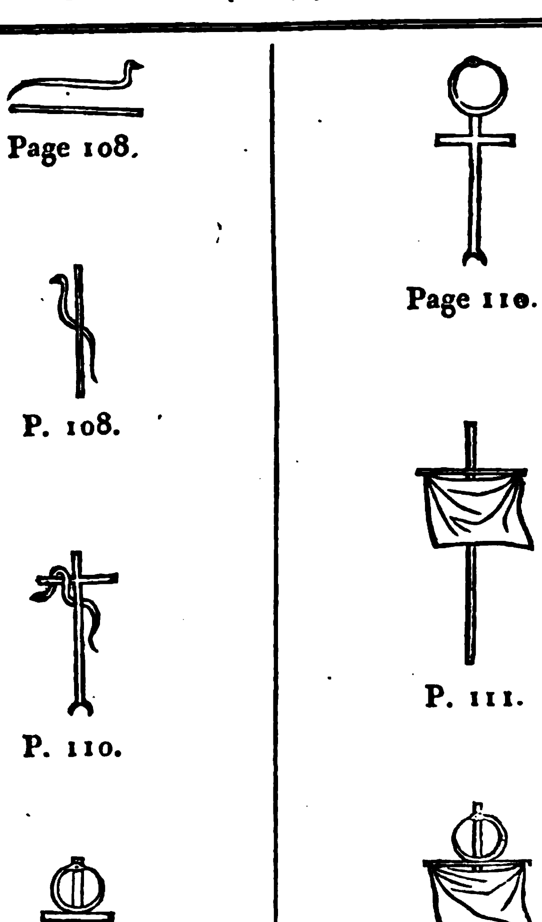
Page 103.


P. 104.


P. 105.


P. 105.


P. 106.

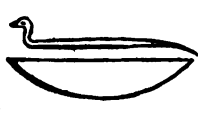

Page 108.
P. 108.
P. 110.
P. 110.
Page 110.
P. 111.
P. 112.



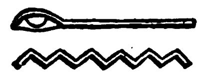
Page 114.



P. 116.



P. 117.



P. 116.



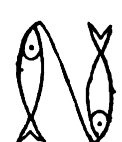
P. 118.



Page 138.



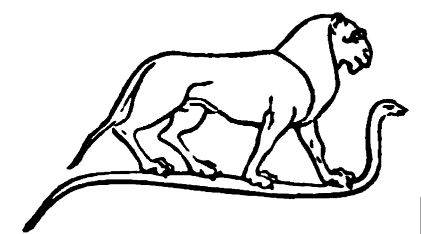
P. 138.



P. 138.



P. 140.



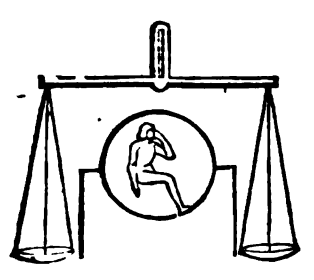
Page 141.



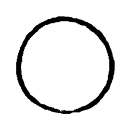
P. 144.



P. 144.



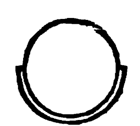
P. 85, 90, 145.



Pages 154, 175, et pl. xj.



P. 154.



P. 154, 155.



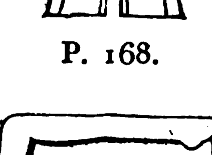
P. 155.



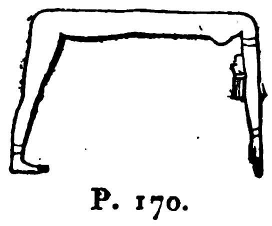
P. 91.



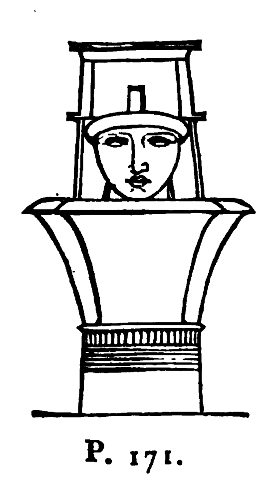
Pages 167, 176.



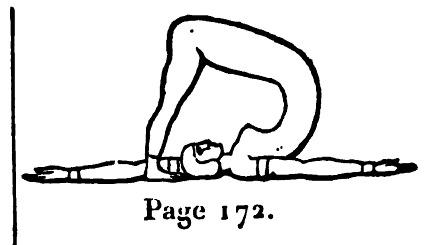
P. 168.



P. 170.



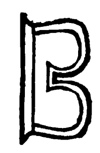
P. 171.



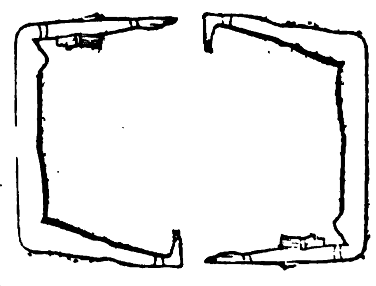
Page 172.



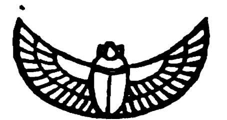
P. 173.



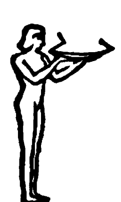
P. 168.



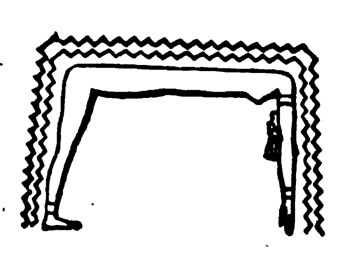
P. 174.



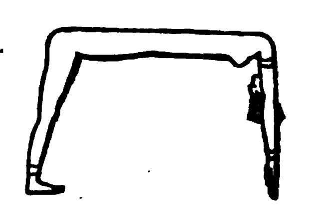
Page 175.



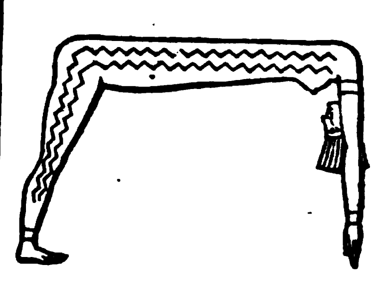
P. 176.



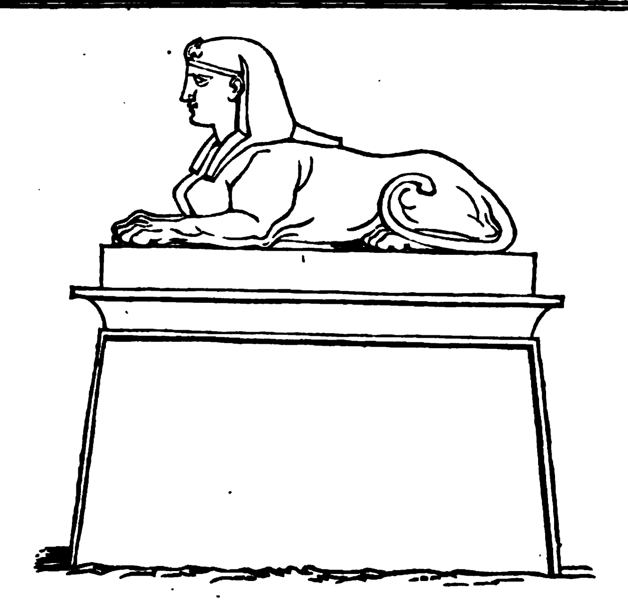
P 177.



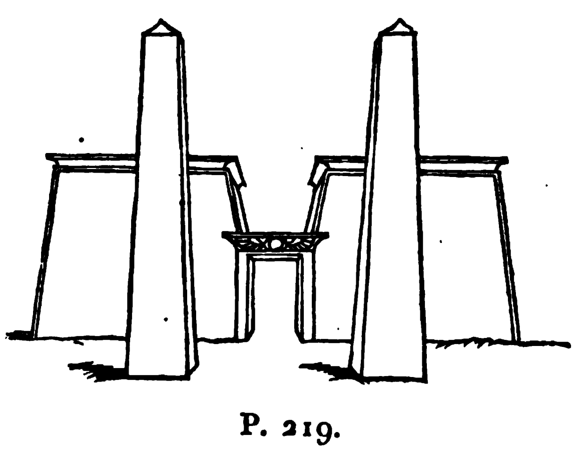
Page 178.



P. 179.



Pages 202 et suivantes.



P. 219.

TABLE

DES CARACTÈRES CHINOIS CITÉS DANS CET OUVRAGE.

田

Page 46.



P. 46.



P. 46.

一

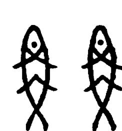
P. 100.

大

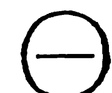
P. 100.

天

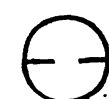
P. 100.



P. 139.



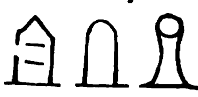
P. 143.



P. 143.



P. 167.



P. 226.



P. 226.

TABLE

Des hiéroglyphes ou symboles cités dans cet ouvrage, mais qui n'ont pas été gravés séparément.

Angles,	*pages* xxix, xxxiv.
Anneau,	211.
Arche,	101, 169, 176.
Asclépius ou l'Homme à tête de chien,	27, 161.
Bandeau,	xxviij.
Barque,	101, 169, 176.
Bâton,	107, 114, 115.
Bélier,	215.
Borne,	105, 106, 185, 187.
Bracelets,	xxix, xxxiv.
Branche,	115.
Canal du Nil,	xxxj.
Chameau,	12, 14.
Cheval,	169.
Chevelure,	xxxvij, 74.
Ciel versant la rosée,	xxx.
Cigale,	11, 13.
Collier,	xxix, xxxiv.
Colombe,	15, 16, 19, 64.
Colonne,	105, 106.
Corne,	xxxiij.
Crible,	xxxiv, 4, 17.

Croc,	*page* 139.
Cygne,	176.
Cynocéphale,	156.
Droite,	52.
Eau de pureté,	xxxij.
Eaux,	xxxiij.
Élévation en bosse,	11, 12, 14, 34, 77; pl. xj.
Éminence dorsale,	*Ibid.*
Épervier,	xxx, xxxij, 8, 76, 83.
Étendard égyptien,	112.
Étoiles,	83.
Faisceau de Papyrus,	157.
Fiole,	10, 11, 60.
Flamme qui tombe,	15, 16, 64.
Gauche,	52.
Germes,	xxix et pl. xj.
Gouttes,	xxx et pl. xj.
Horus,	156.
Ibis,	xxxij, 7, 9.
Langue,	xxxiv.
Ligne tortueuse,	xxxiv, 61.
Ligne tortueuse redressée,	61.
Mouche du désert,	211.
Nombre d'Osiris,	xxxij.
Œil,	114.
Œuf,	61, 159; 161.
Ondes prolongées,	177.
Palmier,	199.
Panier,	17.
Peau de chameau,	14.
Perles,	xxix, xxxiv, pl. xj.
Pierre dressée,	198.

Pieu,	***page* xxxij.**
Plume,	**pl. xj.**
Poule d'Arabie,	**xxxiij.**
Rameau,	**115.**
Roue,	**6.**
Sceptre,	**107, 114, 115.**
Sceptre d'Osiris,	**116.**
Serpent circulaire,	**82, 86, 87.**
Taureau,	**149, 150.**
Tête de face,	**50.**
Tête de profil,	**50.**
Tête rase,	**xxvij, xxxiv.**
Thau ou Tho,	**xxxij, 27, 28.**
Thauth ou Thoth, etc.,	**105, 106.**
Théboth,	**60, 70.**
Triangle,	**pl. xj.**
Vaisseau,	**101, 169, 176.**
Van,	**18.**
Vase débordant,	**xxxiv, pl. xj.**
Vase de purification,	**xxxiij, 17.**
Vases (deux),	**10, 11, 60.**

TABLE DES MATIÈRES.

AVERTISSEMENT,
Introduction, page 1.
— I.re Partie, 1.
— II.me Partie, 14.
— Initiation égyptienne, 14.
Explication de la planche, N.o 2, xxxix.

I.er FRAGMENT, 1.
— Observations particulières sur *Jannès* et *Jambrès*, présentés comme les deux initiateurs aux mystères de l'Égypte, 3.

II.me FRAGMENT, 41.
— Étymologie hiéroglyphique du nom de *Moïse* ou *Mosé*, 41.
— Étymologie hiéroglyphique de la lettre M, 45.
— Étymologie hiéroglyphique de la lettre S, 47.
— Étymologie hiéroglyphique de la lettre E ou H, 48.
— Indication du présent et du passé dans le tableau de l'initiation égyptienne, 51.
— Étymologie hiéroglyphique du nom de l'initié, 54.

III.me FRAGMENT, 71.
— De l'Oubai et du Serpent hiéroglyphique en général, 71.
— Du Serpent hiéroglyphique en général, 124.

IV.me FRAGMENT, 131.
— Alphabet zodiacal, 131.
— Emploi du zodiaque pour fixer l'âge du monde, 145.

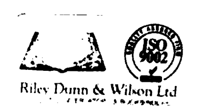
V.me FRAGMENT, 166.
— Étymologie hiéroglyphique des lettres B et T, 166.

VI.me FRAGMENT. 181.
— Conjectures sur l'origine et sur la forme primitive des monumens de l'art statuaire, suivies de quelques recherches sur les usages et les inventions dont ces monumens furent la cause, 185.

— Réponse aux difficultés, tirées de l'antiquité supposée de certains monumens, *page* 189.
— Antiquité des nations, 190.
— Antiquité du zodiaque, 192.
— Objections tirées de l'état primitif de l'homme, 194.
— Le SPHINX. — État des arts en Égypte du temps de Joseph, fils de Jacob, 202.
— Existence des pylones du temps de Joseph, 215.
— Idoles de Laban, 220.
— Pierre Béthile de Jacob, 221.
— Idoles de Tharé, 223.
— Tour de Babel, 223.
— Colonnes hermétiques chez les anciens Chinois, 225.
— Colonnes de Seth, 227.
— Traces du progrès des arts avant le déluge, 228.
— Recherche des motifs qui firent adopter la forme de la colonne dans les premiers monument de l'art. Usage des noms significatifs, 235.
— Quel fut l'auteur des premières colonnes hermétiques, 243.
— Du choix de la forme des colonnes hermétiques, et motifs de ce choix, 247.
— II.me Partie. — Aperçu sur quelques usages et sur plusieurs inventions, dont les premiers monumens de l'art paraissent avoir été la cause, 254.
— Note sur les CIN-S ou Cohens égyptiens, 274.
— Tables des figures hiéroglyphiques, employées dans cet ouvrage, 279.

FIN.




Riley Dunn & Wilson Ltd

